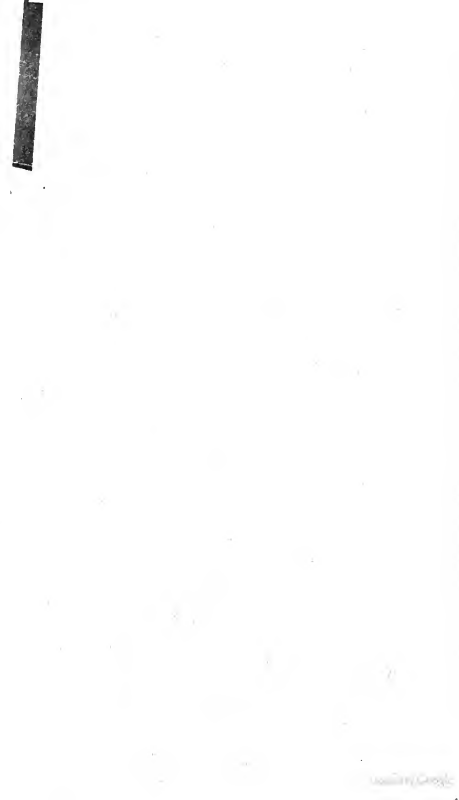
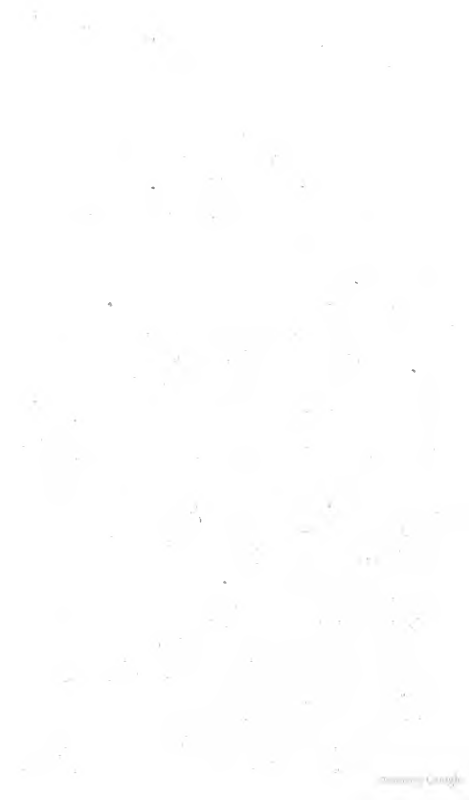


5. 2. 223









5.9.223

5IK.9

B

59.23

c.

24

VII

10

Exlg. D. Epist. et al.
Francis de Marini



MENTOR MODERNE,

ou

DISCOURS SUR LES MOEURS DU SIECLE;

TRADUITS DE L'ANGLAIS DU

GUARDIAN DE MRS. ADDISSON, STEELE, ET AUTRES AUTEURS DU

SPECTATEUR.

TOME SECOND.



A LA HAYE;

Chez les Freres VAILLANT;
& N. PREVOST.

M. DCC. XXIII.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1912

1912

1912

1912

1912

1912

LE
MENTOR
MODERNE,
OU DISCOURS
SUR LES MOEURS DU SIECLE

DISCOURS LVI.

Inspicere tanquam in speculum in vitas omnium jubeo, atque ex aliis sumere exemplum sibi.

Je lui ordonne de se regarder dans la conduite des autres comme dans un miroir, & de profiter plutôt de leurs sottises, que des fiennes.

JE ne donnerai aujourd'hui au Lecteur qu'une Lettre de mon bon ami le Chevalier *Lizard*, avec ma réponse ; & je me flatte que la lecture n'en sera pas inutile aux jeunes Cavaliers, qui ont de grands biens, & aux Demoiselles dont le mérite n'est pas soutenu par des Richesses. Il est d'une nécessité absolue, que dans la force de la jeunesse nous établissions un petit nombre de maximes, pour régler sur

Tome II A le

elles toute notre conduite future ; c'est l'unique moyen, sinon de nous maintenir dans la route de la raison & de l'innocence , de prévenir au moins certains defastres terribles qu'une vie pleine de defordres peut nous attirer. Les soins rongeurs, qui accompagnent une passion comme celle , dont je tâche , dans ma réponse , de garentir notre Chevalier, ne sont que trop connus de tous ceux qui se livrent au plaisir, sans réserve. Je suis persuadé même, que dans certains momens , où les occupations de la volupté leur laissent assez de loisir pour mettre en parallèle leurs satisfactions & leurs chagrins, ils doivent trouver leur vie, non seulement un songe , mais encore un songe inquiet & affreux.

LETTRE A L'AUTEUR.

„ Vous êtes bien surpris apparemment , Monsieur , de ce que
 „ dans plusieurs Lettres , que je vous
 „ ai écrites depuis peu , je n'ai pas dit
 „ un mot touchant la belle , dont vous
 „ êtes devenu amoureux pour moi à
 „ l'opéra , & à qui vous avez fait les
 „ yeux doux par procuration. Vous
 „ la

MODERNE, DISC. LVI.

„ la croyez un très bon parti pour vo-
 „ tre très-humble serviteur ; mais mal-
 „ heureusement , le gout pour le ma-
 „ riage s'affoiblit de plus en plus dans
 „ mon ame. Je ne vois autour de moi
 „ que des gens mariez , qui paroissent
 „ indifférens les uns aux autres , ou qui
 „ semblent se faire une étude de se ren-
 „ dre mutuellement misérables ; & je
 „ crois agir prudemment en mettant à
 „ profit de si tristes exemples. Vous
 „ me direz peut être , que je n'ai rien
 „ à craindre de semblable , avec la De-
 „ moiselle que vous me destinez ; & je
 „ m'en ferois bien à votre discerne-
 „ ment : mais , j'ai appris que la vieil-
 „ le Dame est sur le point de disposer
 „ de sa fille en faveur d'un autre. Pour
 „ vos autres jeunes beautés , dont je
 „ puis connoître les Caractères , je n'en
 „ sache pas une seule , qui ne soit déjà
 „ prévenue de quelque inclination pour
 „ un autre , ou qui ne se soit jetée
 „ dans des plaisirs & dans des amuse-
 „ mens qu'elle préfère à la tendresse de
 „ l'homme du monde le plus aimable.
 „ Cette dernière espèce de femmes est
 „ la plus commune à l'heure qu'il est ,
 „ parmi les gens d'une certaine distinc-
 „ tion. Elles prendront le premier qui

„ s'offrira , pourvû qu'elles soient con-
„ tentes de son bien ; & de sa qualité.
„ Est-ce dans le dessein de se lier à lui ,
„ par les nœuds de la tendresse conju-
„ gale ? Point du tout ; elles n'y pen-
„ sent pas seulement : ce n'est que pour
„ disposer de son bien à leur fantaisie, &
„ pour le changer en bijoux , & en
„ équipages. Un tel mari n'est plus
„ que l'homme d'affaires de sa femme :
„ il n'a que le *nom* d'être le proprié-
„ taire de ses richesses ; mais c'est la
„ Maitresse, qu'il s'est donnée, qui en
„ a la réalité. A mon avis, une femel-
„ le de ce Caractere n'est pas plus pro-
„ pre à être mere de famille , qu'un
„ ambitieux est capable d'être bon a-
„ mi. Ils sont accoutumés l'un & l'au-
„ tre à sacrifier tous les plaisirs natu-
„ rels ; & le véritable bonheur de la
„ vie, à des chimères , à des apparen-
„ ces , & à un *bonheur d'ostentation*.
„ Leurs cœurs ne sont pas faits pour
„ un véritable attachement ; & , com-
„ me les ambitieux forment leurs pro-
„ jets de grandeur , sans y faire entrer
„ seulement l'idée de ceux qu'ils fré-
„ quentent , une femme de cette hu-
„ meur vit & couche avec son mari ,
„ sans avoir pour lui la moindre amitié.

„ E-

„ Ecoutez , *mon cher Mentor* : une au-
 „ trefois , avant que de devenir le pro-
 „ cureur de mes affaires de cœur , ta-
 „ chez de voir notre Maitresse à une
 „ maison de campagne. Vous verrez
 „ là sans peine , si elle nous convient
 „ ou non ; si elle ne se plait point à de
 „ belles vues , si elle n'aime point des
 „ ruisseaux , des bois , & des prairies ;
 „ franchement , ce n'est pas notre fait :
 „ elle a planté là la nature pour jamais ,
 „ & ce ne sera toute sa vie qu'une folle
 „ abimée sans ressource dans la vanité.
 „ J'ai été toujours curieux d'exami-
 „ ner l'air de ces femmes de Londres ,
 „ qui viennent pour la première fois à
 „ la terre de leurs Epoux campagnards.
 „ Vous ne sauriez croire avec quelle
 „ arrogance elles regardent tout ce qui
 „ les environne , & avec quelle petite
 „ mine dédaigneuse elles reçoivent les
 „ complimens des honnêtes gens du
 „ voisinage. On voit dans leurs yeux ,
 „ qu'il leur manque quelque *freluquet* ,
 „ pour se moquer avec lui de nos ma-
 „ nieres. Mais , ces belles Dames ne
 „ doivent pas tant s'en faire accroire.
 „ Nous les trouvons encore plus ridi-
 „ cules , que nous le leur paroissions :
 „ leurs airs penchez , leur démarche dé-
 „ A 3 , han-

„ hanchée, & leurs reverences en ar-
 „ riere choquent autant notre gout
 „ pour le naturel, qu'elles sont cho-
 „ quées elles mêmes de la voix forte,
 „ & des grands pas de nos *Chasseuses*.
 „ Je n'en dirai pas davantage : je vous
 „ prie seulement de ne point songer à
 „ me marier sans nouvel ordre. Je suis,

„ MONSIEUR, &c.

„ HENRI LIZARD.

Il y a dans cette Lettre quelques Ré-
 flexions assez bonnes, sur le choix peu
 judicieux que font plusieurs gentils-
 hommes Campagnards, en se mariant :
 mais, je ne sai ; je trouve dans le stile
 quelque chose de libertin, qui ne me
 plaît pas. Je suis fort inquiet là-dessus,
 & j'ai trouvé à propos de parler à cœur
 ouvert au Chevalier, sur les soupçons
 qu'il me donne. Voici ma Réponse.

„ MONSIEUR,

„ J'Ai lu & relu votre Lettre, & je
 „ vous dirai naturellement, que je
 „ croi y avoir découvert certaines
 „ choses, qui prouvent, qu'en matiere
 de

„ de tendresse vous avez renoncé à cet-
 „ te noble probité, dont j'avois atten-
 „ du pour vous des jours parfaitement
 „ heureux & tranquilles. Je croi voir
 „ que le changement de votre cœur,
 „ par rapport au mariage, ne procede-
 „ point d'un principe de prudence &
 „ de circonspection, mais d'une aver-
 „ sion generale pour le mariage même.
 „ Vous séparez de cet état tous les
 „ plaisirs, & toutes les satisfactions,
 „ dont il est susceptible, & vous don-
 „ nez toute votre attention aux incon-
 „ veniens, qui peuvent naître d'une u-
 „ nion mal assortie. Vous n'avez pas
 „ le dessein de me tromper par de pa-
 „ reils sophismes. Je vous connois; ce
 „ n'est pas là votre caractère; vous
 „ me parlez de bonne foi: mais, vous
 „ êtes votre propre dupe; & il faut de
 „ nécessité, que de pareils discours
 „ dans un homme de votre âge, & de
 „ votre tempéramment, aient leur sour-
 „ ce dans quelque passion, qui l'aveu-
 „ gle. Je ne vous parlerai pas à pré-
 „ sent d'un motif de vertu très essen-
 „ tiel, qui doit porter un honnête
 „ homme à se marier; je veux dire, la
 „ crainte de tomber dans la débaûche:
 „ j'aime mieux venir au fait, & vous

„ exposer mes soupçons , dont la probabilité m'effraye. En les supposant
„ bien fondez , je vous dirai en ami ,
„ que vous allez vous jeter dans un cahos de chagrins & de desordres , dont
„ vous ne vous tirerez jamais , tant que
„ les sentimens de l'honneur , & d'une
„ compassion genereuse , ne seront pas
„ absolument amortis dans votre cœur.
„ Ne faites pas le fin avec moi , mon
„ cher Chevalier , je me suis apperçu
„ depuis long-tems que vous n'êtes pas
„ insensible à la beauté d'une Demoiselle de votre voisinage. Mais , permettez - moi de vous avertir , avec
„ toute la franchise d'un fidelle ami ,
„ qu'entrer dans un commerce criminel
„ avec une personne de mérite , qui
„ jusques là a conservé son innocence ,
„ c'est se rendre coupable de l'extravagance du monde la plus fertile , en
„ malheurs , & en inquiétudes inévitables. En se frayant le chemin du
„ cœur d'une telle Maitresse , on se
„ sert du langage le plus persuasif , on
„ fait parade d'une tendresse désintéressée , on cache tout ce qu'on peut avoir de mauvaises qualitez , on se
„ transforme en *ange de Lumiere* ; mais ,
„ à quel dessein ? c'est uniquement , pour
soul-

„ souiller son ame, & pour la couvrir
 „ d'une honte éternelle ; ce qui n'est
 „ autre chose , que jouer le rôle du
 „ *Demon*.

„ Peut-être que la mode , les desirs
 „ fougueux de la jeunesse, & les faveurs
 „ de la fortune , vous feront considé-
 „ rer cette censure , comme un effet
 „ de la morosité d'un vieillard , devant
 „ lequel les plaisirs s'enfuient depuis
 „ longtems ; mais, quand vous ne me
 „ connoitriez pas trop , pour prendre
 „ mes leçons pour des marques de
 „ mauvaise humeur , vous devriez bien
 „ pour l'amour de vous-même exami-
 „ ner plutôt la nature de ce que je dis,
 „ que la source dont je puis le tirer.
 „ Croyez-moi , Chevalier , si vous
 „ réussissez dans le projet que je crains
 „ bien que vous ne formiez , vous é-
 „ tes perdu sans ressource. Une per-
 „ sonne , qui vous sacrifiera sa beauté ,
 „ son honneur , sa vertu , imposera , à
 „ un cœur naturellement généreux
 „ comme le vôtre , une obligation si
 „ forte , que toute votre vie s'écoule-
 „ ra dans l'état le plus gênant , qui est
 „ celui d'une irrésolution perpétuelle.
 „ Vous prendrez sans cesse la résolu-
 „ tion de l'abandonner , sans avoir ja-

A 5

mais

„ mais la force d'exécuter ce dessein ;
 „ & , si vous le faites enfin par un ef-
 „ fort que vous accuserez vous-même
 „ de lâcheté , vous vous unirez à une
 „ autre femme , à qui jamais peut-être
 „ vous ne pourrez donner votre cœur ;
 „ il sera toujours rappellé vers votre
 „ maîtresse abandonnée , par le souve-
 „ nir de tout ce qu'elle aura fait pour
 „ vous ; & ce souvenir cruel & cher
 „ en même temps répandra de l'amé-
 „ rume sur tous les instans de votre
 „ vie.

„ Il n'y a point d'homme au mon-
 „ de plus essentiellement malheureux ;
 „ que l'Epoux d'une femme de mérite ,
 „ tendrement aimé de sa moitié , sans
 „ pouvoir rendre son cœur sensible à
 „ ses caresses les plus sinceres. Ce qui
 „ fait le bonheur d'un autre Epoux
 „ fait le plus cruel tourment de celui-
 „ ci. Il a donné une fois pour toutes
 „ à un amour criminel , toute l'ardeur ,
 „ & toute la constance de l'amour
 „ conjugal ; & il lui est impossible de
 „ sentir seulement pour sa femme cet-
 „ te espece de tendresse qu'on accorde
 „ d'ordinaire à une personne chez la-
 „ quelle on ne cherche qu'une volupté
 „ brutale.

Trop

„ Trop heureux encore, mon cher
 „ Chevalier, si, après avoir poussé un
 „ projet comme celui dont je vous
 „ soupçonne, vous ne trouvez dans la
 „ suite le mariage où vous pourrez en-
 „ trer avec quelque autre, que simple-
 „ ment insipide & plein d'ennui. Trop
 „ heureux, si ce n'est pas pour vous
 „ une source intarissable de misère. Si
 „ par hazard vous vous unissiez à une
 „ femme, qui se fit un plaisir de faire
 „ enrager vos domestiques, de vous
 „ insulter vous-même, & de porter le
 „ murmure & la mauvaise humeur jus-
 „ qu'à votre table & dans votre lit,
 „ ne seriez vous pas doublement mal-
 „ heureux? Vous même vous aideriez
 „ votre furie domestique à vous rendre
 „ misérable. A chacun de ses outrages,
 „ une reflexion triste se réveille-
 „ roit dans le fond de votre âme, &
 „ vous accuseroit d'avoir mérité vos
 „ malheurs, par votre lâche conduite
 „ avec une personne digne de toute
 „ votre estime.
 „ Le cœur est assez indocile de lui-
 „ même, & il y a assez de peine à le
 „ soumettre au devoir, sans qu'il soit
 „ agité par une passion impérieuse.
 „ Jusqu'à quel point par conséquent

„ doit être infortuné l'homme , qui ,
 „ outre le vif penchant qu'il a natu-
 „ rellement pour le beau sexe , a fixé
 „ une passion impétueuse sur une per-
 „ sonne toute aimable , qui n'est cou-
 „ pable d'aucune faute, dont il ne soit
 „ lui-même non seulement complice,
 „ mais encore auteur ?

„ Quand un jeune homme est assez
 „ imprudent pour se livrer à un com-
 „ merce honteux avec des femmes qui
 „ se sont familiarisées avec la prostitu-
 „ tion, le dégoût seul est capable de
 „ le tirer de ses égarements : Leurs
 „ Caresses mercenaires destituées des
 „ charmes de la sincérité, leurs inqui-
 „ tudes feintes, la grossièreté de leurs
 „ flatteries, en un mot leurs manieres
 „ & leurs sentimens approfondis, suffi-
 „ sent pour les rendre odieuses à un
 „ homme un peu sensé. Ce sont des
 „ *Enchanteresses*, qui travaillent à dé-
 „ faire leurs propres *enchantelements*,
 „ semblables à la Lance d'Achille, qui
 „ guérissoit ceux , qu'elle avoit bles-
 „ sez. Mais, dans le cas dont il s'agit
 „ ici, quand on abandonne une femme
 „ de mérite , après l'avoir précipitée
 „ dans un abîme de malheurs, en s'ar-
 „ rachant à elle on s'arrache à ce qu'on

„ a dans l'ame de plus beau & de plus
 „ noble. Epargnez-vous une si triste
 „ nécessité, s'il en est temps encore.
 „ Quittez la campagne: ce séjour de
 „ l'innocence est devenu dangereux à
 „ votre vertu. Préférez aux charmes
 „ de Belise les préceptes d'un ami soli-
 „ de de votre maison; d'un ami, qui
 „ s'intéresse tendrement dans tout ce
 „ qui vous regarde, & qui veut vous
 „ faire éviter un écueil, sur lequel on
 „ peut faire naufrage, avec le meilleur
 „ naturel, & avec un fond d'excellen-
 „ tes qualitez. Je suis &c. *de l'abbé*

DISCOURS LVII.

Jupiter est quodcunque vides.

Jupiter se défigure dans tout ce que vous voyez.

UN de mes amis m'a envoyé ce ma-
 tin un présent, que j'ai reçu a-
 vec tout le plaisir & avec toute la re-
 connoissance possible. C'est la tra-
 duction Angloise d'un livre composé
 par un Auteur étranger, qui fait une
 figure considérable dans le monde sa-
 vant, aussi bien que dans le monde
 Chré-

Chrétien. Cet ouvrage a pour titre, *Démonstration de l'Existence de Dieu; tirée de la connoissance de la Nature, & proportionnée à la foible intelligence des plus simples, par Messire François de Salignac, de la Mothe Fenelon, Archevêque de Cambrai.* Pour le Traducteur c'est le même habile homme, qui nous a donné les *Avantures de Télémaque* écrites par le même Prélat, & à qui cette première traduction a fait beaucoup d'honneur.

On ne pouvoit rien attendre que d'admirable de cet illustre Archeveque, dont les ouvrages précédents sont pleins de la plus noble piété, de la vertu la plus sublime, & de la plus fervente charité pour son prochain. Son génie & ses talents doivent être considérez, comme un bien commun à tout le genre humain, chaque branche du mérite de ce grand homme produit pour nous de fruits inestimables. Ce qu'il y a de plus beau, selon moi, dans ses productions, c'est qu'on y voit un savoir poli mis en œuvre par l'imagination la plus vive, relever les charmes de la vertu, & l'exposer à nos yeux dans toute sa beauté naturelle.

Par-

Parmi les Lettres de mes correspondans, que je n'ai pas eu occasion d'insérer dans mes feuilles volantes, il y en a une, qui roule sur ce sujet, & qui fait l'Eloge du dernier traité de ce pieux Prélat; Je crois rendre service au public, en la lui communiquant.

LETTRE A L'AUTEUR.

„ MONSIEUR,

„ J'AI vu, si je ne me trompe, dans
 „ l'ouvrage d'un de vos bons amis,
 „ une maxime, qui m'a extrêmement frappé par un certain air de Paradoxe: il me semble qu'elle est exprimée à peu près de la manière que voici; *L'Existence de Dieu est si éloignée de manquer de Preuves, qu'elle est la seule chose, dont nous soyons parfaitement convaincus.* Cette réflexion est aussi vive, que juste; & je ne m'amuserai pas à vouloir le faire sentir à un homme comme vous. J'aime mieux ne m'en servir que comme d'une occasion de vous exhorter à nous dire votre sentiment sur le dernier ouvrage de l'Archevêque de Cambrai. Un Esprit de cet ordre
 „ con-

„ confidere tous les objets dans un cer-
„ tain jour , qui échappe aux yeux
„ du Vulgaire , & son ame familiarisée
„ avec la piété fait servir son génie &
„ ses rares talens à l'avancement de la
„ vertu , & aux plaisirs raisonnables de
„ tous les hommes qui savent en goûter
„ de tels. Sa belle & féconde imagi-
„ nation orne la sagesse des fleurs de
„ la Poésie ; & , pendant qu'on se livre
„ avec plaisir à ses instructions , on jouit
„ du bonheur de devenir en quelque
„ sorte ce qu'il est lui - même. L'é-
„ xacte & brillante Représentation
„ qu'il nous donne de nos organes , &
„ de toutes les nobles facultez de notre
„ ame , ne peut que nous remplir de la
„ plus touchante satisfaction : elle nous
„ inspire de grandes idées de nous mê-
„ mes ; & , dans un cœur bienfait , el-
„ le excite la plus vive reconnoissance
„ pour cette Cause première , qui s'est
„ plu à nous donner une supériorité si
„ Majestueuse sur les autres animaux.
„ On sent que tout cet ouvrage vient
„ autant du cœur , que de l'esprit : le
„ sentiment y est joint par tout à la
„ conviction. On doit en être persua-
„ dé sur-tout par l'admirable Priere qui
„ finit tout le traité. C'est une espece
„ d'a-

„ d'adoration, qui étale une piété su-
 „ blime, proportionnée au génie, &
 „ au caractère de son Auteur. Ce sont
 „ des mouvemens de l'ame qui ont leur
 „ principe dans une sagesse plus qu'hu-
 „ maine, & dans une vertu sure d'elle-
 „ même.

„ Puisque vous destinez tous les Sa-
 „ medis à des réflexions pieuses, vous
 „ ne sauriez mieux faire, ce me sem-
 „ ble, que d'insérer cette excellente
 „ priere dans votre feuille volante, qui
 „ paroitra demain. Si l'on a observé
 „ que les lettres familières des grands
 „ hommes sont les plus fidelles ta-
 „ bleaux de leur Caractere, & si l'on
 „ en conclut qu'elles doivent être ex-
 „ trêmement instructives, n'est-il pas
 „ juste de penser la même chose des
 „ prieres de certains hommes du pré-
 „ mier ordre? Dans une lettre, on
 „ s'ouvre à un ami; dans la priere, on
 „ découvre toute son ame aux yeux du
 „ Scrutateur des cœurs & des reins.
 „ On pourroit dérober quelque senti-
 „ ment à un ami intime; mais, quelle
 „ insolence ne seroit-ce pas à un hom-
 „ me, qui adore son créateur, de vou-
 „ loir lui cacher ses pensées les plus se-
 „ crettes? Ce n'est pas tout: un recueil
 des

„ des prieres des grands hommes ne se-
„ roit pas seulement d'une grande uti-
„ lité ; mais selon moi un esprit bien
„ fait y découvreroit encore une source
„ féconde d'agréments.

„ Je vous envoie cette Priere telle
„ que je l'ai traduite moi-même. Si
„ vous trouvez bon d'en faire usa-
„ ge , je pourrois bien vous en com-
„ muniquer une autre , composée par
„ un de nos plus beaux esprits du siècle
„ passé : elle roule sur-tout sur les fu-
„ nestes desordres de sa vie passée ; &
„ je suis persuadé , que vous trouverez
„ un tour peu commun dans la force
„ des expressions , que la vivacité de
„ ses remords arrache à la vivacité de
„ son esprit. L'Auteur de cette priere
„ a été un des plus celebres Ecrivains
„ de son âge , & elle pourra servir
„ d'antidote contre le poison , qui dé-
„ coule de tous ses autres ouvrages.

„ Celle de l'Archevêque de Cambrai
„ est dictée par un esprit bien diffé-
„ rent : elle marque par tout le cœur
„ le plus tranquille , & la plus heureu-
„ se situation de l'ame. Je ne fais si
„ j'ose m'exprimer ainsi ; mais , j'y
„ trouve quelque chose de semblable à
„ *l'intercession* du Sauveur du monde ,

„ qui

„ qui, sûr de sa propre félicité, s'in-
 „ téresse pour le malheur des hommes,
 „ qu'il veut bien regarder comme ses
 „ freres.

PRIERE DE L'ARCHEVEQUE
 DE CAMBRAI.

O Mon Dieu ! si tant d'hommes ne vous
 découvrent pas dans ce beau specta-
 cle, que vous leur donnez de la Nature en-
 tiere, ce n'est pas que vous soyez loin de
 chacun de nous. Chacun de nous vous tou-
 che comme avec la main ; mais les sens,
 & les passions qu'ils excitent, emportent
 toute l'application de l'esprit. Ainsi, Sei-
 gneur, votre lumière luit dans les tene-
 bres & les tenebres sont si épaisses, qu'elles
 ne la comprennent pas. Vous vous montrez
 par tout : & par tout les hommes distraits,
 négligent de vous apercevoir. Toute la
 Nature parle de vous, & retentit de vo-
 tre saint nom, mais elle parle à des sourds,
 dont la surdité vient de ce qu'ils s'étourdis-
 sent toujours eux-mêmes. Vous êtes au-
 près d'eux, & au dedans d'eux : mais ils
 sont fugitifs, & errans hors d'eux-mêmes.
 Ils vous trouveroient, ô douce lumière ! ô
 éternelle beauté, toujours ancienne, &
 toujours nouvelle, ô fontaine des vives
 dé-

délices, ô vie pure & bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement, s'ils vous cherchoient au dedans d'eux-mêmes. Mais les impies ne vous perdent qu'en se perdant. Hélas ! vos dons, qui leur montrent la main d'où ils viennent, les amusent jusqu'à les empêcher de la voir. Ils vivent de vous : & ils vivent sans penser à vous ; ou plutôt ils meurent auprès de la vie, faute de s'en nourrir. Car quelle mort n'est-ce point de vous ignorer ? Ils s'endorment dans votre sein tendre & paternel ; & pleins des songes trompeurs qui les agitent pendant leur sommeil, ils ne sentent pas la main puissante qui les porte. Si vous étiez un corps stérile, impuissant, & inanimé, tel qu'une fleur qui se flétrit, une rivière qui coule, une maison qui va tomber en ruine, un tableau qui n'est qu'un amas de couleurs pour frapper l'imagination, ou un métal inutile qui n'a qu'un peu d'éclat : ils vous apercevraient, & vous attribueroient follement la puissance de leur donner quelque plaisir ; quoi qu'en effet le plaisir ne puisse venir des choses inanimées, qui ne l'ont pas, & que vous en soiez l'unique source. Si vous n'étiez donc qu'un être grossier, fragile, & inanimé, qu'une masse sans vertu, qu'une ombre de l'être : votre nature vaine occuperait leur vanité ;

vous

vous seriez un objet proportionné à leurs pensées basses & brutales. Mais parce que vous êtes trop au dedans d'eux-mêmes, où ils ne rentrent jamais : vous leur êtes un Dieu caché. Car ce fond intime d'eux-mêmes, est le lieu le plus éloigné de leur vue, dans l'égarement où ils sont. L'ordre & la beauté que vous repandez sur la face de vos créatures, sont comme un voile qui vous dérobe à leurs yeux malades. Quoi donc, la lumière qui devoit les éclairer, les aveugle ; & les rayons du soleil même empêchent qu'ils ne l'aperçoivent ? Enfin, parce que vous êtes une vérité trop haute, & trop pure, pour passer par les sens grossiers, les hommes rendus semblables aux bêtes, ne peuvent vous concevoir : comme si l'homme ne connoissoit pas tous les jours la sagesse & la vertu, dont aucun de ses sens néanmoins ne peut lui rendre témoignage ; car elles n'ont ni son, ni couleur, ni odeur, ni goût ni figure, ni aucune qualité sensible. Pourquoi donc, ô mon Dieu, douter plutôt de vous, que de ces autres choses très réelles & très manifestes, dont on suppose la vérité certaine, dans toutes les affaires les plus sérieuses de la vie, & lesquelles, aussi-bien que vous, échappent à nos foibles sens ? O misère ! ô nuit affreuse, qui enveloppe les enfans d'Adam !

ô monstrueuse stupidité ! ô renversement de tout l'homme ! L'homme n'a des yeux que pour voir des ombres ; & la vérité lui paroît un fantôme. Ce qui n'est rien , est tout pour lui : ce qui est tout , ne lui semble rien. Que vois-je dans toute la Nature ! Dieu. Dieu par tout , & encore Dieu seul. Quand je pense , Seigneur , que tout l'être est en vous , vous épuisez , & vous engloutissez , ô abîme de vérité , toute ma pensée. Je ne sais ce que je deviens. Tout ce qui n'est point vous , disparaît , & à peine me reste-t-il de quoi me trouver encore moi-même. Qui ne vous voit point , n'a rien vu ; qui ne vous goûte point , n'a jamais rien senti. Il est comme s'il n'étoit pas. Sa vie entière n'est qu'un songe. Levez-vous , Seigneur , levez-vous. Qu'à votre face vos ennemis se fondent comme la cire , & s'évanouissent comme la fumée. Malheur à l'âme impie ; qui loin de vous est sans Dieu , sans espérance , sans éternelle consolation ! Déjà heureuse celle qui vous cherche , qui soupire , & qui a foie de vous ! Mais plainement heureuse celle sur qui rejaillit la lumière de votre face , dont votre main a essuié les larmes , & dont votre amour a déjà comblé les desirs ! Quand sera-ce , Seigneur ! O beau jour sans nuage & sans fin,

fin, dont vous serez vous-même le soleil, & où vous coulerez au travers de mon cœur comme un torrent de volupté ! A cette douce esperance, mes os tressaillent, & s'écrient : Qui est semblable à vous ? Mon cœur se fond, & ma chair tombe en défaillance, ô Dieu de mon cœur, & mon éternelle portion !

DISCOURS LVIII.

— *Mentisque capacius a:tæ. CVI.*

Il faut ouvrir l'ame à de plus grandes & de plus nobles vues.

EN me promenant un de ces jours tout seul dans l'Eglise de St. Paul, je m'efforçai à trouver une espece de comparaison, entre ce bâtiment magnifique, & l'Eglise réelle de Jesus Christ, à prendre cette expression dans le sens le plus étendu. Je crus trouver l'ordre Majestueux & l'œconomie Divine, qui regne dans celle-ci, très bien représentez, par la justesse, la simplicité, & l'air de grandeur qu'on remarque dans l'architecture de l'autre. Comme ce temple est composé d'un grand nombre

bre de différentes parties , qui concourent à faire un tout admirable par sa régularité , & par ses proportions , on voit dans le *corps* , dont *Jésus Christ* est le chef , une certaine subordination décente , des institutions sacrées , des dogmes sublimes , & une morale toute sainte , faire un même plan , & se concentrer dans un même but. Savoir , la grandeur , & la félicité de l'homme.

Je fus interrompu dans cette agréable méditation par la vue d'une *mouche* , qui se promenoit sur un des piliers de ce vaste édifice. Je l'enchainai d'abord à la comparaison où je travaillois , & j'en fis un *Esprit-fort*. En effet , il faut avoir une vue d'une étendue assez considérable , pour embrasser dans le même instant toutes les parties différentes d'un bâtiment spacieux , afin de juger sainement du dessein & de la symétrie de tout l'ouvrage ; mais , la vue de cette mouche devoit être bornée à la moitié d'une seule pierre du Pilier : bien loin de découvrir l'usage de tout ce qui compose le temple , & la liaison de ses différentes parties , elle ne pouvoit appercevoir , selon toutes les apparences , que certaines inégalitez sur la surface de cette Colonne , & ces inégali-

te

tez devoient lui paroître autant de montagnes ; & de rochers escarpez. N'est-ce pas là justement la maniere de raisonner d'un Esprit-fort ? Il n'examine la Religion, que dans un certain détail : il attache ses pensées, à la difficulté de quelques passages de l'Ecriture sainte , à l'embaras que son esprit borné trouve dans quelque voye particuliere de la providence , à quelque Dogme, qui est hors de la sphere de sa penetration. Jamais il ne songe au plan general de la Religion, ni au véritable esprit de l'Evangile : il n'est point attentif à la perfection où le Christianisme eleve la nature humaine , aux lumieres qu'il a repandu au long & au large dans l'univers, ni à la liaison qu'il a avec la félicité de chaque particulier, & avec le bonheur general de toute la société humaine.

Cette même mouche me donna occasion d'examiner la nature de cette disposition de l'ame, qu'on appelle *étendue d'esprit*, & les moyens naturels de parvenir à cette qualité, qui est d'une nécessité absolue , pour former un jugement sain de tout objet composé.

Il est évident d'abord que la Philosophie est très propre à ouvrir, & à étendre

dre l'esprit, par l'habitude qu'elle nous donne de réfléchir sur des objets éloignés de nous, & qui ne tombent pas sous le sens. D'ailleurs, elle enchaîne dans notre ame un grand nombre d'idées, qui répandent du jour les unes sur les autres, & qui détachées ne se présenteroient à l'esprit que sous de fausses apparences. De là il arrive qu'un Philosophe, & un homme du commun regardent presque tous les objets sous des faces différentes, & que bien souvent ils en forment des jugemens diamétralement opposez. On en peut voir un exemple remarquable dans un des Dialogues de Platon, qui fait faire à son Maître Socrate la Reflexion suivante :

„ Lorsqu'on parle devant le Philoso-
„ phe de dix mille arpents de terre ,
„ comme d'une étendue considérable ;
„ accoutumé à la contemplation de la
„ Terre entière, il ne regarde cet es-
„ pace, sinon comme une portion mé-
„ prisable de toute la surface de notre
„ Globe. Voit-il des hommes enflés
„ de la noblesse de leur race, parce
„ qu'ils peuvent compter parmi leurs
„ ancêtres six ou sept personnes opu-
„ lentes, il se rit de leur stupidité & de
„ leur ignorance ; puisqu'incapables de
„ former

„ former une idée totale du genre hu-
 „ main ils ne savent pas , que nous a-
 „ vons tous également un nombre in-
 „ finis d'ancêtres , riches , pauvres ,
 „ Rois, Esclaves, Barbares, & Grecs. „
 Voilà comme parle Socrate, qui a pas-
 sé pour le plus sage d'entre les Payens,
 précisément à cause de certaines no-
 tions , qui ont beaucoup de rapport à
 celles que nous puisons dans la Doctrine
 de Jésus-Christ.

Si toutes les branches de la Philoso-
 phie sont propres à étendre les vues de
 l'Esprit , il faut avouer pourtant qu'il
 n'y en a point , qui puisse reculer plus
 efficacement les bornes de notre raison,
 que l'*Astronomie*. C'est dans cette
 Science qu'on prouve par de très bon-
 nes raisons , que notre terre ne fait pas
 la centième partie du Globe du Soleil,
 & que la distance entre nous & les é-
 toiles fixes est si prodigieuse , qu'un
 boulet de Canon continuant toujours
 dans la rapidité de son mouvement n'y
 parviendroit pas dans cent cinquante
 mille années. Une espace si immense
 absorbe l'imagination : l'entendement
 humain s'y perd ; l'idée imparfaite d'u-
 ne pareille distance fait évanouir devant
 elle les Provinces , les Royaumes , les

Empires. Il seroit à souhaiter qu'un certain * Prince , fauteur des Sciences & des beaux arts , eut fait lui-même quelque progrès dans l'humiliante étude de l'astronomie. Il auroit vû d'abord la petitesse qu'il y a dans une ambition renfermée dans les bornes d'une partie de ce globe, qui n'est qu'un point en comparaison de cette portion de l'Univers , qui est à portée de nos yeux.

Ce que la *Réligion Chrétienne* a encore de supérieur à l'*Astronomie* , c'est qu'elle étend non seulement l'esprit , mais qu'elle l'étend vers des objets nobles , sublimes , dignes de l'excellence de sa nature. A mesure que la terre , & les plaisirs passagers de la vie , se retrecissent devant elle , elle ouvre à notre esprit la perspective immense du *monde intellectuel* : elle déploie à nos yeux surpris les attributs de la Divinité , les charmes de la Vertu , la dignité de notre nature , & la Majesté de notre ame immortelle. Uni à la Religion , notre esprit a la force de se proportionner à la grandeur de toutes sortes d'objets ; il se sent baissé & avili par le commerce où il est obligé d'entrer avec des sujets petits & peu durables. Il s'élargit , il s'étend , lorsqu'il fixe son

at-

attention sur les idées grandes & sublimes des choses spirituelles qui trouvent dans l'Eternité même la mesure de leur durée.

La grandeur des objets est purement relative, non seulement par rapport à l'étendue, mais encore à l'égard de la dignité, & de la durée. L'Astronomie ouvre l'esprit, & rectifie nos idées touchant la grandeur des corps; mais, le Christianisme nous donne une étendue d'esprit generale. Le Philosophe étend les vues de son ame par rapport à tout ce que ce monde contient. Le Chrétien va plus loin: il porte l'ame au delà de la sphere des lumieres naturelles.

Jusqu'à quel point le Monarque le plus puissant de la terre doit-il paroître petit aux yeux d'une raison qui embrasse les rangs differents des intelligences pures subordonnées les uns aux autres, dans des degrez presqu'infinis de perfection, & de gloire? Jusqu'à quel point les plaisirs des sens doivent-ils être bas au tribunal d'un Esprit, qui forme le projet d'imiter la Divinité, & de se rendre en quelque sorte un même Etre avec elle?

C'est là l'occupation véritable du

Chrétien , mais , qu'on ne s'imagine point que l'étendue d'esprit , qui a sa source dans la Religion Chrétienne se borne dans l'entendement humain. Cette Religion étend la force de l'ame , comme elle en étend les lumieres. Elle nous donne un empire absolu sur nos desirs déréglez , & sur nos passions fougueuses , qui semblables à un torrent entraînent l'ame , qui est destituée d'un secours si puissant , & si salutaire.

Qu'un homme agisse par un motif de raison , ou de passion , il est certain que ses actions sont nobles ou basses à proportion des objets , qu'il a en vue. La raison a beau annoblir ses démarches : si elle n'est éclairée par les lumieres d'une Religion toute divine , elle lui donnera plutôt une justesse d'esprit peu utile , qu'une grande & sublime élévation d'ame. Tous ceux , que la Religion ne guide pas , quelque beau que puisse être leur génie , ne s'attachent qu'à cette Terre méprisable , & ne s'occupent qu'à rectifier l'usage qu'il faut faire de cette vie mortelle. La petitesse de leur fin ne sauroit les porter qu'à des actions qui repondent à la bassesse des objets ; mais , une raison illuminée par la véritable piété , est élargie.

gie , fortifiée , aggrandie , par la noblesse immense des fins qu'elle se propose : ses actions ont le Sceau de l'Eternité , & de la perfection infinie.

Dans toute la foiblesse des *Esprits-forts* il n'y a rien qui me donne plus d'indignation , que l'insolence qu'ils ont de tourner les Chrétiens en ridicule comme petits esprits , & de s'arroger les titres pompeux de Génies supérieurs , & d'Esprits étendus. Que tout homme impartial juge qui a les sentimens les plus nobles , & les vues les plus grandes , le Chrétien , ou l'homme qui a renoncé à tout commerce avec la Religion. Celui-ci limite ses idées dans un petit nombre de sensations qui procèdent de la matière , & qui s'y terminent. Celui-là anticipe sur ces délices , qui rassasieront entièrement les desirs infinis de l'ame , quand elle sera portée au plus haut degré de perfection , dont par sa nature elle est susceptible. *L'Esprit fort* ne porte pas ses vues plus loin , que ne s'étend l'espace du petit nombre de jours , que nous passons sur cette terre. L'homme pieux égale ses projets , & ses espérances , à l'éternité même. L'un trouve dans les *Elémens* l'origine de ses facultez intellectuelles. L'autre

tire son esprit immatériel de la source infinie de toutes les perfections.

DISCOURS LIX.

Quale Portentum neque militaris
Daunia in latis alit Esculetis
Nec Jubæ tellus generat Léonum
Arida nutrix.

*Monstre plus terrible que tous ceux que l'Italie
nourrit dans ses montagnes, & que l'Afrique Me-
re des Lions enfante dans ses déserts arides.*

JE ne doute pas que je ne surprenne beaucoup mes Lecteurs de la Campagne, en leur disant que depuis quelques années notre bonne ville de Londres a eu beaucoup à souffrir d'un grand nombre de *Lions*. Il est pourtant certain, qu'à l'heure même, que j'écris ceci, plusieurs de ces animaux féroces parurent nos rues en plein jour, & qu'ils se jettent dans tous les caffez pour dévorer la première proie, qui tombera sous leurs Griffes.

Pour expliquer cette Enigme aux honnêtes-gens de la Province, je leur dirai que nous autres gens de Cour nous donnons le titre de *Lion* à tous ceux

ceux qui servent d'*espion* aux gens du premier rang. Dans ma qualité de *Directeur général des mœurs*, je me sens obligé de faire connoître un animal si dangereux, & de précautionner par là les honnêtes gens contre ses attaques. C'est à ce dessein salutaire, que je consacrerai toute cette feuille, qui ne contiendra qu'un essai, sur le *Lion Politique*.

Je commencerai par l'*Etymologie*, à l'exemple de presque tous mes confrères les auteurs d'*Essais*. Il m'en a coûté un tems infini, & des efforts d'imagination incroyables pour découvrir la source du Titre en question; mais, après d'exactes recherches, & des conjectures très profondes, j'en ai trouvé à la fin deux raisons, qui me paroissent assez naturelles. Voici la première: A Venise qui passe à bon droit dans tous les pais pour la Mere de la fine Politique, on voit auprès du Palais du *Doge* plusieurs grands Lions de marbre artificiellement travaillez, & qui semblent attendre leur proie la gueule beante. Ceux, qui veulent donner au Sénat quelque avis, touchant les choses, qui se passent dans la Ville, ne font que glisser un billet dans la gueule de ces

Bêtes ; & c'est par ce moyen que le Gouvernement est instruit de mille secrets, qui concernent les intérêts de la République. De cette manière, le Donneur d'avis reste caché, & il n'a rien à craindre de l'indiscrétion d'un Ministre d'Etat. Ce sont les *Lions* seuls, qui découvrent tout, & il n'y a pas la moindre irrégularité dans la conduite d'un Officier de la République, pas un mot séditieux lâché imprudemment dans une compagnie, que le Sénat n'en soit aussi-tôt informé. Nos sçavants n'ont par conséquent pas tort, s'ils tirent de là l'origine du titre qu'on donne parmi nous aux Espions des premières têtes du Royaume.

Cette Etymologie est assez plausible, & je m'en suis contenté pendant plusieurs années ; mais, j'ai été assez heureux à la fin, pour trouver un petit manuscrit, qui dérive la *dénomination* dont il s'agit, d'une source Domestique, qui me paroît bien plus naturelle, que celle qu'on va chercher jusqu'au *Palais de St. Marc*. Sous le regne de la fameuse Reine Elifabeth, dit mon Auteur, le celebre *Walsingham* se servoit d'un grand nombre d'espions, dont l'Etat recevoit des avantages très-confidés-

fidérables. Mais, celui qui lui rendoit les plus grands services étoit le Barbier de ce grand Politique. Il avoit un tour de main admirable, pour arracher les pensées les plus secrettes à ses chalands, pendant qu'il leur tenoit le couteau sur la gorge : il vous favonnoit, il vous frottoit, la tête d'un homme, avec tant d'art, qu'il en faisoit sortir tout ce qu'elle contenoit. Il avoit une certaine volubilité de langue, qui engageoit l'homme le plus taciturne à entrer en conversation avec lui ; & , par là, il devenoit une source intarissable d'intelligences secrettes. Il faut savoir que ce Barbier Politique s'appelloit *Lion* ; & , comme il se distinguoit par sa capacité parmi tous les Espions de son tems, son nom s'est immortalisé, & on le donne à tous les Espions du premier ordre.

Walsingham étoit l'homme de son siècle, qui sût le mieux dé mêler un caractère, & il ne changeoit jamais un homme en *Lion*, qu'il n'eut toutes les qualitez nécessaires pour en bien remplir tous les devoirs. Il est vrai, que ses contemporains ont dit de lui, qu'il ne les estimoit pas d'avantage pour les services qu'il en tiroit ; & que souvent,

après les avoir engagez , dans une démarche un peu scabreuse , il leur laissoit démêler la fusée tout comme ils le trouvoient à propos. Pour moi, je ne saurois m'imaginer , qu'il en ait agi de cette maniere par un principe d'ingratitude : ce n'étoit apparemment qu'un trait de fine politique , qui n'a plus rien à démêler avec les talens des hommes , lorsque par quelques accidens ces talens sont devenus inutiles. Ce qu'il y a de certain, c'est que malgré la corruption de cet âge qui rendoit nécessaire le commerce de ce grand Ministre avec ces *bêtes féroces* , il avoit une véritable estime pour les vrais hommes. Il ne se contentoit pas de respecter & de chérir leurs belles qualitez , & leurs lumieres : il les honoroit des marques les plus fortes de sa générosité ; il les accabloit de graces , sans aucune vue d'intérêt : & un honnête homme , quoi qu'ennemi déclaré de Walsingham , pouvoit plus compter sur ses bienfaits , que sur les faveurs des Ministres à qui ils avoient rendu les services les plus importants. Ce furent ces manieres nobles & attirantes , qui firent dire cette espece de bon mot à Mr. *Raleigh* , qui étoit son plus grand Antagoniste , & qui n'épar-

gnoit

gnoit rien pour le détruire : *Peste soit de ce Walsingham !* dit-il. *Il ferme la bouche à tout le monde : il ne veut pas seulement permettre à un bonnête homme de le haïr dans son petit particulier.*

Il est vrai que par le moyen des cour-
ses, des regards, & des rugissemens de
ses Lions, il apprenoit les routes de
tous les cœurs, & les moyens sûrs de
gagner tous les hommes, à qui la for-
tune n'étoit pas absolument indifféren-
te. Il avoit des *Lions furieux* pour le
service de la sainte Eglise, & des *Lions*
couchans propres à être mis aux pieds
de la Reine sa Maitresse ; mais, il les
avoit si bien dressés, que dans l'espace
de vingt-quatre heures ils passoient les
uns dans le caractère des autres sans for-
cer en aucune maniere leur naturel.

Il est certain, que la connoissance
de tant de secrets devoit répandre de
grands agrémens sur la vie d'un homme
aussi spirituel & aussi capable de réflé-
xion, que Walsingham. Il voyoit tous
ses contemporains presque comme ils
étoient réellement, & non tels qu'ils
s'efforçoient à paroître aux yeux des
hommes ; & il savoit continuer ce com-
merce avec leurs pensées & avec leurs
sentimens, par la maniere d'élever ses

Lions, dont il affamoit les uns, & nourrissoit bien les autres, selon leur différentes constitutions.

Après avoir donné au Lecteur cette idée précise & nécessaire de Walsingham & de son habile barbier, j'entre en matiere, & je vais faire une description aussi exacte, qu'il m'est possible, de cette Espèce d'animaux, qu'on désigna à Londres par le Titre de *Lions*. Depuis que l'habile Walsingham a exercé la charge de *Secrétaire d'Etat*, tous nos *Ministres*, n'ont rien négligé pour conserver la race de ses Bêtes utiles. Sachant que le *Lion* est un des *supports* de la Couronne de la Grande Bretagne, ils ont cru impossible de bien gouverner, sans cette race, un état aussi rempli que le nôtre de factions, & d'intrigues.

Un *Lion*, ou espion du premier rang, ne manque jamais d'avoir sous lui quelques bêtes de proie subalternes, qui vont à la chasse des particularitez détaillées propres à entrer dans le rapport general. Pour lui il trouve son vrai gibier dans les Caffez & dans les Cabarets, & il arrive bien rarement qu'il en revienne à vuide.

Son rugissement articulé à une force
ter-

terrible, dont le son aggrave tout ce qu'il exprime. C'est un animal d'un naturel cruel, & sanguinaire : aussi, n'y a-t'il point de *secrets* à qui il donne la chasse avec plus d'ardeur, que ceux, qui font *décapiter, pendre, & mettre en quartiers*. S'il flaire de loin un discours, ou une action, qui semblent tendre au bien de l'Etat, il sent d'abord que ce n'est pas là ce qu'il lui faut, il tourne sa course ailleurs, & se met sur la piste de quelque gibier plus savoureux.

On ne sauroit s'imaginer les tours adroits dont il se sert, pour réussir dans sa chasse. Il fait faire le *chien couchant*; &, par mille sauts badins, il attire sa proie, & tache de la faire venir à la portée de ses griffes meurtrières. Il a encore un talent merveilleux : c'est d'imiter en perfection la voix de chaque animal, qu'il cherche à attrapper; & qui trompé par ces sons croit avoir à faire à une bête de sa propre espèce.

Rarement trouve-t-on une troupe de nouvellistes, qu'il n'y ait au milieu d'elle un de ces *Lions à figure humaine*.

Jamais il ne manque de se placer dans les lieux publics, auprès de ces petits fanfarons Politiques, qui s'érigent en Orateurs dans tous les endroits, où l'on
veut

veut bien leur prêter attention. S'il y a , dans un café , un petite retraite , réservée pour les Réflexions , qu'on se dit à l'oreille, on le verra dans une posture non-chalante , aussi peu éloigné de là , qu'il peut l'être sans affectation.

J'ai toujours remarqué, que tous ces Lions sont grands amateurs de toutes sortes de feuilles volantes : ils y jettent les yeux , de l'air du monde le plus attentif , quoi que toute leur attention soit concentrée dans leurs oreilles ; & j'en ai vu , qui après s'être saisi d'une gazette mouchoient la chandelle à tout moment , pour pouvoir mieux entendre tout ce qui se disoit dans leur voisinage. Ils rumineront pendant deux heures d'Orloge sur un seul paragraphe de vieilles nouvelles , pourvû qu'on parle pendant tout ce tems autour d'eux ; & leurs réflexions sur ces sortes de matieres ne s'épuisent qu'avec le babil des assistants.

Après avoir dépeint ces monstres avec toute l'exaëtitude dont je suis capable, dans le dessein de garantir de leurs dents certaines personnes imprudentes , qui ne s'en défient pas , il ne sera pas hors d'œuvre que je leur dise un mot à eux-mêmes. Je voudrois les prier de croire,

croire, que non seulement leur espece est également odieuse à Dieu, & aux Hommes; mais qu'elle est encore méprisée souverainement par ceux-là même, qui s'en servent. Les *Archers*, & les *Bourreaux*, sont absolument nécessaires dans un état, & peut être en est-il de même des Bêtes féroces, dont il s'agit ici. Cependant, jusqu'à quel point les hommes qui se chargent d'emplois si Barbares, ne sont-ils pas odieux & méprisables aux yeux de leurs compatriotes? Il n'y a point d'individu humain presque, à qui on ne fit tort, en le comparant à ces vils suppôts de la justice; mais, en mettant en parallèle avec eux un de nos Lions Politiques, on lui fait encore trop d'honneur, puisqu'il est en même tems le *tentateur*, le *délateur*, & le *destructeur*, des autres hommes.

DISCOURS LX.

— In amore hæc infunt omnia.

Tous ces inconvéniens sont à craindre dans l'amour.

Rien ne me donne plus de mortification, qu'un grand nombre de Lettres que je reçois de toutes parts, remplies de plaintes sur la conduite des Peres & des Meres, qui font l'amour pour leurs Enfans. J'y vois des personnes d'âge, qui ont absolument effacé de leur mémoire les sentimens, que la jeunesse excita autrefois dans leurs cœurs, & qui s'opiniâtrant à ne point entrer dans les tendres intérêts de leurs fils & de leurs filles, ne veulent régler le mariage, que sur les maximes ordinaires du négoce. Dès qu'un jeune-homme s'avise de faire l'amour dans certaines familles, le futur Beau - Pere le traite, comme si tous les biens du malheureux amant lui étoient *Hypothéquez*; & ils le deviennent bientôt récllement par le Contrat de mariage.

Ces fortes d'extorsions sont les plus inhumaines qu'on puisse imaginer. Un
fourbe

fourbe de profession, qui tend des embûches à l'imprudence des jeunes gens riches, est mille fois plus pardonnable à mon avis, que certains Peres qui cherchent le moyen de ruiner un honnête homme, dans la passion illimitée, qu'il a pour sa maitresse; & dans la profonde estime, qu'il sent pour la famille, où il voudroit entrer. Les deux lettres suivantes mettront ce sujet dans un plus grand jour, & serviront peut-être à rendre plus raisonnables quelques uns de nos compatriotes, qui, appuyez sur la mode, se pardonnent des injustices si criantes.

LETTRE A L'AUTEUR.

D'une certaine Ville de Cumberland.

„ M O N S I E U R ,

„ I L n'est pas possible d'exprimer la
 „ satisfaction, qu'on reçoit de vos
 „ feuilles volantes dans nos Provinces
 „ Septentrionales. Je suis persuadé,
 „ que par tout elles doivent produire
 „ un effet semblable, & qu'elles plai-
 „ sent généralement à toutes les per-
 „ sonnes, qui ont assez de mérite pour
 „ ai-

„ aimer leur prochain. Mais, comme
„ tous les peuples n'ont pas les mêmes
„ penchans, le même gout, & le même
„ tour d'esprit, il est naturel de
„ croire, que vous ne procurez pas à
„ tous vos Lecteurs des plaisirs de la
„ même nature. Pour nous autres Septentrionaux, nous sommes sur-tout
„ charmez de vos réflexions; qui roulent sur le mariage, & qui par là
„ nous intéressent extraordinairement.
„ Nos Provinces se sont toujours acquises une grande réputation, par leur
„ attachement à la propagation de l'Espece. Si les Goths & les Vandales
„ ont inondé autrefois toute l'Europe de leurs habitans superflus, vous savez que nous avons l'honneur, nous
„ autres peuples de la Province de York, de fournir toute la Grande
„ Bretagne de *Palfreniers* & de *Notaires*.
„
„ Je n'entrerai pas ici dans une recherche Philosophique des causes de
„ cette fécondité qui nous est particulière. C'est peut être notre Climat,
„ ou la constitution de nos corps; ou bien l'un & l'autre. Il se peut encore qu'elle procede du gout naturel
„ de nos femmes, qui, incapables de

„ co-

„ coquetterie, donnent toute leur ten-
 „ dresse à leurs Epoux ; & de l'heu-
 „ reuse rusticité des hommes , qui ne
 „ connoissent point les vices Méridio-
 „ naux qui rendent effeminez ceux qui
 „ s'y abandonnent.

„ Quoi qu'il en soit, le fait est cer-
 „ tain, & l'Eloge que je viens de don-
 „ ner à ma Patrie , fondé. Mais , je
 „ prévoi, que vous en tirerez une con-
 „ séquence, qui, malheureusement pour
 „ moi, ne l'est pas. Vous vous ima-
 „ ginerez, sans doute que je jouis déjà
 „ de l'heureuse possession d'une de nos
 „ *Sabines* ; ou, que du moins, je ne
 „ suis pas fort éloigné d'une union si
 „ satisfaisante. Vous vous trompez
 „ bien fort, Monsieur , & mon cœur
 „ me dit que je ne suis pas fait pour
 „ cette félicité. J'aime, on ne me
 „ hait pas, & je n'en suis que plus
 „ malheureux. Le Pere de ma Mai-
 „ tresse me tient le pied sur la gorge
 „ de la maniere la plus impitoyable ; &
 „ je dois, ou signer ma ruine , ou re-
 „ noncer pour jamais à l'aimable *Gal-
 „ lathée*. Que ferai-je ? Mes plaintes
 „ sont inutiles. Les tempêtes qui des-
 „ cendent de nos Montagnes ne sont
 „ pas plus rudes que le vieux Gentil-
 „ hom-

„ homme ; & c'est parler à nos rochers,
„ que de lui adresser les prières les plus
„ humbles, & les plus touchantes. Il
„ est vrai que ma Maîtresse m'écoute,
„ & qu'elle soupire tendrement ; mais,
„ sa douleur ne fait qu'augmenter la
„ mienne. Elle est trop bien née, pour
„ désobeir à son Père ; & je l'estime
„ trop, pour vouloir être heureux aux
„ dépens de son devoir, & de sa répu-
„ tation.

„ Avant que de m'être livré à cette
„ passion, aussi agréable d'un côté, que
„ malheureuse de l'autre, rien n'étoit
„ capable de troubler ma belle humeur.
„ Je dansois, je chantois, je brillois
„ par mon enjouement dans toutes les
„ compagnies des Dames. N'ayant
„ qu'un désir indéterminé de leur plai-
„ re en general, je suivois mon pen-
„ chant sans la moindre inquiétude : je
„ ne me génois pas même pour avoir
„ de l'esprit ; persuadé qu'on déplaît
„ plus facilement au beau sexe, par un
„ excès que par un manque de génie.
„ La tendre *Galathée* a renversé tout
„ d'un coup ce plan d'une félicité ai-
„ zée. Je suis triste, inquiet, taci-
„ turne. Je crains tout, je n'espere
„ rien. Il est vrai qu'elle fait tous les
„ efforts

„ efforts pour me consoler de la dureté
 „ de son Pere. Elle reçoit mes visites
 „ à toute heure du jour, elle desespere
 „ mes rivaux par ses rigueurs, & par
 „ toute sa conduite elle persuade à tout
 „ le monde que je dois bientôt être le
 „ plus heureux des mortels.

„ Vous rajeuniriez, mon cher Mon-
 „ sieur, si vous pouviez nous voir nous
 „ promener ensemble, lorsqu'une belle
 „ soirée d'Été semble répandre le calme
 „ sur tout l'univers. Nous goutons alors
 „ toute cette joye pure & naturelle, dont
 „ une tendresse sincere peut inonder
 „ deux cœurs également touchés.

*Je m'enivro en marchant du plaisir de la
 voir.*

„ L'heureux couple, qui habita le Pa-
 „ radis, ne gouta pas dans ses promena-
 „ des un plaisir plus parfait. Le murmu-
 „ re d'un ruisseau, dont le cours semble
 „ se régler sur la lenteur de nos pas, me
 „ paroît rude auprès de la voix de mon
 „ aimable maitresse : les tons plaintifs des
 „ tourterelles, qui attendent leurs compa-
 „ gnes dans les grottes prochaines, n'ont
 „ rien de tendre, & de touchant en com-
 „ parai-

„ paraison de cette espece de mélodie ;
„ que le cœur de ma Galathée fait me-
„ nager à toutes ses paroles. Mais, hélas !
„ tous ces plaisirs font place à la plus
„ cruelle amertume, dès que j'ai perdu
„ ma maitresse de vue. Je vois que je ne
„ fais que perdre mon tems, & qu'il n'y
„ a pas la moindre apparence, que je
„ lapossede jamais. Son Pere fait que je
„ ne saurois vivre sans elle, & il fait en
„ même tems, que si je souscris à ses
„ conditions, je trainerai avec elle une
„ vie triste & languissante. Je vous con-
„ jure, Monsieur, de vouloir bien y
„ mettre ordre, en décidant sur les pro-
„ positions suivantes.

„ L'Autorité d'un pere ne doit-elle
„ pas dans un país libre s'accommoder
„ aux droits légitimes du cœur de sa fille ?
„ Les Peres, qui sont obligez de
„ donner le vetement & la nourriture
„ à leurs Enfans, quand ils sont jeu-
„ nes, ne sont-ils pas obligez quand ces
„ Enfans sont parvenus à un certain
„ âge, de satisfaire à leurs passions,
„ pourvû qu'elles ne s'écartent pas du
„ devoir ?

„ Si vous trouvez bon, comme je le
„ crois très nécessaire de prendre le Pe-
„ re sous votre *Tutelle*, la fille n'est-

„ el-

„ elle pas en droit de me prendre pour
„ son *Tuteur* ?

„ Ces points, & d'autres semblables ;
„ faute d'être décidez une fois pour
„ toutes, causent de grands desordres
„ dans le monde ; & il me semble que
„ ce seroit une entreprise digne de vos
„ lumieres, de votre expérience, & de
„ votre amour pour le genre-humain,
„ de fixer nos opinions à ces égards.
„ Tous nos Septentrionaux vous en
„ conjurent, & sur-tout moi, qui me
„ fais un devoir & un plaisir d'être &c.

AUTRE LETTRE

Sur le même sujet.

„ M O N S I E U R,

„ J'E suis déjà dans la vingt & troi-
„ sieme année de mon âge, & j'ai
„ un amant, à qui mon Pere a per-
„ mis de me rendre visite sur le pied
„ de mon futur mari. Vous voyez bien,
„ qu'il n'est pas de mon intérêt de le
„ perdre, puisque d'ailleurs c'est un
„ homme de mérite, & qui m'auroit
„ plû il y a six ans. Cependant, je
„ ne sai comment faire pour me le
„ *Temp. II.* C „ con-

„ conserver. Je remarque que mon
 „ Père se prévaut de la passion, que
 „ cet honnête homme a pour moi, qu'il
 „ veut le tyranniser, & qu'il a dessein
 „ d'exiger de lui des conditions capa-
 „ bles de le faire deserter, malgré tou-
 „ te la vivacité de sa tendresse.

„ Il m'ordonne de marquer à mon
 „ amant beaucoup de froideur, & une
 „ indifférence parfaite. Je dois lui o-
 „ béir; je le fais; mais, si vous voulez
 „ bien insérer cette Lettre dans votre
 „ feuille volante, le pauvre Garçon ne
 „ sera pas choqué de mon procédé, &
 „ il'en démêlera la contrainte, sans
 „ beaucoup de peine. Je l'aime au de-
 „ là de l'imagination; & je suis telle-
 „ ment satisfaite des conditions qu'il
 „ nous propose, que je le prie de ne
 „ pas aller plus loin. Je ne veux pas
 „ qu'il croie un jour m'avoir achetée
 „ trop cher. Ma Mere est instruite
 „ de ma tendresse pour lui, & par con-
 „ séquent il faudra bien que mon Pere
 „ se rende. Je suis &c.

„ P. S. Permettez - moi de prendre
 „ cette occasion, pour l'assurer de ma
 „ tendresse, & pour le supplier de faire
 „ le contract de mariage d'une telle
 „ ma-

„ maniere que je puisse trouver mon
 „ bonheur plutôt à être sa *femme*, qu'à
 „ être sa *veuve*.

Voici encore deux autres Lettres,
 qui ne roulent pas sur la même matière;
 mais, qui regardent le mariage, & qui
 par conséquent ne viennent pas ici mal-
 à-propos.

„ **N**ous, qui avons signé celle-ci,
 „ nous sommes mari & femme
 „ depuis quinze ans, & vous saurez,
 „ s'il vous plaît, que depuis le jour de
 „ nos Nôces, nous nous sommes que-
 „ rellez régulièrement deux fois par
 „ jour, quoique nous ayons une véri-
 „ table tendresse l'un pour l'autre. La
 „ raison de cet inconvénient domesti-
 „ que c'est que nous sommes tous deux
 „ également vifs, & que nous ne nous
 „ donnons pas l'un à l'autre le loisir
 „ d'avoir raison. C'est là la malheu-
 „ reuse source de nos chicanes, qu'un
 „ peu plus de patience & de sang froid
 „ de part & d'autre préviendrait indubitablement. A la fin; nous nous
 „ sommes avisés d'un expédient, qui
 „ fait merveilles: nous sommes convenus,
 „ que le premier de nous qui se

C 2

„ pas-

„ passioneroit ne manqueroit pas de le
„ retirer dans un autre chambre , &
„ que de là il écriroit ses Griefs au pré-
„ tendu offenseur ; que le porteur du
„ billet seroit un de nos Enfans , & que
„ celui à qui la lettre s'adresseroit se-
„ roit obligé de demander pardon ,
„ quand il seroit sûr de n'avoir pas tort.
„ Nous avons arrêté qu'il falloit mu-
„ tuellement nous faire ce petit sacrifi-
„ ce , parce que nous trouvons que
„ c'est un bienfait digne de cette com-
„ plaissance de vouloir bien sortir de la
„ chambre , & prendre la peine d'écri-
„ re une lettre, simplement dans la vue
„ d'éviter des querelles. Nous nous
„ trouvons parfaitement bien de cette
„ methode , qui nous donne le tems
„ de penser. Ajoutez-y les souris , &
„ les manieres enfantines de nos petits
„ messagers , dont la vue ne manque
„ jamais de calmer un reste de dépit ,
„ qui peut s'être sauvé de l'effort de
„ nos Réflexions. Depuis cet heureux
„ Periode , nos Enfans & nos Domest-
„ tiques ne s'apperçoivent plus de nos
„ Divisions , & n'en tirent plus occa-
„ sion de négliger leurs devoirs. Ce
„ qui plus est , depuis ce tems nous re-
„ marquons l'un dans l'autre une infi-
„ nité

„ nité de bonnes qualitez , dont nous
 „ ne nous étions point apperçus aupa-
 „ ravant ; par ce que nous étions trop
 „ impatiens pour nous examiner à fond,
 „ & pour nous rendre une justice mu-
 „ tuelle. Nous nous sommes crus obli-
 „ gez de vous communiquer notre se-
 „ cret, parce que nous en croyons la
 „ connoissance très utile au public.
 „ Nous sommes, &c.

„ P. S. Dans ce moment, ma femme
 „ m'écrit de la chambre prochaine ,
 „ qu'elle n'aime point dans ma lettre
 „ *nos chicanes*, & qu'il vaudroit mieux
 „ mettre *nos fréquens débats*. J'y souf-
 „ cris ; mais vous saurez, que, puisque
 „ débats il y a , c'étoit toujours notre
 „ coutume d'entrer dans ces débats ,
 „ dans un *Committé de toute la Maison*.

AUTRE LETTRE A L'AUTEUR.

„ M O N S I E U R ,

„ C O M M E je crois que nous autres
 „ gens mariez, nous sommes sous
 „ votre tutelle aussi - bien , que ceux
 „ dont la conduite est moins régulière,
 „ je suis bien aise de vous faire savoir
 C 3 „ que

„ que ma femme est du nombre de cel-
„ les ; qui ne sont jamais , ni trop fatis-
„ faites , ni trop mécontentes. J'avoue
„ pourtant que dans le caractère de la
„ mienne le mécontentement entre un
„ peu trop. Elle est extrêmement dans
„ le goût des *soliloques* ; & , tout en se
„ promenant dans la maison , elle se
„ laisse échapper certains proverbes in-
„ terrompus , qui marquent d'une ma-
„ nière vague , qu'elle voudroit bien
„ voir tout son ménage sur un autre
„ pied : tels sont , *Je ne dis rien , mais...*
„ *Je sais bien ce que je fais , moi...* Tout
„ cela est fort bien ; mais , je sens bien où
„ le soulier... *J'ai la tête plus grosse que*
„ *le poing , & si n'est-elle point...* Pour
„ moi , je la laisse parler tranquille-
„ ment , sans daigner m'informer du
„ sujet de ses plaintes , que je ne cher-
„ che que dans sa constitution. Je l'ap-
„ pelle d'ordinaire *mon petit murmure* ;
„ & je suis tellement fait à ce bruit
„ sourd , que je ne saurois m'endormir
„ sans l'entendre. Vous ne feriez pas
„ mal , ce me semble , de communi-
„ quer ce petit *phénomène* au public ,
„ afin que bien des gens qui s'imagi-
„ nent , que leur femmes sont de mau-
„ vaise humeur , apprennent qu'elles ne
„ sont

„ font qu'un peu mécontentes. Il est
 „ bon de savoir distinguer une *maladie*
 „ d'avec une passion. Pour moi, je
 „ suis sûr que bien des gens mangent,
 „ boivent, & dorment à merveilles,
 „ quoi que dans le fond ils soient nez
 „ malades. N'y en a-t-il point qui
 „ parviennent à un âge décrepit, sans
 „ avoir jamais senti de leur vie ni joie
 „ ni affliction? Je suis, &c.

DISCOURS LXI.

Magne Parens, sancta quàm Majestate verendus!
 BUCHANAN.

Pere de l'Univers, que ta sainte Majesté te rend venerable!

IL ne sera pas nécessaire que je m'excuse auprès de mes Correspondans, sur ce que je préfère aujourd'hui à toutes leurs Lettres, celle que je vais communiquer à mes Lecteurs, avec l'Extrait qui l'accompagne. On verra dans ces pieces mêmes les raisons de ma conduite.

LETTRE A L'AUTEUR.

„ M O N S I E U R ,

„ **V**ous vous êtes fait un devoir de
„ faire souvent mention dans vos
„ feuilles volantes de ce que vous avez
„ trouvé de plus excellent dans les ou-
„ vrages de quelques-uns de nos Théo-
„ logiens Anglois. C'est votre gout
„ pour ces sortes de matieres , qui me
„ donne la hardiesse de vous envoyer
„ l'Extrait d'un Sermon, qui , pour la
„ force de l'Esprit, l'exactitude du ju-
„ gement , & le sublime de l'expres-
„ sion, ne cede en rien aux plus belles
„ productions des Peres de l'Eglise pri-
„ mitive. Le sujet qui est traité dans
„ cette excellente piece, est Dieu lui-
„ même : ce grand sujet y est manié
„ d'une maniere à faire honneur à no-
„ tre Nation , & à prouver avec force,
„ que rien n'inspire aux hommes des
„ pensées plus grandes & plus nobles ,
„ que l'Etude constante de notre sainte-
„ Religion, telle qu'elle est enseignée
„ dans l'Eglise Anglicane. L'échan-
„ tillon, que je vous envoie, fera voir
„ encore évidemment, que la force de
„ l'af-

„ l'assistance du saint Esprit ne s'est
 „ point affoiblie par le tems, & par la
 „ corruption humaine; & qu'il ne tient
 „ qu'aux membres de notre Eglise d'al-
 „ ler au même degré de vertu où par-
 „ vinrent les saints les plus distinguez,
 „ qui ont été les premiers successeurs
 „ des Apotres. Voilà tout ce que je
 „ vous dirai touchant les passages, que
 „ je vous prie de communiquer au pu-
 „ blic. J'ajouterai seulement, qu'il
 „ font tirez d'un des Sermons de *l'Eve-*
 „ *que Beveridge*, & que je suis avec
 „ une véritable estime, votre &c.

PHILOTHÉE.

EXTRAIT D'UN SERMON DE
L'EVEQUE BEVERIDGE.

MOïse, choisi de Dieu pour me-
 ner le peuple d'Israel hors d'E-
 gypte, demande à l'Eternel; sous
 quel de ses noms sacrez il annoncera
 ses ordres aux Israelites, pour qu'ils
 reconnoissent sa Commission comme
 venant de la part du Dieu de leurs
 Peres? L'Eternel lui répond : *Je suis*
ce que je suis, & il ordonne à Moïse
 de dire au peuple : **JE SUIS m'a en-**

voyé vers vous. C'est sur ce sujet que notre admirable Auteur fait les réflexions suivantes.

„ Dieu ayant voulu se reveler à nous.
 „ sous ce titre *Je suis ce que je suis*,
 „ nous enseigne par là à ne rien ren-
 „ fermer dans son idée qui puisse ad-
 „ mettre des bornes, mais à le consi-
 „ dérer comme l'*Etre en general*, com-
 „ me l'*Etre des Etres*, qui, ayant don-
 „ né l'*existence* à tout, a le droit le plus
 „ naturel de disposer de tout avec l'Au-
 „ torité la plus absolue. Dieu ne ré-
 „ pond pas à Moïse, je suis le *Dieu*
 „ *vivant*, le *Grand Dieu*, le *Dieu véri-*
 „ *table*, le *Dieu qui existe de toute Eter-*
 „ *nité*; il ne dit pas, *Je suis le Créa-*
 „ *teur tout puissant*, le *maître & le con-*
 „ *servateur de tout l'Univers*: non, il
 „ se contente de dire *Je suis ce que je*
 „ *suis*. Si Moïse avoit voulu connoi-
 „ tre un nom de Dieu, qui exprimât
 „ sa nature d'une maniere pleine, &
 „ parfaite, il n'auroit pas été possible à
 „ Dieu lui-même de satisfaire à ce dé-
 „ sir. Quel langage peut fournir une
 „ expression propre à renfermer toute
 „ la gloire & toute la Majesté de l'E-
 „ tre suprême, dont les descriptions les
 „ plus fortes, & les plus étendues, ne
 „ sau-

„ roient donner une idée complète , à
 „ une intelligence finie. Cependant ,
 „ le nom que Dieu se donne ici appro-
 „ che le plus de cette perfection , &
 „ elle nous désigne de quelle nature
 „ doivent être les pensées , que nous
 „ formons de lui. Si nous étions seu-
 „ lement capables de bien comprendre
 „ tout le sens renfermé dans ce titre ,
 „ nous aurions une idée du premier
 „ Etre , la plus grande , & la plus jus-
 „ te , dont de simples créatures puis-
 „ sent être susceptibles. La réponse ,
 „ que Dieu donne à Moïse , nous met
 „ devant les yeux plusieurs attributs
 „ essentiels de la Divinité. Son *unité*
 „ paroît , en ce qu'il dit , *Je* ; son exis-
 „ tence , en ce qu'il dit , *je suis* ; son
 „ existence indépendante , l'être qu'il
 „ possède en lui-même , & de lui-mê-
 „ me , en ce qu'il dit , *Je suis ce que je*
 „ *suis.* /

„ Ces expressions nous font sentir ,
 „ non seulement que Dieu est *un* , mais
 „ encore , que c'est l'Etre le plus sim-
 „ ple & le plus pur. En se faisant con-
 „ noître à Moïse , il trace tout son ca-
 „ ractere d'un seul trait , & ne se dé-
 „ couvrant que du côté de son *existen-*
 „ *ce.* *Je suis ce que je suis ;* dit-il , *je*

„ suis l'*Etre* en general , sans aucune
 „ composition , sans aucun mélange.
 „ Nous devons inférer de là , que Dieu
 „ n'est pas un composé de différentes
 „ parties , & de facultez différentes ,
 „ mais un être qui est *un* , qui est ce
 „ qu'il est , & dans lequel il n'y a rien ,
 „ qui ne soit *Dieu lui-même*. Il est vrai
 „ que l'Ecriture sainte attribue à Dieu
 „ certaines perfections qui paroissent
 „ distinguées les unes des autres , com-
 „ me la bonté , la justice , la sagesse.
 „ Cependant , nous ne devons pas nous
 „ mettre dans l'Esprit , que ce sont au-
 „ tant d'attributs réellement séparés ,
 „ comme les vertus , & les différentes
 „ facultez de l'ame le sont en nous.
 „ Puisque ces attributs appartiennent à
 „ la Divinité , ils ne fauroient être ni
 „ réellement distinguez les uns des au-
 „ tres , ni réellement distinguez de la
 „ Nature Divine , dans laquelle nous
 „ supposons qu'ils soient. Je dis , *nous*
 „ *supposons* : car , à parler proprement ,
 „ ils ne sont point dans l'Essence de
 „ Dieu ; mais , ils sont son essence , sa
 „ Nature-même , qui agissant de diffé-
 „ rentes manieres sur différens objets ,
 „ nous paroît agir par différens Princi-
 „ pes , parce que nos esprits bornez
 „ n'ont

„ n'ont pas la force nécessaire de for-
 „ mer une idée totale de l'*Etre infini*.
 „ Dieu est un *Acte pur*, & *simple* ; &
 „ par conséquent , il ne sauroit avoir
 „ rien en lui , qui ne soit cet Acte pur
 „ & simple lui-même , qui se propor-
 „ tionnant pour ainsi dire , à la nature,
 „ & au mérite de chaque créature , sem-
 „ ble à notre intelligence finie se par-
 „ tager en différentes branches , que
 „ nous appellons les perfections de
 „ Dieu. Mais Dieu lui-même , dont
 „ l'entendement est aussi infini que son
 „ Essence , ne se considère pas sous les
 „ différentes Notions de sagesse , de
 „ bonté , & de justice : il ne se com-
 „ prend que comme le *Jehovah* , l'E-
 „ tre par excellence ; & c'est pour cet-
 „ te raison , qu'il ne dit pas à Moïse ,
 „ *je suis sage , je suis juste , je suis bon* ,
 „ mais uniquement *je suis ce que je suis*.

Ayant raisonné de cette manière sur
 le premier des noms mystérieux , que
 Dieu se donne , pour encourager Moï-
 se à conduire le Peuple d'Israel hors
 d'Egypte , l'Auteur passe au *second* , &
 il l'explique de la manière que voici :

„ Quoique , *je suis* , soit la première
 „ Personne d'un Verbe , cette expres-
 „ sion ne laisse pas d'être employée ici

„ comme un substantif , & comme un
„ nom propre , *Je suis m'a envoyé vers*
„ *vous* : Maniere de parler étonnante !
„ mais , quand Dieu parle de lui-mê-
„ me , il ne sauroit être asservi à des
„ Regles Grammaticales , puisque ce
„ qu'il nous dit est au dessus de nos
„ idées , & par conséquent *inaccessible*
„ aux termes les plus significatifs &
„ les plus sublimes du langage ordina-
„ re. Quand l'Eternel veut reveler sa
„ Nature à l'homme , il faut bien qu'il
„ se serve d'expressions que l'usage
„ n'autorise pas. Cet usage en a-t-il pu
„ introduire , qui fussent conformes à
„ la Majesté de cet Etre infini ?
„ Lorsque Dieu parle de son essence
„ éternelle & indépendante , il dit , *Je*
„ *suis ce que je suis* ; mais , quand il par-
„ le de son être d'une maniere relative
„ aux hommes , & sur-tout à son peu-
„ ple , il se contente de dire *je suis*. Il
„ ne dit pas , *je suis leur lumière , leur*
„ *vie , leur force , leur guide , leur ro-*
„ *cher , leur haute retraite* : il dit sim-
„ plement *je suis*. S'il m'est permis de
„ m'exprimer ainsi , c'est comme s'il
„ nous donnoit un *blanc-signé* , dans le-
„ quel nous sommes les maîtres d'écrire
„ tout ce que nous pouvons raisonna-
„ blement

„ blement désirer. Etes-vous foible ?
 „ *je suis la force.* Etes-vous pauvre ? *je*
 „ *suis la richesse.* Etes-vous affligé ?
 „ *je suis la consolation.* Etes-vous mala-
 „ de ? *je suis la santé.* Etes-vous sur
 „ le point de mourir ? *je suis la vie.*
 „ Tout vous manque-t-il ? *Je suis tout :*
 „ *je suis Sagesse , Puissance , Justice ,*
 „ *Bonté , Miséricorde , Grandeur ,*
 „ *Gloire , Majesté , Indépendance , E-*
 „ *ternité.* En un mot, *je suis.* S'il y
 „ a quelque chose de convenable à vo-
 „ tre nature , & de propre à vous satis-
 „ faire dans toutes sortes de conditions,
 „ *c'est moi qui le suis.* S'il y a quelque
 „ chose d'aimable en lui-même , & de
 „ digne de tous vos désirs , *c'est moi qui*
 „ *le suis.* S'il y a quelque chose de
 „ pur , de saint , de grand , de propre
 „ à faire votre bonheur , *C'est moi qui le*
 „ *suis.* Par cette seule expression *je suis,*
 „ Dieu se représente comme notre bien
 „ souverain & universel , & il nous per-
 „ met d'appliquer ce nom Mystérieux à
 „ tous nos besoins , à tous nos desirs , à
 „ tous les différents états où nous puis-
 „ sions nous trouver.

Dans un autre endroit , l'Auteur fait
 les Réflexions suivantes sur la même ma-
 tière.

„ Il y a plus de consolation , plus de
„ joye réelle , plus de satisfaction de
„ l'ame , dans un seule pensée sur Dieu ,
„ formée d'une maniere digne de cet
„ Etre , qu'on n'en doive attendre des
„ honneurs des Richesses , & des plai-
„ sirs des sens , réunis dans un même
„ sujet. Ramassons donc nos pensées
„ répandues sur les choses périssables , &
„ concentrons les dans une seule pen-
„ sée , que nous puissions élever jus-
„ qu'au trône de l'Etre suprême.

„ Comprendons-le , puisque nous ne
„ saurions faire autrement , sous l'idée ,
„ sous l'image , sous la ressemblance de
„ quelque chose de fini : réunissons
„ tout ce qu'il y a de grand & de Ma-
„ jestueux ; & imaginons nous en mê-
„ me tems , que l'Etre dont il s'agit
„ est encore infiniment plus grand , in-
„ finiment plus Majestueux. Représen-
„ tons-le à notre esprit , comme un
„ *Etre* qui possède l'existence en lui-
„ même , & de lui-même , & qui la
„ communique à tout ce qui existe
„ hors de lui ; comme un *Etre* si pur
„ & si simple , qu'il n'y a rien en lui
„ qui ne soit lui-même , & qui ne soit ,
„ comme lui , *existence & vie* , considé-
„ rées dans leur plus grande simplicité.

Con-

„ Considerons-le comme un Etre tel-
 „ lement *infini* & *immense*, qu'il est par
 „ tout où quelque chose existe, & que
 „ hors des bornes du monde, tout *est*,
 „ par ce qu'il y est lui-même ; comme
 „ un Etre si sage, & si illimité dans
 „ ses connoissances, que d'un seul coup
 „ d'œil, il voit ce que les Anges font
 „ dans le ciel, ce que les Oiseaux font
 „ dans l'air, ce que les Poissons font
 „ sous les ondes, ce que les hommes,
 „ les brutes, & les plus vils insectes
 „ mêmes font sur la terre. Concevons-
 „ le comme un Etre si puissant, qu'en
 „ voulant simplement il peut faire tout
 „ ce qu'il veut ; comme un Etre si
 „ grand, si bon, si glorieux, si im-
 „ muable, si souverain, si infini, si
 „ éternel, si incompréhensible, que
 „ dirai-je ? si *existent*, que plus nous le
 „ considérons, l'aimons, l'adorons,
 „ l'admirons, & plus nous sommes ca-
 „ pables & obligez de le considérer,
 „ de l'admirer, de l'adorer, & de l'ai-
 „ mer. Enfin, dépeignons-le à nous-
 „ même, comme un *Etre*, où nos
 „ idées les plus sublimes ne sauroient
 „ atteindre, & que nos plus grands ef-
 „ forts ne sauroient jamais servir digne-
 „ ment.

Per-

„ Persuadez, qu'il nous est impossi-
„ ble de proportionner nos pensées à
„ la Nature divine, formons d'elle au-
„ moins les pensées les plus sublimes ,
„ qui puissent sortir d'une intelligence
„ bornée. Dans cette vue, abandon-
„ nons-nous nous mêmes, abandon-
„ nons tout ce qui est terrestre & fini :
„ Donnons à notre méditation tout
„ l'effort possible , élevons la toujours
„ de plus en plus ; & , quand nous
„ sentirons tous nos efforts épuisez ,
„ songeons que la Divinité est encore
„ infiniment au dessus de l'Idée la plus
„ noble & la plus complete que nous
„ puissions en former. Alors , perdus
„ dans cette mer immense de perfec-
„ tions , étonnez, confus, proster-
„ nons-nous devant le trône de Grace,
„ & désirons ardemment d'être bientôt
„ délivrez de la prison obscure, qui
„ nous enferme , afin que nos âmes
„ prenant leur vol vers le séjour de
„ l'Eternité, y puissent voir l'Être in-
„ fini face à face, & jouir à jamais de
„ sa présence glorieuse.

DISCOURS LXII.

Hic est aut nusquam quod quærimus. HORAT.

Ce que nous cherchons se trouve ici, ou nulle part.

JE ne donnerai aujourd'hui à mes Lecteurs ; sinon quelques passages de deux de nos Théologiens Anglois. Ce sont de grands hommes, l'un & l'autre, mais d'un Génie différent. Le premier s'attire l'admiration du public par l'art merveilleux qu'il possède de mettre la vérité dans tout son jour, & de convaincre la raison. Le second nous charme par la fécondité d'une imagination réglée propre à tracer les portraits les plus beaux de la vertu, & à exciter dans nos cœurs l'amour le plus vif pour elle. L'un est un Théologien grand Philosophe, l'autre un Théologien grand Orateur. Voici ce que j'ai tiré du premier.

„ Supposé que le monde ait eu un
 „ commencement, il faut de nécessité,
 „ qu'il ait été produit avec dessein, ou
 „ par un simple hazard. Il doit avoir
 „ reçu la forme, d'un Etre, qui en a
 ar-

„ arrangé les différentes parties ; & cet-
„ Etre doit posséder les attributs de
„ *bonté* , de *puissance* , & de *sagesse* , dans
„ le degré le plus éminent. En un
„ mot, l'Auteur du monde doit être ce
„ qu'on appelle *Dieu*. Ou bien , il
„ faut supposer que la *matiere* , exis-
„ tant de toute Eternité , ait été dans
„ une confusion éternelle de mouve-
„ mens jusqu'à ce qu'enfin l'Ordre soit
„ sorti du sein du desordre , & que les
„ différentes parties de cette *matiere* ,
„ s'attachant les unes aux autres , aient
„ produit l'arrangement admirable , qui
„ s'étend sur tout l'Univers. Cette
„ seconde supposition peut-elle entrer
„ dans l'imagination d'un homme sen-
„ sé ? Peut-on se mettre dans l'Esprit ,
„ que dans cette variété étonnante des
„ corps , qui tendent tous à un but
„ fixe , le Hazard peut avoir égalé une
„ *sagesse* , qui absorbe tout entende-
„ ment humain ? En vérité , quicon-
„ que admet une pareille extravagance
„ doit arracher ses opinions à sa volon-
„ té , & non pas les recevoir de sa rai-
„ son.

„ Accordons pour un moment à l'A-
„ thée , que les raisons pour & contre
„ les Principes de la Religion soient
„ d'un

„ d'un poids égal : il faut avoüer , que
 „ dans cette supposition même , il est
 „ le plus insensé de tous les hommes ;
 „ parce que les Dangers où peuvent
 „ nous exposer l'une & l'autre opinion
 „ sont d'une inégalité infinie. Je veux
 „ qu'un homme croye , qu'il n'y a ni
 „ Dieu , ni vie à venir : je veux même
 „ qu'il ait raison , mais qu'il n'en soit
 „ point convaincu ; car la conviction
 „ à cet égard est absolument impossi-
 „ ble : quels avantages peut-il attendre
 „ de son sentiment ? Ce ne sont que
 „ des avantages temporels , puisqu'il
 „ ne sauroit se flatter de jouir de quel-
 „ que bonheur , quand il n'existera
 „ plus. Mais , examinons la nature des
 „ avantages que son opinion lui promet
 „ dans cette vie. Elle lui procurera
 „ une liberté entière de faire tout ce
 „ qu'il veut , & de ne rien refuser à ses
 „ desirs ; c'est-à-dire qu'elle lui donne-
 „ ra de motifs plus forts , & plus nom-
 „ breux ; pour être intempérant , vo-
 „ luptueux , injuste. Tristes préro-
 „ gatives , puisqu'elles ne serviront ,
 „ qu'à détruire sa santé , à énerver
 „ sa raison , à répandre des tenebres
 „ sur son entendement , à le rendre
 „ odieux aux hommes , & à l'ex-
 po-

„ poser à des dangers continuels. Le
 „ vice ne sauroit jamais procurer u-
 „ ne utilité réelle à un Etre raison-
 „ nable ; & cependant la liberté dans
 „ le vice est le seul bien, qu'on puisse
 „ attendre des Principes d'un Athée.
 „ Mais, tous les hommes ne sont pas
 „ également portés aux desordres : il y
 „ en a, qu'un heureux tempéramment
 „ fait pancher vers la tempérance, vers
 „ la modération ; & vers la justice.
 „ Pour ceux-là, il ne sauroient rien ef-
 „ pérer de l'Irreligion, & leur heu-
 „ reux naturel peut se promettre les
 „ secours les plus forts des opinions
 „ contraires à l'Athéisme. Il faut a-
 „ voüer pourtant, qu'il y a un avanta-
 „ ge réel attaché à l'incrédulité : c'est
 „ qu'elle lui ouvre un azile sûr contre
 „ la rage de la persécution, qui mena-
 „ ce souvent ceux, qui se devouent vé-
 „ ritablement à la religion, & à la pié-
 „ té ; mais, cet avantage est bien foi-
 „ ble. Si Dieu existe, & si l'ame est
 „ immortelle, qu'elle différence n'y a-
 „ t-il pas alors entre les inconveniens
 „ de ces deux opinions ? Le *fini* ne dif-
 „ fere pas moins de l'*infini* : le *temps*
 „ n'est pas moins différent de l'*Eter-*
 „ *nité*.

Ce

„ Ce n'est pas tout de convaincre
 „ l'incrédule de l'Existence de Dieu :
 „ il s'agit encore de le persuader de la
 „ Divinité de l'Ecriture sainte ; & je
 „ ne croi pas qu'il soit difficile de pro-
 „ duire cet effet sur un homme , qui
 „ s'aime assez lui-même , pour vouloir
 „ bien se rendre à l'évidence. Je prie
 „ ceux qui sont d'un tel caractère de
 „ vouloir bien considérer d'une manie-
 „ re calme & attentive la réflexion sui-
 „ vante , aussi simple que forte.

„ S'il y a un Dieu , dont la provi-
 „ dence s'étend sur toutes les Creatu-
 „ res, n'est-il pas raisonnable de pen-
 „ ser, qu'il doit avoir un soin particu-
 „ lier de l'homme , la partie la plus
 „ noble de tout le monde visible ? Ce
 „ Dieu a rendu les hommes capables
 „ d'une existence éternelle : n'est-il
 „ pas naturel qu'il ait mis à part pour
 „ eux une félicité éternelle ; & qu'il
 „ leur ait revelé, par quels moyens, &
 „ sous qu'elles conditions, ils peuvent
 „ parvenir à un bonheur si convenable
 „ à leur Nature ?

„ Je croi pouvoir inférer de là , qu'il
 „ doit y avoir une révélation ; mais ,
 „ où la trouverons-nous ? C'est là des-
 „ sus que je veux être entièrement im-

par-

„ partial, & m'en fier aux soins de ceux-
„ là même, qui révoquent en doute
„ l'autorité de ce que j'appelle l'Ecri-
„ ture sainte. Qu'on me produise quel-
„ que livre que ce soit, comme *une ré-*
„ *velation divine*, je l'accepterai comme
„ tel, dès qu'on m'y montrera qu'il en
„ a les caractères. Qu'on me produise
„ donc un livre dont la Doctrine soit
„ aussi digne de Dieu, que conforme
„ à la nature & à l'utilité de l'homme,
„ & dont tous les préceptes fortifient
„ & étendent la raison, bien loin de la
„ combattre ou de la détruire : Qu'on
„ me produise un livre dont l'autorité
„ soit fondée sur un nombre infini de
„ Miracles étonnans attestez par plu-
„ sieurs personnes, qui en aient été les
„ témoins oculaires, & qui n'aient ja-
„ mais été soupçonnés d'aucune vue
„ mondaine : Qu'on me produise un li-
„ vre, qui, outre tous ces sceaux de
„ la Divinité, ait eu la force de triom-
„ pher des préjugés & des passions des
„ hommes, & de s'étendre par tout
„ l'univers sans aucun secours tempo-
„ rel, & même en dépit des Rois les
„ plus puissans, & des Philosophes les
„ plus subtils ; obstacles les plus puis-
„ sants, qui puissent barrer les progrès
„ d'une

„ d'une Religion : Qu'on me produise
 „ un tel livre , & ce sera ma *Bible*.
 „ Mais , si l'on ne trouve point un Pa-
 „ reil livre , & si les Caracteres que je
 „ viens de tracer conviennent unique-
 „ ment & parfaitement à ce que je re-
 „ connois pour la *Révélation divine* ,
 „ qu'y a-t-il de plus naturel , & de plus
 „ raisonnable , que de la reconnoître
 „ pour telle , & d'y chercher la source
 „ de la vertu & du bonheur ?

„ Après avoir développé une preu-
 „ ve , que je croi propre à convaincre
 „ tout homme sensé , de la Divinité de
 „ la Doctrine de Jésus Christ , je ferai
 „ tous mes efforts pour porter les in-
 „ crédules , à se mettre en état d'être
 „ accessibles à la force de cette preuve.
 „ La matiere est de la plus grande im-
 „ portance , personne n'en doute ; &
 „ par conséquent , s'il fut jamais de
 „ l'intérêt d'un homme d'être impar-
 „ tial & raisonnable , il faut l'être ici ;
 „ puisqu'il s'agit d'un bonheur , ou
 „ d'un malheur éternel. Il faut donc
 „ qu'on n'approche de ce sujet qu'avec
 „ une ame calme , & dans le silence
 „ des passions : il faut qu'on fasse tous
 „ les efforts possibles , pour éloigner de
 „ son esprit les préjugés & l'intérêt

„ temporel ; féconde source des pré-
„ ventions dangereuses. Il me semble,
„ que je puis avec justice exiger cet
„ *équilibre de la raison*, de tout hom-
„ me, qui veut examiner cette matie-
„ re avec succès. Je sais bien, qu'on
„ n'est pas le maître de croire ce que
„ l'on veut, & que c'est l'*évidence*, &
„ non pas l'*utilité*, qui est en droit de
„ régler nos jugemens ; mais, je fais
„ en même tems, que convaincus de
„ l'importance d'un sujet, nous som-
„ mes les maîtres de réfléchir avec at-
„ tention, & avec impartialité, & de
„ suspendre notre jugement jusqu'à ce
„ que par un examen sévère nous
„ soyons en droit d'en décider.

„ Si cette indifférence pour les *opi-*
„ *nions*, qui procède d'un amour sin-
„ cere pour la Vérité, convient à l'in-
„ crédule, disons la vérité, elle con-
„ vient encore à ceux, qui consacrent
„ leur cœur à la Religion. Si quel-
„ qu'un combat sérieusement les prin-
„ cipes de la Religion, s'il traite ce
„ sujet d'une manière digne de son im-
„ portance, & s'il marque un désir vé-
„ ritable de se ranger du côté des rai-
„ sons les plus fortes, il est certain qu'il
„ faut l'écouter, qu'il faut peser les
„ preu-

„ preuves qu'il allegue, & qu'il est en
 „ droit de les soutenir, jusqu'à ce qu'on
 „ lui en ait fait voir la foiblesse. Il
 „ n'en est pas ainsi d'un homme, qui
 „ prétend tourner la Religion en ridi-
 „ cule, & renverser par deux ou trois
 „ traits d'esprit un système établi sur le
 „ fondement le plus solide. Un tel
 „ homme ne mérite pas qu'on lui ré-
 „ ponde : au lieu de répandre du ridi-
 „ cule sur la Religion, il se rend ridi-
 „ cule lui-même auprès de toutes les
 „ personnes sensées, qui sentent qu'il
 „ badine aux dépens de ses plus grands
 „ intérêts, & qu'il sacrifie le salut de
 „ son ame au plaisir de dire un bon-
 „ mot.

„ Tous ceux, par conséquent, qui
 „ sont trop raisonnables, pour s'étour-
 „ dir eux-mêmes par un pareil excès
 „ d'extravagance, & par une ivresse
 „ d'ame si pernicieuse, doivent entrer
 „ dans l'examen de cette matiere avec
 „ tout le sérieux imaginable, & consi-
 „ dérer d'une maniere tranquille, &
 „ attentive les argumens qu'on peut al-
 „ léguer de part & d'autre.

„ Loin de cet examen tout intérêt
 „ mondain, tous plaisirs des sens, tou-
 „ te opiniatreté, tout desir de réputa-
 „ tion:

D 2

„ tion : il s'agit d'un intérêt infiniment
 „ supérieur à tous ces intérêts grossiers.
 „ Songeons que les principes de la Re-
 „ ligion sont vrais , ou faux , indépen-
 „ demment de nos Réflexions ; & que
 „ notre maniere de les considérer n'en
 „ change pas la nature. La vérité de
 „ tous les objets est déjà fixée : *Il y a*
 „ *un Dieu , où il n'y en a point : Notre*
 „ *ame est immortelle , où elle ne l'est pas.*
 „ *L'Ecriture est divinement inspirée , ou*
 „ *bien elle ne contient que des impostures.*
 „ Ces propositions diamétralement op-
 „ posées , sont nécessairement les unes
 „ vraies & les autres fausses ; & nous
 „ ne sommes pas les maîtres d'y rien
 „ changer. La nature des choses ne
 „ se prête point à nos conceptions , &
 „ ne se plie pas à nos intérêts. Par
 „ conséquent , il faut considérer impar-
 „ tialement ce qui est *vrai* , & non pas
 „ ce que souhaiterions *qui fût vrai* . ,
 „ L'autre Théologien , que j'ai indi-
 „ qué brille sur tout dans certains solilo-
 „ ques pleins d'un noble Enthousiasme.
 „ Dans ses *Exstases* , il parle de Dieu avec
 „ la plus haute admiration , & de lui-mê-
 „ me avec la plus profonde humilité :
 „ Voici de quelle maniere il entame un
 „ discours sur l'Etre suprême. „ Il s'a-

git

„ git à présent de parler de Dieu, de
 „ sa nature, & de ses attributs. Mais,
 „ qui est suffisant pour ces choses! sur-
 „ tout, qui suis-je, moi misérable Ver
 „ de terre, que j'entreprenne de parler
 „ de celui qui me donne la parole, &
 „ dont je tiens la vie, le mouvement,
 „ & l'Etre? Je suis un esprit borné.
 „ Que dis-je? Je suis un homme cri-
 „ minel, & digne de la Damnation.
 „ Comment oserois-je former le dessein
 „ de dévoiler la Nature de l'Etre infi-
 „ ni, du Saint des Saints? Helas! dès
 „ que je commence seulement à porter
 „ mes réflexions sur lui, mes pensées se
 „ troublent, audehors de moi, mon
 „ imagination se confond, ma raison
 „ est étonnée, mon cœur se perd dans
 „ des sentimens confus, un étourdisse-
 „ ment se répand sur toutes les facultez
 „ de mon ame, sa justice m'abbat, sa
 „ Miséricorde me relève, sa sagesse
 „ m'absorbe, sa gloire m'éblouit. A
 „ cause de sa grandeur, comme dit Job,
 „ je ne saurois me souffrir. La moin-
 „ dre lueur de sa face adorable me don-
 „ ne de l'horreur pour moi-même, &
 „ me fait repentir dans le sac, & dans
 „ la cendre.

DISCOURS LXIII.

—Certum voto pete finem.

Attachez vos desirs à un but fixe.

LEs Philosophes moraux reconnoissent deux sortes de *biens*. Les premiers sont par leur propre nature dignes de nos desirs : les autres , quoi qu'ils ne soient pas désirables par eux-mêmes , le sont pourtant en qualité d'*instrumens* propres à nous procurer les *biens véritables*. On exprime d'ordinaire cette vérité en distinguant entre la *fin* & les *moyens* ; distinction , qui excite dans les esprits , qui s'y sont familiarisés , la même idée que celle que nous venons d'exposer d'une manière plus étendue. La Nature même nous porte à la recherche de la première espèce de *biens* ; mais , nous ne nous attachons à la seconde , que par *réflexion* & par *choix*.

Les personnes sensées n'envisagent jamais les *moyens* , que comme des sentiers qui aboutissent à quelque *bien réel* ; mais , les petits esprits , qui agissent par

imi-

imitation , plutôt que par principe , changent le *moyen en fin* , & s'il m'est permis de parler ainsi , ils confondent le chemin avec le gîte . La conséquence d'un procédé si bizarre , c'est que de tout un système de félicité ils n'ont pour leur partage , que les peines & les travaux , & qu'ils se privent des avantages , où ces travaux & ces peines conduisent un esprit juste . Leur vue ne s'étend pas jusqu'à la fin naturelle de ces moyens , & elle se termine dans des objets , qui n'ont qu'une bonté relative , & qui par leur propre nature , sont indifférens , ou bien du nombre des *maux véritables* .

Cette irrégularité de conduite , qui a sa source dans un défaut d'étendue d'esprit , répand les égaremens , qui lui sont naturels , sur toutes sortes d'Etats & de conditions ; mais , elle est sur-tout sensible dans trois sortes de personnes , les *Littérateurs* , les *Avares* , & les *Libertins* . Je ferai tous mes efforts pour faire voir jusqu'à quel point chaque classe de ces petits esprits est coupable de cette extravagance ; & je commencerai par les *Littérateurs* .

L'Utilité , & le plaisir , sont les deux buts , qu'une créature raisonnable

doit se proposer dans toutes ses entreprises, & , par conséquent , dans le dessein, qu'elle forme de s'appliquer aux Etudes. Les parties du savoir, qui se rapportent à l'imagination, comme la *Poésie* , & l'*Eloquence* , conduisent d'abord l'esprit à un de ces buts, savoir à un plaisir digne de l'homme, & supérieur à tous les plaisirs grossiers des sens. Cette satisfaction delicate & touchante est bien tôt accompagnée d'une utilité réelle, quand des vérités importantes & sublimes, renfermées dans des Allegories justes & dans de belles images, font sur un esprit qui raisonne des impressions fortes & durables. C'est alors, que l'imagination n'est occupée qu'à servir la raison, & qu'elle y fait entrer sans peine l'*instruction* à la faveur de l'*agrément*.

Il en est de même de l'exercice qu'on donne à la raison, en la portant à la découverte de la vérité ; cet exercice, non seulement épure l'ame, étend & fortifie toutes les facultez de l'esprit, & asservit les passions à des regles certaines; mais, il nous procure encore la jouissance immédiate des plaisirs les plus satisfaisans. Les opérations de l'esprit sont accompagnées d'une joye secrete, pro-

proportionnée à l'excellence de notre ame, & d'autant plus touchante, qu'éloignée de nos sens, elle se concentre dans ce qui fait réellement l'homme.

L'exercice qu'on donne à la mémoire est de toute une autre nature. Au lieu d'être accompagné de plaisir, & de nous faire jouir d'une utilité immédiate, il nous fatigue & nous accable; sur-tout quand on en fait usage pour parvenir à la connoissance des Langues.

Cette occupation est par sa nature la plus sèche, & la plus ingrate, qu'on puisse concevoir; &, jamais un homme raisonnable ne s'y livreroit, si ses vues ne s'étendoient pas plus loin qu'à un vain amas de sons. La sterilité même de ces forres d'Etudes prouve évidemment, que le motif qui a pu porter les hommes à s'acquérir la connoissance des Langues mortes, a été de pénétrer par là dans les idées des anciens, & de s'enrichir de leurs lumières.

Il y a pourtant des *Littérateurs*, qui, voyant qu'on fait cas du Grec & du *Latin*, s'engagent étourdiment dans l'Etude de ces langues, pour l'amour de ces langues mêmes; & sans former le moindre dessein d'en faire quelque usage. Ils palissent sur les livres anciens, unique-

D 5,

ment

ment pour en recueillir quelques phrases, & quelques autres minuties, auxquelles ils prêtent une valeur extraordinaire; parceque la connoissance en est rare, quoique cette *Rareté* ne vienne que du mépris qu'ont pour elles les bons Esprits. Dans ces ouvrages admirables il vont à la chasse des expressions, avec une ardeur merveilleuse, & ils dédaignent de s'arrêter un moment sur les maximes de morale, sur les tableaux des mœurs les plus exacts & les plus vifs; sur les plus profondes découvertes dans les arts, & dans les sciences, sur les pensées les plus justes, & sur les images les plus brillantes.

Il ne considerent tous ces thrésors, que comme un fatras philosophique, qui n'est pas du ressort de l'*Erudition*. Le vrai savoir, selon eux, ne doit rouler que sur des mots, sur des points, sur des virgules. Jamais, un de ces fameux *Critiques* lit-il Platon, d'un esprit attentif aux Lumieres qui sortent de ses ouvrages de toutes parts. S'attache-t-il à Cicéron, pour y puiser ces grands sentimens de vertu, & ces nobles maximes de l'amour de la Patrie, que ce grand Orateur a su mettre dans leur plus beau jour? Suit-il tout le fil des Histoires Grec-

Grecques & Romaines, dans le dessein de régler sa conduite sur les grands modèles qu'elle offrent à notre bon-sens?

Non. *Platon est un auteur Grec, Le Latin de Ciceron est beau, Il y a de la Patavinité dans Tite Live*: voilà tout ce qu'il en fait, & tout ce qu'il en veut savoir. Il y a des mots dans les Histoires, comme dans les Harangues; & il faut citer les unes & les autres, simplement pour authentifier quelque Phrase.

Il n'y a point d'amusement plus noble & plus convenable à l'Esprit humain, que la Lecture des bons Auteurs: rien ne sauroit nous rendre plus propres à vivre agréables à nous mêmes, & utiles aux autres hommes. Mais, quand on s'y jette avec un génie borné, & incapable de Réflexion, quand on n'y examine le sens, que pour l'amour des parolles, on s'adonne à une occupation, à la quelle certainement la Nature ne nous a pas destinez, & qui n'a rien de commun avec les plus nobles facultez de notre ame. Bien loin de cultiver & d'orner notre raison, une Lecture si mal dirigée l'enrouille, l'avilit, & la rend incapable de procu-

rer le moindre avantage à la société. Tout ce que ces sortes de savants gagnent par leurs *veilles* & par leurs *Labrations*, c'est l'Encens qu'ils se procurent les uns aux autres, en se plaçant réciproquement au haut du temple de la Mémoire, bien au dessus de tous ceux qui ont su pénétrer dans la Nature des sciences les plus utiles.

La même petitesse d'Esprit, qui est la source de cette espèce de *Pédanterie*, est l'orgine véritable de l'*avarice*. Les expressions & l'argent ne doivent être considerez, que comme les signes des Choses. La connoissance des unes, la possession de l'autre, n'est d'aucun usage, si on ne les destine pas à une fin plus éloignée.

Pour faciliter parmi les hommes le commerce de tout ce qui peut remplir leur besoins naturels, ou imaginaires, il a fallu convenir d'un certain *signe*, fixe auquel on pût réduire la valeur de toutes les productions de la Nature, & de l'art. On s'est servi de ce signe, pour se transporter mutuellement la propriété des choses, de la même manière qu'on fait usage des mots, pour communiquer les Idées. L'Or brillant, rare, & d'une nature inaltérable, p

roit avoir été destiné par la providence à rendre un service si considérable au genre-humain; & c'est par là qu'il a commencé à s'attirer notre estime & notre tendresse, qu'il mérite en qualité de *Moyen excellent*. Mais, certains gens, qui ne savent pas distinguer ce *moyen* d'avec *la fin*, frappent de l'attachement, que tous les hommes paroissent avoir pour ce métal, ne songent pas à la cause de cette espece de passion ridicule en elle-même, & l'attribuent au prix réel de cet instrument commode du commerce.

Je crois pouvoir inférer de là, que le même homme, qui élevé dans le Cabinet s'occupe à entasser des expressions dans sa mémoire, s'il avoit été élevé dans un Comptoir, auroit entassé de l'or dans ses coffres. L'avare & le Littérateur agissent par le même Principe, quoique sur des objets différens: ils ont la même sorte de génie, & leur ame est précisément dans la même situation.

Si l'on vouloit examiner à fond le caractère de nos *Esprits-forts* modernes, on trouveroit sans peine, que leurs égaremens les confondent avec les deux viles especes d'hommes, dont je viens de:

de développer le naturel. Les vues courtes de ces prétendus sages se terminent dans les objets qui les frappent immédiatement, & leur attachement spécifique pour la liberté de penser, & pour la vérité, ne vient que d'un ridicule sophisme, qui confond la fin avec les moyens. Mais, cette matière vaut bien la peine d'être réservée toute entière pour une autre occasion.

DISCOURS LXIV.

Unde parentur opes, quid alat formetque
Poetam.

— — Docebo.

HORAT.

*Je vous enseignerai d'où la Poesie tire ses richesses,
& ce qui est propre à former, & à nourrir le
Poete.*

C'Est un plaisir très flatteur pour moi, qui prens si fort à cœur les intérêts des belles lettres, de me sentir capable d'ouvrir à mes contemporains une route vers le Parnasse, aussi abrégée, que peu commune. De la manière, dont on gouverne à présent la Poesie, elle consiste dans la connoissance de certaines regles à peu près mé-
cha-

chaniques, semblables aux *recettes*, qu'une habile Ménagere suit en faisant des compôtes, & des confitures. Comme il y a peu de gens, qui ne se soient familiarisez avec la sorte d'Eloquence qui regne dans ces *recettes domestiques*, je crois que je ne ferai pas mal d'en imiter le stile : ce sera un sûr moyen de rendre ma nouvelle Méthode intelligible à ceux de mes Lecteurs, qui ont l'esprit le plus borné.

Je commencerai par l'*Epopée*, par ce que tous les Critiques conviennent unanimement que c'est l'effet du plus grand effort de génie, dont l'Esprit humain soit capable. Je sai que les François m'ont déjà prévenu, en assujettissant cette sorte de compositions à des Regles fixes; mais, par malheur, ils en ont rendu l'exécution impossible à la plûpart de ceux qui brulent d'envie de l'entreprendre. Ils prétendent qu'il faut nécessairement du génie, pour réussir dans ces sortes de Poemes : & qui ne fait pas, que les génies d'un certain ordre sont un peu rares dans tous les siècles, & même dans le nôtre, qui est pourtant si éclairé? Je serois bien fâché, que mes compatriotes fussent plus long-tems arrêtez par un pareil obstacle;

cle; & je m'en vais faire tous mes efforts, pour prouver invinciblement, qu'on peut faire un Poëme Epique, sans Génie, sans Erudition, & même sans beaucoup de Lecture. On m'avouera sans doute que cette méthode est admirable pour un si grand nombre de Poëtes, qui avouent ingénument qu'ils n'ont jamais lu, & qui nous font voir par leurs excellens Ouvrages, qu'ils n'ont jamais rien appris.

L'*Avare* de Moliere remarque sur la maniere de donner un repas, qu'avec de l'argent il n'est pas difficile d'y réussir, & que l'habileté d'un Cuisinier expert consiste à en venir à bout sans argent. On peut dire précisément la même chose de la composition d'un Poëme Epique. Rien de plus facile, pour un homme qui a du génie; mais, la grande habileté consiste à s'en tirer glorieusement, sans que le génie y entre pour quelque chose. Voilà ce que j'entreprends d'enseigner ici, en faisant présent au public d'une recette claire & pratique, qui mettra de simples Chanfoniers, & des Dames même, en état de briller par des productions de cette nature.

On m'objectera d'abord, j'en suis sûr,

sûr, qu'un Poeme Epique doit étaler par tout des idées justes de tous les art & de toutes les sciences. Mais, cette difficulté ne doit point décourager les Poetes ignorans, tant qu'il y aura au monde des *Index*, & des *Dictionnaires*, qui sont les Magazins du *savoir*. D'ailleurs, c'est une Maxime établie, que les termes de l'art doivent être bannis du Stile poetique; &, sur ce pied là, quand un poete pécheroit un peu contre la nature des sujets même qu'il décrit, ce seroit un grand hazard si le public s'en apercevrait. Ce qu'on fait le mieux des Arts & des Sciences, ce sont les termes qui leur sont propres. Il est vrai qu'il y a une branche de l'Erudition qui lui paroît assez nécessaire, c'est la Géographie ancienne, qui doit lui enseigner à placer juste les Villes, les Montagnes, & les Rivieres; mais, il peut faire sa provision de cette science à petit frais. *Cluverius* * ne coute que quatre sols.

On prétendra encore qu'il est absolument nécessaire au Poete en question de bien entendre les langues anciennes. Mais, ce n'est pas là une affaire. Déjà il est de notoriété publique, que les
plus

* C'est un *Traité de la Géographie ancienne*.

plus grands Littérateurs, sont des gens sans génie; & puis, il faut distinguer entre Grec, & Grec. Par exemple, il y a le *Grec original*, & le *Grec*, lesquels nos Traducteurs font leurs *versions Angloises*. Je serois bien fâché d'avancer ici des Paradoxes; mais, je ne rien outrer, en assurant, que cette dernière sorte de *Grec* peut être apprise sans peine dans une heure de tems. Je connois un homme, qui se rendit habile en le *Grec*, en jettant seulement l'oeil sur une page gauche d'un Homere, imprimé à * Cambridge. Il n'y a rien qui doive surprendre. On vit dans tous les jours avec les Auteurs, comme avec les personnes qu'on fréquente: un homme, qui a quelque Education, se familiarise à la première vue avec les uns & avec les autres. Comme il suffit à un habile Général de voir le terrain qu'il veut conquérir, il suffit à un bon Poëte Moderne de regarder en passant un Auteur, qu'il veut s'approprier. Voilà des préparatifs de reste: venons à fait.

* Le Grec y est d'un côté, & l'Anglois de l'autre.

RÉCEPTE POUR FAIRE UN
POÈME ÉPIQUE.*Pour ce qui regarde la Fable.*

„ Prenez de quelque vieux Poème,
 „ Histoire ou Roman, comme
 „ Geofroi de Monmouth, ou Don Be-
 „ lianis de Grece, tous les événemens
 „ qui sont susceptibles de longues des-
 „ criptions. Remplissez-en votre ima-
 „ gination, & ramassez les tous en-
 „ semble dans une seule & même fa-
 „ ble. Prenez en suite un Héros dont
 „ le nom soit sonore & harmonieux, &
 „ jetez-le à corps perdu au milieu de
 „ toutes ces aventures. Laissez-le tra-
 „ vailler là jusqu'au douzième volu-
 „ me, & ne l'en tirez, que lorsqu'il
 „ sera prêt à se marier, ou à conquérir
 „ un Empire; car, la fin d'un Poème
 „ Epique doit être heureuse: c'est la
 „ règle.

Pour faire une Episodè.

„ Prenez quelques restes des avantu-
 „ res, que vous aurez rassemblées,
 „ & qu'il vous aura été impossible d'en-
 „ chainer

„ chainer à celles où vous engagez
 „ votre Héros. Enveloppez-y quelqu'au-
 „ tre personnage, dans un petit Poeme
 „ à part, qui peut n'avoir rien de
 „ commun avec le corps de l'ouvrage,
 „ que la même Réliure.

Pour la Morale, & l'Allégorie.

„ **Q**UE votre composition aille tou-
 „ jours son grand chemin. Quand
 „ elle iera achevée, vous pourrez à vo-
 „ tre loisir en tirer l'Allégorie, & la
 „ Morale. Ayez soin seulement de n'y
 „ point épargner vos efforts.

Pour les Mœurs, ou les Caractères.

„ **P**RENEZ toutes les qualitez les plus
 „ excellentes des plus celebres Hé-
 „ ros de l'Antiquité ; & , si vous ne
 „ pouvez pas les réduire à une certaine
 „ consistance, jetez les pêle-mêle sur
 „ le dos de votre principal personnage.
 „ Si vous avez quelque Patron, n'ou-
 „ bliez pas sur-tout de faire usage des
 „ vertus, dont il se pique d'être orné ;
 „ & , pour ne point lui rendre ce ser-
 „ vice inutilement, tirez de l'Alphab-
 „ et les lettres qui composent le nom
 „ du :

„ du dit Mécenas , & placez-les à la
 „ tête d'une épître dédicatoire. Il n'est
 „ pas nécessaire que vous entriez trop
 „ scrupuleusement dans la Nature des
 „ grandes qualitez , que vous donnez à
 „ votre Héros ; puisqu'on n'a pas dé-
 „ terminé encore s'il faut que le Héros
 „ d'un Poëme Epique soit *honnête-hom-*
 „ *me*. Pour vos Caracteres subalternes,
 „ vous n'avez qu'à les chercher dans
 „ Homere , & dans Virgile , & les lier
 „ à d'autres noms. Il n'y a là rien
 „ d'embarassant.

Pour le Merveilleux.

„ **P**renez des Divinitez mâles & fe-
 „ melles , autant que vous en pour-
 „ rez employer ; partagez-les en deux
 „ portions égales , & mettez Jupiter au
 „ milieu. Que Junon les fasse ferment-
 „ ter , & que Vénus les mollifie. Ayez
 „ soin , sur-tout , de bien faire trotter
 „ Mercure , & de donner de l'exercice
 „ à ses Talonnières. Si vous avez be-
 „ soin d'Ange , & de Démons , allez
 „ vous en fournir chez le *Tasse* , qui en
 „ a à revendre. Ces Dieux , & ces
 „ *esprits* , sont autant de ressorts , sans
 „ lesquels la Machine Epique s'arrête-
 „ roit

„ roît à tout moment. Dès que vous
 „ verrez votre Héros dans un embarras,
 „ d'où ni votre Esprit ni aucun moyen
 „ humain ne pourront le tirer, appel-
 „ lez le Ciel au secours; & les Dieux
 „ feront votre affaire en moins de rien.
 „ Horace est formel là dessus.

Pour des Descriptions.

„ Si vous voulez faire comme il faut
 „ celle d'un orage, prenez les qua-
 „ tre vents, & jetez les ensemble
 „ dans un même Vers, ajoutez-y
 „ de la pluie, des éclairs, du tonnerre,
 „ de chaque ingrédient *quantum sufficit*.
 „ Brassez bien ensemble vos ondes, &
 „ vos nuages, jusqu'à ce que le tout
 „ se mette à fermenter; & épaissez
 „ votre description par-ci par-là de
 „ quelques rochers, & de quelque banca
 „ de sable. Ne lâchez pas votre tem-
 „ pête de la caverne de votre imagina-
 „ tion, avant que tout ne soit prêt à
 „ partir en même tems.

Pour une Bataille.

„ Ramassez tout ce qu'il y a de plus
 „ tumultueux dans tous les com-
 „ bats

„bats de l'Iliade, & modérez le grand
 „feu qui y regne, en y mêlant un
 „peu du sang froid de la valeur d'E-
 „née. S'il vous est impossible d'em-
 „ployer tout ce que vous aurez recuil-
 „li là-dessus, faites du reste quelques
 „rencontres, escarmouches, &c. Affai-
 „sonnez bien le tout de comparaisons
 „& de Métaphores; & vous avouerez
 „vous même, que vos combats sur-
 „passent tout ce qu'on a fait dans ce
 „genre-là.

*Pour la Description d'une Ville consumée
 par les Flames.*

„SI vous trouvez une pareille de-
 „scription nécessaire, parce qu'il
 „est sûr, qu'il y en a une dans Virgile;
 „Troye n'est-elle pas à votre service,
 „avec tous ses Temples & tous ses Pa-
 „lais, dont les flames s'élèvent jus-
 „qu'aux cieux? Mais, peut être au-
 „rez-vous trop de délicatesse pour
 „vous en mettre en possession, & vous
 „craindrez de passer par là pour pla-
 „giaire. Si cela est, mêlez ensemble
 „l'incendie de Troye, & celui de Jé-
 „rusalem; & soyez sûr que ce sera un
 „feu des plus terribles.

„ Pour

„ Pour vos *Metaphores*, & vos
 „ *paraisons*, tout l'univers vous les
 „ fre en foule: il ne faut qu'avoir
 „ yeux, pour en faire des Maga
 „ entiers. Il est vrai que l'applica
 „ en est un peu difficile. Consultez
 „ dessus votre Libraire.

Pour la Diction.

„ **V**ous pouvez là dessus vous
 „ fier à la fortune, pourvû
 „ vous ayez soin de ménager à v
 „ stile un air d'antiquité; en y mé
 „ des tours d'expression antiques,
 „ vous trouverez à foison dans le
 „ *moderne d'Homere*, & dans les *A*
 „ *tures de Thélémaque*. J'ai connu
 „ Peintre sans génie, comme le P
 „ que je suppose, qui *enfumoit* ses
 „ ces pour les faire passer pour O
 „ naux. C'est de la même mani
 „ que vous pourrez rendre votre
 „ me vénérable, en l'obscurcissant
 „ ci par-là, par des Grécismes, &
 „ d'autres phrazes orientales.

Voilà ma Recette, que j'ose ga
 tir infailible. J'y ajouterai seuleme
 que tous les Poëtes, qui voudront
 profiter, doivent bien prendre g

dans l'opération à un Article très essentiel. C'est de ne jamais craindre de mettre trop de feu dans leur ouvrage. Je leur conseille plutôt de *précipiter* leurs pensées toutes chaudes sur le papier, & de ne point les mettre à la glace par le moyen de la correction. Hélas ! quelque soin qu'on y employe, & avec quelque ardeur on les pousse dans le monde, dès le premier moment de leur naissance, il n'est pas fort rare de les voir déjà toutes refroidies, avant que d'être entrées chez les Libraires.

DISCOURS LXV.

— Pauper ubique jacet. OVID.

Le pauvre est par tout méprisé.

C'Est une occupation très digne d'une créature raisonnable, d'entrer dans les penchans, qui ont été enracinez dans les cœurs des hommes pour les lier les uns aux autres, & de se servir de cette utile connoissance, pour augmenter le bon Naturel, & pour échauffer la charité du genre-humain. Telle est sans doute l'Etude favorite de l'Au-

Tom. II.

E

teur

teur de la lettre suivante , qui est pleine d'une charité si vive, que pour peu qu'on soit humain, on ne sauroit la lire sans une tendre émotion.

LETTRE A L'AUTEUR.

„ M O N S I E U R ,

„ J E lis avec plaisir vos feuilles volan-
 „ tes, quelle qu'en puisse être la
 „ matiere; mais, il n'y en a point
 „ dont la Lecture me charme d'avan-
 „ tage, que celles, où vous vous ef-
 „ forcez, à ranimer la charité des hom-
 „ mes, en leur mettant devant les yeux
 „ des tableaux frappans de la misere
 „ humaine. J'entre alors dans vos vues
 „ avec la plus grande ardeur, & je me
 „ sens animé du zèle le plus vif, pour
 „ contribuer avec vous à l'exécution
 „ d'un dessein si généreux. Vous le
 „ savez comme moi, Monsieur, un
 „ manque d'Esprit & de lumieres n'est
 „ pas le défaut de notre siecle: c'est le
 „ honteux usage qu'on fait de son ge-
 „ nie, & de ses connoissances, qui
 „ constitue le vice dominant de notre
 „ âge. Ceux, qu'on appelle encore
 „ honnêtes-gens parmi nous, souhai-
 „ tant

„ tant d'être *riches*, & *habiles*, unique-
 „ ment pour l'amour de la *richesse*, &
 „ de l'*habileté*; au lieu qu'une person-
 „ ne d'un vrai mérite ne considère les
 „ biens de la fortune & de la nature,
 „ que comme les moyens d'être meil-
 „ leur, & plus utile, C'est cette der-
 „ nière disposition, que je voudrois
 „ fortifier dans mon ame par des Ré-
 „ flexions continuelles, quoique je doi-
 „ ve me contenter de la vertu toute
 „ une depourvue comme je le suis du
 „ bien & de la sagesse, qui peuvent
 „ la rendre brillante & avantageuse aux
 „ autres hommes. Qu'il est triste pour-
 „ tant quelquefois de n'être pas riche !
 „ Je l'ai senti avec toute la force ima-
 „ ginable il y a quelques jours. Vous
 „ saurez, Monsieur, que je fais de
 „ tems en tems des *Promenades de Mor-*
 „ *tification*, & que j'emploie quelque-
 „ fois des journées entières, à me pro-
 „ curer une *tristesse vertueuse*. C'est
 „ alors que je visite tous les Hopitaux,
 „ qui se trouvent dispersez dans cette
 „ grande ville, & je commence d'or-
 „ dinaire par celui, qui nous offre les
 „ objets les plus dignes de compassion,
 „ en nous mettant devant les yeux les
 „ différens égaremens d'une raison em-

„ prisonnée dans un cerveau déréglé. Je
„ me promene dans les vastes Galeries
„ de l'Hopital des fous, & je m'arrête
„ devant chaque chambre, pour offrir
„ mes prieres à Dieu pour des gens qui
„ m'accablent d'injures. J'en vois de
„ pétrifiés, pour ainsi dire, par une
„ douleur morne & sombre: j'en vois
„ d'enjoûez, qui semblent triompher
„ de leur propre malheur: j'en vois de
„ furieux, qui ont revêtu le naturel
„ des bêtes féroces: enfin, j'en vois,
„ qui les yeux levez au ciel, & dans
„ une attitude d'adoration vomissent les
„ Blasphêmes les plus horribles. Après
„ avoir contemplé toutes ces miseres
„ avec l'attention qu'elles méritent,
„ après avoir fait sur elles des reflexions
„ propres à me remplir l'ame, d'un
„ côté, de compassion, & de l'autre,
„ de gratitude, je tâche à diminuer in-
„ sensiblement l'affliction qui me navre
„ le cœur; & je ne transporte dans
„ ces azyles charitables, qui ne sont
„ destinez qu'aux indispositions cor-
„ porelles. De cette maniere, je fais
„ un cours de charité dont ma foible
„ vertu tire des avantages inexprima-
„ bles, qui sont inaccessibles à ces
„ hommes qui vivent dans l'abondance
„ &

» & dans les plaisirs. Ils n'ont pas seu-
 » lement une idée des miseres qui acca-
 » blent un grand nombre de leurs pro-
 » chains, & qui pourroient être soula-
 » gées, par un rien tiré d'un superflu.
 » qu'on prodigue dans la recherche de
 » plaisirs criminels, ou du moins ima-
 » ginaires.

» Je finis ma dernière promenade de
 » cette nature, par visiter l'Hopital de
 » St. Thomas. J'y contemplai une
 » variété étonnante de tous les maux
 » corporels, qui peuvent répandre de
 » l'amertume sur la vie humaine ; mais
 » la particularité, qui est le motif de
 » cette lettre, étoit la vue d'un jeune
 » garçon de dix ans, qu'on alloit faire
 » sortir de la maison, comme *incurable*.
 » Mon cœur fut abimé dans la plus
 » profonde affliction, en songeant à ce
 » que pourroit devenir ce malheureux
 » Enfant, qui, à ce qu'on me dit,
 » n'avoit ni Pere, ni Mere, ni parens,
 » ni aucun ami au monde, dont il pût
 » espérer le moindre secours. Ce pau-
 » vre Garçon lut ma douleur dans tout
 » mon air : il s'approcha de moi, il
 » me conjura de parler pour lui, & de
 » faire en sorte qu'il pût mourir dans
 » l'Hôpital.

E 3

» Hé-

„ Hélas ! ce n'est pas par un Prin-
„ cipe d'inhumanité , que les Direc-
„ teurs de cette maison agissent ainsi ;
„ c'est par impuissance. On ne sauroit
„ les louer assez sur la manière dont ils
„ administrent les revenus de l'hôpital,
„ sur la bonne nourriture & les excel-
„ lens rémedes , qu'ils procurent aux
„ malades , & sur les tendres soins qu'ils
„ ont pour les malheureux , qui sont
„ sous leur direction. Mais leur fonds
„ n'est pas assez fort , seulement pour
„ fournir aux besoins de ceux dont on
„ espere la guérison ; ce qui les force
„ à faire sortir les *Incurables* ; pour l'a-
„ mour de ceux dont les maux ne sont
„ pas desespérez. Chaque année , un
„ bon nombre de personnes ont le mê-
„ me sort que le malheureux Enfant ,
„ dans je viens de parler , & qui , se-
„ lon toutes les apparences , traîne en-
„ core son cadavre vivant dans nos rues.
„ S'il y a quelque chose au monde , qui
„ puisse inspirer de la sensibilité à l'in-
„ humanité même , c'est la situation ,
„ que je viens de depeindre , & dont il
„ n'est pas possible d'exprimer toute
„ l'horreur.

„ Selon moy , les Necessiteux ont
„ un droit incontestable au superflu des

„ ri-

„ riches; mais je doute fort qu'on leur
 „ rende justice, avant ce jour redouta-
 „ ble, où le masque des distinctions ex-
 „ térieures sera arraché aux hommes,
 „ qui seront obligez de rendre compte
 „ de l'usage qu'ils auront fait de leur
 „ malheur, ou de leur fortune. Vous
 „ feriez bien pourtant, Monsieur, de
 „ remplir les devoirs où vous engage
 „ votre titre de *Tuteur de la Nation*.
 „ Servez-vous des couleurs les plus for-
 „ tes, pour faire un tableau touchant
 „ de l'affreux Etat des *Incurables*, afin
 „ de porter les hommes les moins durs
 „ à se procurer la satisfaction la plus
 „ noble, en soulageant un petit nom-
 „ bre de personnes, dont les miseres
 „ sont jusqu'ici hors de la sphere de la
 „ charité publique.

„ Un des Directeurs de cet Hopital
 „ m'a dit, que si l'on proposoit d'éta-
 „ blir une *retraite à part*, pour ceux
 „ qui n'ont plus rien à faire dans le
 „ monde, que de se préparer à une
 „ mort prochaine, il croyoit que la
 „ chose seroit aussi-tôt faite que dite.
 „ Je ne trouve pas de moyen plus aisé
 „ de faire une pareille Proposition au
 „ public, qu'un papier comme le vô-
 „ tre; &, je vous conseille de ne le

„ pas négliger , si vous voulez qu'on
 „ vous croye aussi homme de bien ,
 „ que vous tachez à le paroître. Je suis
 „ &c.

„ PHILANTHROPE.

Il faut avoüer à l'honneur de cette grande Ville, qu'en la parcourant d'un bout à l'autre , on ne sauroit assez s'étonner des nombreux effets d'une charité Héroïque , qui frappent les yeux de tous côtez. On a songé à la correction des méchants , à l'instruction de la jeunesse , à l'habillement & à la nourriture des gens âgez ; en un mot , à tous les besoins , où les différentes Classes d'hommes peuvent être sujets. Ce qu'il y a de triste , c'est qu'on ne doit gueres tous ces secours , qu'à l'humanité de ceux qui sont dans une condition médiocre. Les personnes distinguées par leur naissance , par leur rang , & par leur bien , sont trop élevez au dessus de notre Espece , pour prendre la moindre part à nos miseres. Bien loin d'en être touchées , elles ne les connoissent pas seulement. Que cette dureté de cœur est monstrueuse ! Est-il possible , que le retour de la faim , & de la soif , que les gens , ne regardent , que comme des

des préparatifs d'un plaisir prochain, ne les fasse pas songer un moment à ceux qui souffrent sous les mêmes besoins, sans être en état d'y satisfaire? De quelle source peut venir une inhumanité si peu naturelle? Je l'ai déjà insinué c'est de de la *gloire*, & de la *grandeur*, qu'une opinion malheureuse attache à la richesse, qui semble placer ceux qui la possèdent au dessus du sort des humains; On diroit que toutes les qualitez, qui doivent rendre l'homme digne d'estime, ou de mépris, soient renfermées dans l'*opulence*, & dans la *pauvreté*. Les Thrésors prétent de la grace, & du prix, à tout ce que leurs possesseurs peuvent dire ou faire. La disette, au contraire, repand un air odieux & méprisable, sur les actions, les discours, & les entreprises des pauvres. Celui qui rempe dans la Nécessité, n'a ni mains, ni langue, ni esprit, pour son propre bien, ni pour celui de ses amis. Il est dans le même état, qu'un léthargique; avec cette différence, que peu de gens daignent soulager ses maux, & que ceux qui le font, lui marquent plus de mépris que de compassion. Dans cette malheureuse conjoncture, toutes les vertus, tous les talens, tout le mérite,

E s

sont

sont inutiles. Tous les avantages, dont un pauvre est digne, lui sont inaccessibles, & il doit considérer comme inevitables tous les maux qui le menacent. Un *pauvre Horos* doit compter sur des guenilles, comme un pauvre scélérat sur le Gibet. Accablé sous le fardeau de la disette, un homme parle d'une voix tremblante: la timidité accompagne ses entreprises, l'irrésolution les fait échoir. S'il parle, personne ne lui prête l'oreille: il se trouve parmi la multitude, sans qu'on l'apperçoive: il existe, pour ainsi dire, sans occuper de terrain. On l'affronte, on l'injurie, impunément. Les loix n'ont rien déterminé en sa faveur. Mais, qui sont ceux, qui le traitent d'une maniere si indigne? Ce sont des créatures, qui lui sont semblables en tout, qui sont sujets aux mêmes besoins, à la même disette naturelle que lui, & qui ont seulement le bonheur de posséder tout ce qui peut les remplir. Cependant, telle est l'insolence de ces hommes, qu'ils refusent de voir en lui leur propre nature, & de reconnoître que celui qui satisfait avec facilité à tous ses besoins est naturellement dans le même cas, qu'un malheureux qui est privé des mêmes secours.

cours. Cette réflexion est mortifiante : le riche en détourne son esprit , & les autres hommes , pleins de respect & de tendresse pour des thrésors , dont peut être ils ne tireront jamais le moindre avantage , n'ont garde de s'efforcer à le faire raisonner juste sur cet article. Qu'on prononce seulement ces termes , *Il a du bien* , nous voilà d'abord amis de celui dont on fait ce panégyrique , qui concentre en lui tous les éloges imaginables. Jamais vous n'attirez à quelqu'un un mépris parfait , jamais vous ne le placerez au plus haut degré d'infamie , si vous ne le décriez en qualité de *pauvre* : ce sont-là les expressions les plus fortes , & les plus significatives , dont il soit possible de se servir. Les hommes ont oublié avec tant de stupidité leur pauvreté & leur impuissance naturelles , que la *difette* & la *richesse* ont occupé dans leur imagination , la place de l'innocence & du crime.

En vérité , ces sortes de Réflexions ne sauroient qu'humilier un honnête-homme & le remplir d'indignation contre la barbarie du siècle. Heureux encore , si ces sentimens douloureux pouvoient apporter quelque remède à un

mal si invétéré. De la maniere que les hommes sont faits, la chose me paroît impossible; mais, quoique je me sente incapable de procurer le moindre soulagement à ceux de mes prochains qui languissent dans la nécessité, & dans le mépris, je les respecte assez, pour vouloir bien partager leurs maux, par une compassion, qui malheureusement leur est inutile.

DISCOURS LXVI.

Quiete & puræ, atque eleganter actæ
Ætatis placida ac Lenis recordatio.

Rien n'est plus doux, & plus consolant, pour un homme d'âge, que le souvenir d'une vie passée dans la vertu, & dans une tranquillité assaisonnée de plaisirs raisonnables.

J'ai fini une de mes dernières pieces par une priere très pathetique composée par l'Archeveque de Cambrai. Rien ne seroit plus propre, comme je l'insinuai alors, à donner de la force & de l'Elevation à notre esprit, qu'un recueil des pensées pieuses que les personnes du premier mérite ont adressées à la Divinité, dans leur meditations sur
les

les sujets les plus sublimes. Convaincu de cette vérité, je ne donnerai aujourd'hui à mes Lecteurs que deux échantillons d'un pareil recueil, qui, s'ils ne font pas les effets qu'on en doit naturellement attendre, ne sauroient manquer du moins à faire plaisir à ceux qui aiment à pénétrer dans les grandes ames. Une de ces pièces fut trouvée dans le Cabinet d'un illustre Athénien, qui a vécu il y a plusieurs siècles. C'est un *soliloque*, qui contient toutes les réflexions sur la vie, & sur les actions humaines, que la simple nature peut faire naître dans l'ame d'un homme sensé. L'autre est la *prière* d'un Bel-esprit qui est mort depuis peu dans un âge fort avancé, & qui avoit passé sa jeunesse dans tous les desordres, que la mode autorise.

Il est probable que l'Athénien en question ait été Alcibiade, un homme grand jusques dans le vice même, dévoué à toutes sortes de plaisirs criminels, mais capable de s'en détourner avec force, & de donner toute son attention aux affaires importantes; La Nature lui avoit prodigué tous les dons, qu'elle partage d'ordinaire aux hommes. Il avoit de la beauté, grand

air, de l'esprit, du courage, un génie des plus vastes. Ces avantages lui inspiroient dans la fleur de sa jeunesse un orgueil, qui alloit jusqu'à l'insolence la plus outrée. Ce caractère paroît de la manière la plus forte, dans la réponse qu'il fit un jour à des personnes, qui l'exhortoient à apprendre la Musique. *Alcibiade*, dit-il, *n'est pas fait pour donner du plaisir; mais pour en recevoir.* Il n'y eut que les leçons de Socrate, qui furent capables de modérer l'arrogance dans cette ame hautaine, & de la rendre accessible aux maximes d'une saine Philosophie. Cet homme de bien, ne réussit pas entièrement à porter son illustre Disciple à une conduite tout-à-fait régulière incompatible en quelque sorte, avec un esprit bouillant placé dans la plus haute fortune: mais il fut assez heureux du moins, pour lui procurer certains momens calmes, où il pût consulter ses lumières dans ce silence des passions. La méditation suivante en est une preuve. Les Savans supposent qu'elle a précédé l'exécution de quelque entreprise périlleuse qu'*Alcibiade* avoit formée, pour le bien de sa Patrie.

„ Je me trouve à présent dans une so-
„ litude parfaite: mes oreilles ne sont
„ pas

MODERNE, DISC. LVI. III

„ pas flattées par la musique; mes yeux
 „ ne sont pas attentifs à la beauté; au-
 „ cun de mes sens ne reçoit des im-
 „ pressions capables de rompre la suite
 „ de mes pensées. Dans cet état, il
 „ me semble, que je découvre en moi-
 „ même quelque chose de sacré. Qu'est-
 „ ce que c'est que mon existence? Je
 „ m'y trouve placé sans mon choix; &
 „ Socrate me dit pourtant, qu'il me
 „ faudra rendre compte de la manière
 „ dont je m'en ferai servi. Mes sens
 „ calmez ne me communiquent rien de
 „ touchant; &, dans cette absence de
 „ tous les objets extérieurs, je sens
 „ chez moi un *Etre* indépendant de
 „ toutes leurs opérations. Pourquoi
 „ donc mon ame ne sauroit-elle exis-
 „ ter, absolument déliée de tous les
 „ organes, qui lui communiquent ces
 „ objets? J'apperçois même que plus
 „ mon ame se ferme aux plaisirs des
 „ sens: plus toutes ses facultez ont de
 „ force, plus j'approche d'une existen-
 „ ce pure & simple, & plus je décou-
 „ vre en moi quelque chose de grand,
 „ de noble, & de Divin. Si cette ame
 „ est plutôt affoiblie, que fortifiée,
 „ par tout ce qui y entre de corporel,
 „ n'est-il pas raisonnable d'en inférer,
 „ qu'elle

„ qu'elle est destinée à un séjour plus
„ conforme à sa nature, que ce corps,
„ qui la gêne & l'emprisonne, qui l'a-
„ vilit en lui procurant des délices, &
„ qui en relève l'excellence en l'affli-
„ geant. Oûi, il y a une vie à venir :
„ je suis un être immortel, & je vais
„ faire usage de cette conviction, pour
„ servir plus noblement ma Patrie.

On ne voit dans ce Soliloque, que l'aurore de la raison, qui répand une foible lumière dans une ame livrée jusqu'alors à la sensualité; mais, il y a quelque chose de plus fort dans la piece de notre contemporain, qui fut trouvée après sa mort parmi ses Papiers, & que pendant sa vie il avoit communiquée à un petit nombre d'Amis. On y voit une raison éclairée des lumieres du Christianisme, & retirée enfin par la vieillesse du borbier des vices & des plaisirs. Elle est fatiguée du souvenir importun d'une longue suite de débauches de corps & d'esprit, elle ne sauroit faire sur tous ces desordres, que d'affreuses réflexions; &, à peine ôse-t-elle se soulager, en implorant le secours de la miséricorde Divine. Cette Priere est très capable de faire impression sur ceux qui pendant leur jeunesse
font

font un pareil usage d'une belle imagination, & d'un génie supérieur.

„ O Dieu Tout puissant, je n'ose
 „ lever les yeux vers le throne de la
 „ grace, quand je songe que je ne me
 „ suis acquis de la reputation dans le
 „ monde, qu'à mesure de l'insolence
 „ avec laquelle je t'ai offensé. Hélas!
 „ Seigneur, mon existence ne doit être
 „ prolongée dans ce monde, ni dans
 „ l'autre, que pour égaler sa durée à
 „ la punition que mes crimes ont me-
 „ rité. Je commence à te craindre, o
 „ mon juste juge. Que cette crainte
 „ tardive ne me soit pas inutile ! Je
 „ tremble, je frissonne en me présentant
 „ devant ta face redoutable. Faut-il,
 „ mon Dieu, que je ne te considère
 „ qu'avec frayeur, toi, dont la bonté
 „ est infinie ? O mon Redempteur, jette
 „ un œil de pitié sur les inquietudes,
 „ qui me dévorent. Sauveur du mon-
 „ de, fais un miracle de grace en ma
 „ faveur. Qui t'a offensé comme
 „ moi ? Je ne saurois me dérober à
 „ ta présence. Où fuirois-je arriere de
 „ ta face ? Je ne puis que m'humilier
 „ devant elle, dans le sac, & dans la
 „ cendre. Mon ame est frappée du re-
 „ pentir le plus vif. Je m'abhorre moi-
 „ même.

„ même. Non seulement je me suis é-
„ loigné de toi , mais , j'ai ôsé te
„ combattre. Toutes les facultez de
„ mon ame se sont liguées pour faire
„ la guerre à celui dont elle tirent leur
„ origine. S'il est possible que vous me
„ pardonniez les crimes que j'ai com-
„ mis moi-même, comment me par-
„ donnerez-vous ceux , que j'ai fait
„ commettre aux autres ? *Je me suis*
„ *réjoui dans le mal, comme dans la prof-*
„ *perité.* Fai Grace, du moins , Sei-
„ gneur, à ceux qui t'ont offensé en
„ suivant mes détestables leçons, &
„ qui ont violé tes Loix sacrées, en-
„ traînez par l'Exemple de mes brillans
„ desordres. Pour moi , Seigneur, je
„ crains d'avilir la sainteté, en esperant
„ le pardon pour moi-même ; Dois-je
„ me flatter , que ta justice se laisse
„ fléchir par quelques remords d'une
„ vieillesse impuissante , & qu'ils ex-
„ pient une jeunesse qui s'est servie de
„ de tout son feu pour te deshonor
„ d'une maniere plus frappante ? Je ne
„ suis désormais qu'un objet de ton in-
„ dignation , & de ta colere, mais ,
„ pendant que ce souffle est encore dans
„ mes narines permets moi de te sup-
„ plier de rammener à toi les miséra-
„ bles

„ bles pêcheurs que j'ai détournés du
 „ chemin du salut. Soufre que les prie-
 „ res, que l'Auteur de leur chute t'ad-
 „ dresse pour eux, soient de quelque
 „ efficace. Mais, mon Créateur, cel-
 „ les que je repans devant ton throne,
 „ pour moi-même, me seront-elles
 „ inutiles? Faudra-t-il de nécessité que
 „ je périsse? Mon ame ne sauroit sou-
 „ tenir cette affreuse idée. Non, mon
 „ Sauveur, l'excès de mes crimes n'a
 „ pas épuisé ta miséricorde. Ah! Sei-
 „ gneur, qu'il y ait un intervalle heu-
 „ reux, entre mes forfaits & ma mort,
 „ & que j'aye le tems de préparer mon
 „ ame souillée par tant d'habitudes vi-
 „ cieuses, pour le séjour de la sainte-
 „ té, & de la joye spirituelle. Accor-
 „ de-moi le tems de prévenir le scan-
 „ dale; que, sans cette grace, je don-
 „ neróis encor après ma mort. Que
 „ je ne peche pas par mes malheureux é-
 „ crits, quand je ne serai plus: que
 „ j'administre moi-même le contrepoi-
 „ son à ceux, qu'ils ont empoisonnéz,
 „ & ouvre pour mon ame les thrésors
 „ de ton immense miséricorde.,

C'est une triste situation pour un
 Moribond, que d'être persuadé qu'il a
 passé toute sa vie dans de vains amuse-
 mens;

mens ; mais , quelle horreur n'est - ce pas pour un homme qui est dans un lit de mort , de souhaiter que toutes ses actions soient ensevelies dans un oubli éternel. Cependant , c'est une misère où s'exposent un grand nombre de ces personnes , que des talens extraordinaires ont rendus les plus propres à glorifier Dieu. C'est quelque chose de monstrueux , que l'amour de la réputation & les impressions de la mode , puissent tellement tyranniser un homme d'esprit , que dans le Cabinet même il néglige de gayeté de cœur les réflexions qui s'offrent à son ame , pour la tourner vers les plus grands Intérêts. Voilà ce qu'on peut appeller une extravagance préméditée. La raison , qui s'est détournée une fois de ses principes soutient & fortifie cette Phrenésie abominable. Elle n'iroit jamais à un si haut degré , si des talens supérieurs mal employez , ne concouroient à l'appuyer par des efforts continuels.

Cependant , tout ce qui nous environne nous avertit que rien n'est stable & permanent dans ce monde. Doit-il être difficile à ces sortes de gens , de se mettre dans l'Esprit , qu'ils ne sont ici que pour quelque momens ; & cette
seule

seule idée ne devoit-elle pas les détourner de ces *bonteux efforts*? Un seul grain de bon sens est préférable au plus beau génie, dont on fait un si malheureux usage. C'est ce que j'ai senti avec force, en parlant l'autre jour sur de pareilles matieres, avec un de mes vieux amis. Voici ce qu'il me dit de la maniere la plus touchante.

„ Il est indigne d'un Philosophe
 „ Chrétien de souffrir qu'aucun objet
 „ de ce monde le fasse seulement balan-
 „ cer sur ses devoirs. En vain la rai-
 „ son est-elle fortifiée par la foi, si el-
 „ le ne produit pas dans notre conduite
 „ de plus grands effets, que ceux que
 „ la lumiere de la nature répand sur les
 „ actions d'un sage Payen.

„ Pour moi, qui compte sur les se-
 „ cours de la Grace, j'ose mépriser
 „ tout ce que la masse generale des
 „ hommes appelle grand & glorieux.
 „ Je ne veux plus agir comme un être
 „ mortel: je me considere comme une
 „ créature, à qui la naissance a donné
 „ un commencement, & dont la durée
 „ doit être infinie. Le trépas ne met-
 „ tra point des bornes à mon existen-
 „ ce; il ne fera que l'étendre, & l'an-
 „ noblir. N'est-il donc pas raisonna-
 „ ble,

„ ble , que j'aye toujours ma grande
 „ destinée devant les yeux , & que je
 „ me conduise en tout comme un Etre
 „ immortel? Sans doute: la raison , &
 „ mon intérêt , l'exigent de moi. Je
 „ veux tacher désormais à ne rien faire,
 „ que je n'approuve encore dans mille
 „ & mille années d'ici.

DISCOURS LVII.

Nimirum insanus paucis videatur, eo quod
 Maxima pars hominum morbo jactatur co-
 dem. H O R.

*Celui qui ne songe qu'à ses propres intérêts paroît
 extravagant à peu de personnes , parce que la
 masse generale des hommes est malade de la mê-
 me maladie.*

IL y a dans l'esprit humain un desir inquiet d'être heureux ce desir est le grand principe de toutes nos actions, il nous est aussi essentiel, que l'Etre même, & il est inséparable de toute. Créature qui pense, & qui sent. Les brutes mêmes en sont animez , à proportion de la vivacité de leur imagination, & de leurs sentimens. Mais comme nôtre esprit est annobli par des facultez plus

plus étendues que celles qu'on découvre dans les Bêtes, l'homme digne de ce nom n'est pas content de songer à ses propres avantages; il se confond avec tous les êtres qui lui ressemblent, & il ne se trouve parfaitement heureux, s'il ne voit chez son prochain la même félicité qu'il brigue pour son propre individu. Il travaille avec une ardeur presqu'égalé au bonheur du genre humain, & à son propre bonheur. Tout homme proportionnant ses vues à la dose de cette générosité, qu'il sent dans son ame, donne à sa tendresse pour son prochain des bornes plus ou moins étroites. A peine y a t'il un seule créature humaine dont l'ame soit assez referrée, pour concentrer tous ses desseins dans l'amour propre & pour ne les pas étendre en quelque maniere aux autres hommes; le cœur le moins genereux a toujours quelque peu de tendresse de reste pour sa famille & pour ses amis; donnons à une ame quelques degrez de grandeur & de noblesse de plus, elle embrassera les interêts de toute la société dans laquelle elle vit; & si nous supposons un homme, qui par une force de raison, & par une étendue d'esprit & de cœur superieures repond a
 tou-

toutes les vues du Créateur, il enveloppera tout le genre humain dans la tendresse qu'il a pour lui-même. Il ne bornera point ses desseins généraux dans la race présente, mais il les repandra sur toutes les différentes successions de générations futures.

Une générosité, si utile au genre humain, est bien éloignée d'être inutile à ceux qui la possèdent; ils en tirent les avantages les plus considérables. C'est une source abondante, & continue de satisfactions sublimes, inaccessible à tous ceux, qui ont des sentimens plus bas & plus avilis par un amour propre grossier. La félicité de toute l'Espèce a la liaison la plus étroite avec la félicité particulière d'une ame raisonnable; à mesure que nos actions contribuent au bien général des hommes, nous devons passer pour nos propres bienfaiteurs & pour les bienfaiteurs du genre-humain.

Dans une de mes dernières *feuilles volantes* j'ai observé, que les gens, qui ont peu d'étendue d'esprit, sont sujets à déplacer leurs vues, & à les attacher aux *moyens*, au lieu de les étendre vers la fin naturelle de ces moyens; j'ai tâché de faire sentir toute l'extravagance d'une

d'une pareille conduite, par laquelle ne recherchant que la possession d'objets indifferens en eux-même, on se prive de la félicité réelle, ou l'usage raisonnable de ces objets pouvoit nous faire arriver. J'ai considéré ces Maximes avec relation aux Literateurs & aux Avarés; je m'aquiterai aujourd'hui de ma promesse en les appliquant aux *Esprits-forts*.

La *Liberté*, & la *vérité* sont les deux seules *fins* ou ces Messieurs font profession de tendre, ainsi pour leur faire sentir methodiquement leur extravagance, je ferai tous mes efforts pour leur prouver en premier lieu; que la *Liberté*, & la *vérité* ne sont pas des biens réels par eux mêmes, & qu'elles ne les deviennent que lorsqu'on les destine à leur véritable *fin*. Je ferai voir ensuite que cette *Liberté*, & cette *vérité*, que nos *Esprits-forts* tachent avec tant d'ardeur d'établir parmi nous tendent à détruire une des fins principales de nos actions, savoir la félicité du genre-humain; d'où il s'ensuit que cette Secte bien loin de meriter notre tendresse & notre estime, se rend digne de l'exécration de tous les gens de bien. Enfin je me fais fort de démontrer, que sous

prétexte de s'intéresser pour la *Liberté*, & pour la *vérité*, elle introduit réellement dans le monde l'erreur, & l'Esclavage.

Nous avons établi comme une maxime incontestable que c'est le devoir de chaque particulier d'avoir pour but de ses actions la félicité du prochain, & que le degré d'étendue qu'on donne à ce but fait le degré de la vertu considérée, comme relative à la Société. J'en conclus, que c'est une prérogative excellente, que la liberté de faire des actions avantageuses au Genre-humain, jointe à la connoissance de certaines vérités capables de plaire à l'esprit ou de diriger toutes nos facultés vers leurs véritables fins; mais s'ensuit-il qu'un honnête-homme doive préférer la liberté de faire des meurtres à l'utile contrainte des Loix Divines & humaines? En inferera-t-on qu'un homme sensé aimera mieux la connoissance d'une vérité triste & affligeante, qu'une agréable erreur, propre à consoler & à réjouir son âme sans l'exposer au moindre inconvénient? En vérité, quiconque a le sens commun, croira avoir peu d'obligation à un homme, qui lui aura laissé la liberté de suivre les desseins su-

ri-

rieux, que peuvent inspirer la frenesie, ou la fièvre chaude; quelle reconnoissance peut exiger de nous une personne, qui se hâte de nous donner de mauvaises nouvelles, & qui par là nous plonge dans des afflictions qu'une heureuse ignorance auroit reculées?

Cependant ne voilà-t'il pas un tableau exact de la conduite de ces prétendus Patrons de la *vérité* & de la *Liberté*? de quels monstres ces Chevaliers errants entreprennent-ils de délivrer la terre; c'est du joug que la Religion impose à nos ames, de l'attente d'un jugement à venir, des frayeurs d'une conscience troublée; & de quelle manière veulent-ils nous affranchir de toutes ces contraintes, est-ce en réformant l'homme & en bannissant le vice de son cœur? non; c'est en l'encourageant à lâcher la bride à toutes ses passions. Voyons encore de quelle nature sont les vérités importantes, dont ils veulent convaincre le genre-humain. Ils font tous leurs efforts pour nous mettre dans l'esprit, qu'une Providence sage & juste est une chimere, que l'Ame est corporelle, que la Religion est une ruse politique, mise en usage par des génies supérieurs, pour asservir l'esprit

humain à la vertu, & par là à l'ambition des inventeurs d'un Piège si subtil; que les bonnes nouvelles que nous donne l'Evangile d'une immortalité bienheureuse sont autant de fables & d'impostures; enfin que c'est un orgueil mal fondé de nous croire faits à l'image de Dieu, & que nous devons nous persuader modestement, que notre nature est de niveau avec celle des Bêtes, qui périssent. Mais je vous prie, quel avantage, quel plaisir ces belles Notions peuvent-elles procurer au Genre-humain? est-il utile à la société que les gens de bien perdent de vue les récompenses de la vertu? Le genre-humain verra-t'il son bonheur general affermi quand les méchants seront confirmez dans leurs desordres, par la persuasion, qu'ils ne leur attireront aucun supplice dans une vie future?

Je veux bien supposer pour un moment que ces Messieurs sont les Protectors de la *liberté*, & de la *vérité*, mais c'est d'une Liberté, & d'une vérité, qui doivent les faire considerer comme les ennemis de la Paix, & de la felicité publique. Ce qu'il y a de bien plus terrible encore dans leur conduite c'est que la supposition que je viens de faire

est

est fautive, & qu'en les examinant d'une maniere auffi attentive qu'impartiale, on trouve qu'au lieu de fonger à affermir fur le trône la Liberté & la vérité ils introduifent dans le monde la fervitude & l'erreur.

Nous fommes composés de deux parties; la premiere, qui est la plus vile confifte dans les fens & dans les Paffions, que nous avons en commun avec les Brutes; la feconde est la raifon; qui constitue proprement l'homme, & qui forme tout ce que nous avons de grand & de noble. La partie la plus basse & la plus vile est presque toujours la plus forte; elle remporte d'ordinaire la Victoire fur la Raifon, qui engagé dans une lutte continuelle avec cette ennemie opiniâtte, si elle n'étoit pas animée par la Religion, se verroit bientôt entièrement soumise aux tirans les plus cruels; par la l'homme deviendrait pour jamais le triste efclave de fes fens & de fes paffions, & tomberoit dans la fervitude la plus honteufe & la plus accablante. C'est un malheur inévitable pour tous ceux, qui cherchent à s'affranchir, en détruisant l'empire de la Religion.

Ils ne réuffissent pas mieux dans leur

autre dessein, qui consiste à travailler à l'avancement de la vérité; prêtons quelque attention aux Maximes qu'ils nous débitent; ne sont-ce pas autant d'absurditez pitoyables, qu'en dépit des lumieres naturelles, & de la révelation ils veulent établir, sur de froides railleries, sur des Sophismes grossiers, & sur des Notions si mal digerées, qu'on soupçonneroit ces Messieurs de prendre le titre d'Esprits-forts, comme les Hypocrytes usurpent le nom de deyvots, pour pallier l'impieté la plus horrible.

Je finirai ce Discours par un Parallele exact entre les trois classes d'hommes, qui s'égarent faute d'étendue d'esprit, je veux dire entre les *Littérateurs*, les *Avares*, & les *Esprits-forts*. Un *Littérateur* se livre tout entier à l'amour de l'Erudition; lorsqu'il se l'est acquise, son discernement en est-il plus exact, son imagination plus riche, & plus vive, ses manieres plus douces & plus polies? A-t'on remarqué qu'un *Avare*, après s'être chargé d'un superflu ridicule, mange, boit, ou dort avec plus de tranquillité & de satisfaction? Son esprit est-il plus tranquille, goute-t'il les douceurs de la vie d'une maniere plus pure & plus vive, que ses voisins?

L'Es-

L'Esprit-fort pretend avoir le droit de penser librement, il l'a, personne ne le lui dispute ; mais quel usage en fait-il ; Brille-t'il par quelque importante découverte dans les arts & dans les sciences ? lui doit-on quelque invention nouvelle, qui puisse contribuer à la félicité publique ; voit-on dans ses écrits des desseins plus profonds, une methode plus claire, un raisonnement plus fort, & plus correct, que dans les ouvrages d'autres habiles gens ?

En vérité ces sortes d'hommes ont précisément le même génie, & ils ne font que s'en servir différemment ; au lieu que les Literateurs & les avarés ne font que des gens ridicules & méprisables, les Esprits-forts sont ridicules, méprisables, & souverainement pernicieux pour la société civile.

DISCOURS LXVIII.

Exuvias tristes Danaum.

Tristes déponilles des Grecs.

LETTRE A L'AUTEUR.

„ DAns la supposition , que vous
„ voulez bien vous abaisser
„ quelquefois jusqu'à prendre connois-
„ sance de certaines peccadilles , qui
„ sortent plutôt d'une mauvaise habi-
„ tude , que d'un mauvais cœur , je
„ prens la liberté de vous communi-
„ quer mes rémarques sur une petite
„ coutume raisonnablement imperti-
„ nente , qui est fort en vogue parmi
„ nous. Je ne ferai pas un plus long
„ préambule , persuadé que le meilleur
„ moyen de s'insinuer dans les bonnes
„ graces d'un homme accablé d'affaires
„ importantes , c'est de venir d'abord
„ au fait.

„ Il s'agit d'une Gesticulation fort
„ usitée parmi certains harangueurs su-
„ balternes , qui déploient leur Rhe-
„ torique dans les Caffez de cette bon-

ne

„ ne ville , au grand ennui d'un nom-
 „ bre considerable de fidelles & Loyaux
 „ sujets de Sa Majesté; cette gesticula-
 „ tion consiste à enlever les boutons
 „ des honnêtes-gens , d'un tour de main
 „ fort adroit.

„ Ces Orateurs ne sont pas en état
 „ de prononcer quatre paroles de suite
 „ avant que d'avoir saisi un de vos bou-
 „ tons ; mais dès qu'une fois leur élo-
 „ quence s'est assurée de cet appui, el-
 „ le bat la campagne à merveilles sans
 „ courir le moindre risque de broncher.
 „ Je ne sai pas comment mes compa-
 „ triottes s'y prennent pour se sauver
 „ des doits destructeurs de ces habiles
 „ gens ; pour moi je suis assez malheu-
 „ reux pour y laisser toujours quelque
 „ piece , & je puis vous assurer que
 „ pendant les trois dernieres années
 „ leurs raisonnemens m'ont couté plu-
 „ sieurs douzaines de boutons de diffé-
 „ rens volumes. Aussi prends-je tou-
 „ jours la précaution , en commandant
 „ un habit de me faire faire quelque
 „ douzaines de boutons de réserve ,
 „ pour remplacer ceux que je perds
 „ journallement dans la vehemence du
 „ discours.

„ Cette maniere de s'emparer d'un

F s

„ hom-

„ homme, pour qu'il n'échappe point
 „ à la force d'un argument, est sur-
 „ tout en usage dans les Caffez Bour-
 „ geois, & il faut avouer qu'elle n'est
 „ pas encore établie dans les Caffez po-
 „ lis, qui sont voisins de la Cour; vous
 „ remarquerez encore, s'il vous plaît,
 „ qu'elle est plus ordinaire aux Politi-
 „ ques du plus bas rang, qu'à toute au-
 „ tre classe d'hommes, & que ceux
 „ qui brillent le plus parmi ces esprits
 „ rafinez, sont ceux d'un âge peu a-
 „ vancez, qui ne font qu'essayer leurs
 „ talens de ce côté-là. Si vous êtes
 „ assez hardi pour faire la moindre ob-
 „ jection à un de ces Messieurs, il a-
 „ vance sur vous d'un pas ferme; il lo-
 „ ge la main sur un de vos Boutons,
 „ & en moins de rien il fait vous con-
 „ vaincre de la force de ses preuves.
 „ Je me souviens que, lorsque nous re-
 „ çumes la nouvelle que Dünquerque
 „ avoit été livrée entre nos mains, un
 „ jeune-homme grand Politique, & en
 „ même tems habile Ingenieur s'étoit
 „ placé au milieu d'un Caffé des plus
 „ achalandez de la Ville. Là charmé
 „ de dedommager Sa Majesté très-
 „ Chrétienne d'une perte si considera-
 „ ble, il se mit à fortifier Graveline,

de

„ de la maniere du monde la plus expé-
 „ ditive. L'ouvrage fut poussé avec
 „ tant de vigueur & de succès, qu'en
 „ moins d'un quart-d'heure, de l'aveu
 „ de plusieurs de nos plus riches Bour-
 „ geois, la ville étoit aussi forte par
 „ mer, & par terre, que Dunquerque
 „ l'a jamais été. En un mot, tout le
 „ cercle attentif qui environnoit notre
 „ Ingenieur, applaudit à son habileté,
 „ & jugea que la place étoit imprena-
 „ ble; je fus assez téméraire cependant
 „ pour en attaquer un des ouvrages de
 „ dehors, mais je ne m'étois pas enco-
 „ re logé sur la Contrescarpe, que mon
 „ homme ravi de montrer, qu'il savoit
 „ attaquer aussi bien que défendre fit
 „ une vigoureuse sortie sur un de mes
 „ boutons; quoique sans vanité je fisse
 „ une assez belle deffense, il s'en ren-
 „ dit maitre en deux minutes, encou-
 „ ragé par ce succès il en investit d'a-
 „ bord un autre, & il l'auroit forcé
 „ certainement avec la même rapidité,
 „ s'il n'avoit pas été détourné de son
 „ entreprise par un courier, qui lui
 „ porta la nouvelle d'une collation ou
 „ la présence étoit absolument necessai-
 „ re pour donner l'assaut général à un
 „ grand paté. Là dessus il trouva bon

„ de lever le siege, & il fit sa retraite.
 „ avec quelque espece de précipitation.
 „ Pour rendre justice à tout le mon-
 „ de il faut que je vous dise que dans
 „ les Caffez que fréquentent nos jeu-
 „ nes Jurisconsultes, on va un peu plus
 „ bride en main; vous y pouvez haran-
 „ guer, avec ceux là même qui se mê-
 „ lent de Politique, sans qu'il vous en
 „ coute tout au plus que deux Boutons
 „ par jour. Moi-même qui vous par-
 „ le, j'ai eu l'avantage hier au soir de
 „ recevoir un surcroît étonnant de lu-
 „ mieres sur les affaires d'Etat, & j'ai
 „ vu ce matin après un examen très
 „ exact qu'il n'y avoit qu'un seul bou-
 „ ton à redire à tout mon habit. Pour
 „ les Caffez brillants, qui sont les ren-
 „ dez-vous des gens de Cour, vous
 „ pouvez y faire l'Orateur, ou prêter
 „ attention aux harangues des autres,
 „ sans que vos boutons y perdent le
 „ moindre fil.

„ Outre ces Orateurs vehemens, il
 „ y en a une autre sorte, qui n'aiment
 „ pas moins à parler d'action, mais
 „ dont le geste est plutôt caressant que
 „ guerrier. Ces bonnes gens, dans le
 „ tems qu'ils travaillent à vous éclairer
 „ l'esprit, s'occupent à vous adoniser ;
 „ ils

„ ils vous accommodent les cheveux ,
 „ ou bien ils prennent la peine de ra-
 „ juster les plis de votre cravatte , &
 „ d'en égaliser les deux bouts.

„ On peut supporter en quelque for-
 „ te les gesticulateurs de cette espèce ,
 „ qui dans l'esprit de ceux qui les é-
 „ coutent dans le fond ne touchent qu'à
 „ s'insinuer , & qui veulent gagner leur
 „ bienveillance , en leur rendant avec
 „ humilité les services d'un Valet de
 „ chambre ; mais je vous avoue , Mon-
 „ sieur , que je me révolte , contre une
 „ autre race de Harangueurs qui pouf-
 „ sent l'insolence , jusqu'à prendre un
 „ homme violemment par la cravate ,
 „ & qui l'étranglent presque pour le
 „ mieux persuader. C'est votre affai-
 „ re , ce me semble , Monsieur , d'em-
 „ pêcher qu'on ne triomphe dans les
 „ disputes , par la force des bras , &
 „ vous feriez bien , de fixer une certai-
 „ ne distance entre les deux parties ,
 „ qui se chamaillent sur l'état & sur
 „ l'Eglise. Quoi ! parce que je ne suis
 „ pas de l'opinion d'un homme il aura
 „ le droit de m'ajuster à sa fantaisie ,
 „ de gater mes habits , & même de me
 „ secouer & de me faire faire la pirou-
 „ ette dans une chambre ?

„ Rien ne me sied mieux a mon a-
 „ vis qu'une perruque a la Cavaliere,
 „ dont un des bouts me pend sur la
 „ poitrine dans le temps que l'autre me
 „ tombe negligemment sur l'épaule,
 „ cependant j'ai un ami, qui ne me
 „ parle jamais avec quelque chaleur,
 „ qu'il ne me jette le nœud de devant
 „ sur le dos, au grand detrimement de
 „ mon pauvre couvrechef, qui perd
 „ toujours par là quelques cheveux,
 „ qui restent attachez aux boutons de
 „ mon habit. Vous pouvez croire si
 „ je m'accommode de cette conduite,
 „ moi qui n'ai jamais touché cet hom-
 „ me du bout du doigt, quoique je dis-
 „ pute avec lui depuis dix années d'ar-
 „ rachepied. Il rend quelquefois des
 „ services semblables a des gens qui
 „ portent leurs cheveux, & qui ne sau-
 „ roient en perdre quelques uns sans
 „ douleur; & comme ceux qui sont
 „ coiffez de cette maniere sont d'ordi-
 „ naire de jeunes gens, j'ai craint plu-
 „ sieurs fois que sa civilité ne lui attirât
 „ quelque querelle. Il est vrai que dans
 „ le temps qu'il leur rejette la chevelu-
 „ re sur le dos, il songe a les instruire
 „ par ses discours, mais vous savez,
 „ que parmi nos jeunes Cavaliers, il y

en

„ en a plus qui sentent , qu'il y en a
 „ qui pensent , c'est pourquoi vous fe-
 „ riez fort bien de l'avertir de n'être
 „ pas si serviable a l'égard des gens,
 „ qu'il ne connoit pas familièrement. Il
 „ devroit sentir qu'il n'y a qu'un ami
 „ intime, qui puisse se resoudre, a se
 „ communiquer avec lui par la vue ,
 „ par le tact, par l'ouïe, & par l'en-
 „ tendement tout a la fois. Je suis &c.

„ P: S: J'ai une sœur, qui se sauve
 „ des mains de ces parleurs d'actions en
 „ leur abandonnant son éventail qu'elle
 „ leur permet de chifonner tout leur
 „ sou; mais comment ferons nous nous
 „ autres hommes, qui n'avons pas de
 „ moyens toujours prêts pour faire une
 „ si utile diversion.

ARRÊT DE L'AUTEUR.

„ JE suis d'avis qu'aucun harangueur
 „ public ou particulier n'a le moi-
 „ dre droit, de chifonner d'autres
 „ habits, que les siens; je lui permets
 „ de badiner avec son chapeau, de
 „ fouiller dans ses poches, d'arranger,
 „ ou de deranger sa Perruque, de gri-
 „ macer, de secouer la teste, en un
 mot

„ mot d'employer tous les mouvements
 „ du corps qui puissent faciliter son é-
 „ loquence, mais je déclare, que c'est
 „ violer la liberté Angloise; que d'user
 „ de main mise sur un homme, pour
 „ forcer son attention, & j'ordonne,
 „ que tout suffrage extorqué a une
 „ personne par une pareille contrainte,
 „ sera nul & sans effet.

DISCOURS LXIX.

Sed te, decor iste, quod optas
 Esse vetat, votoque tuo tua forma repugnat.
 OVID.

*Vos agréments mêmes vous empêchent de parvenir
 a cette réputation que vous souhaitez, & votre
 beauté s'oppose a vos vœux.*

LE malheur d'être sujet a la Calom-
 nie, dit un Auteur judicieux, est
 un tribut que le merite paye au public,
 & Mylord Verulam remarque parfaite-
 ment bien, que ceux qui n'ont point
 de vertu ne sauroient la pardonner aux
 autres.

Je ne sai pas comment il se fait, que
 depuis que le monde est monde le beau
 sexe s'est distingué du côté de la médi-
 fance, & de la Calomnie; Juvénal lui-
 même

même ne traite pas les femmes si mal, qu'elles se traitent mutuellement, & si l'on ramassoit les jugemens qu'elles forment les unes des autres, on leur croiroit a toutes le plus affreux Caractere, que l'imagination puisse fournir.

Il y a certains Critiques trop hardis, selon moi, qui osent entreprendre de prouver, contre l'autorité de toutes les Histoires, que la Vertu de Lais égaloit ses charmes; mais que les Phryniés de son temps choquées de cet assemblage odieux de beauté & de merite dans une même personne de leur sexe, ont suborné les Historiens, pour la dépeindre a la posterité sous les traits d'une Courtizane avare.

Pour moi j'ai les plus tendres égards pour cette aimable partie du genre-humain, & je suis au desespoir qu'elle en ait si peu pour elle même; un amour propre un peu raisonné devroit porter les femmes a ne rien negliger, pour s'entraider a soutenir leur reputation commune, mais par malheur un amour propre grossier leur fait faire presque a toutes les plus grands efforts, pour sapper leur propre réputation, en travaillant a detruire celle des autres.

L'au-

L'autre jour un des fils de Mylady Lizard demanda a sa Mere, qui pouvoit etre assez lache pour répandre des bruits si injurieux de Mademoiselle. . . Eh qui seroit-ce mon fils, repondit elle, sinon quelqu'une de ses bonnes amies. Un autre de ses fils lui dit là dessus, que Belise insinuoit par tout que Dorinde avoit des dents artificielles; je ne m'en étonne pas, repartit Myladi; c'est que Dorinde a répondu la premiere que Belise devoit la fraischeur de son teint, a une certaine eau dont elle seule avoit la Recette.

C'est ainsi que ces aimables babillards épuisent leur esprit inventif a se rendre suspects reciproquement, sans songer, qu'il y a parmi nous une troupe de malheureux, qui sont ravis de trouver la baze de leurs medisances dans les discours des Dames memes, charmez d'enlaidir les belles, & de noircir le Caractere de celles qui ont de la vertu.

La jeune Demoiselle, qui m'a fait l'honneur de m'écrire la Lettre suivante merite la Protection de notre sexe, puisqu'elle est traitée par le sien de la maniere la plus injuste, & la plus cruelle. Ce sont les hommes qui ont été la cause

cause innocente de son malheur, c'est aux hommes par conséquent à défendre son innocence contre les insultes de ses ennemis. S'ils avoient été plus chiches à lui donner des éloges, les femmes auroient été moins prodigues dans les calomnies, dont elles l'accablent.

LETTRE A L'AUTEUR.

MONSIEUR,

„ J'Ignore à quel âge vous bornez la
 „ première fleur de la jeunesse d'une
 „ fille, mais je fais bien qu'à peine
 „ suis-je sorti de ma quinzième année,
 „ mon Père, qui est mort il y a trois
 „ ans m'a laissée sous la direction d'u-
 „ ne tendre Mère, avec un bien, si-
 „ non considérable, au moins tel, que
 „ je puis espérer un jour d'être avanta-
 „ geusement établie dans le monde.
 „ Dès que la bien-séance nous eut per-
 „ mis de sortir de la retraite, où les
 „ premières semaines du deuil nous a-
 „ voient condamnées, ma Mère tou-
 „ jours attentive à me procurer quel-
 „ que plaisir, me mena avec elle dans
 „ toutes les compagnies, qu'elle fré-
 „ quentoit; elle fit plus; persuadée
 „ que

„ queces fortes de divertissemens n'é-
„ toient pas assez vifs pour une per-
„ sonne de mon âge, elle me permit
„ d'accompagner mes parentes aux spec-
„ tacles, qui malgré leur innocence
„ ne lui convenoient pas à cause de
„ son veuvage. Deux années s'étou-
„ lerent de cette manière dans les plai-
„ firs, qui doivent faire les plus fortes
„ impressions sur une imagination no-
„ vice, sur tout quand aucun chagrin
„ n'y mêle la moindre amertume. Tout
„ le monde m'accabloit de caresses,
„ les Dames avancées en âge se fai-
„ soient un devoir de me dire à l'envi
„ les unes des autres, que je ne faisois
„ que croître & embellir, & les jeunes
„ se disputoient ma compagnie comme
„ un plaisir & comme une espece
„ d'honneur; Mais à peine fus-je en-
„ trée dans la troisième année de cette
„ vie délicieuse, que mes parentes com-
„ mencerent à dire à ma Mere, que
„ Mademoiselle Julie n'étoit plus un
„ Enfant, & qu'elle devenoit grande
„ fille. Je m'apperçus moi-même que
„ je m'attirois les regards des jeunes
„ Cavaliers, & que par tout ils me
„ distinguoient avantageusement de mes
„ amies; mais je remarquai, qu'à me-
sure

„ sure des progrez que je faisois dans
 „ l'estime des hommes, je reculois dans
 „ la faveur des femmes ; celles , qui
 „ m'avoient honorée de l'amitié la plus
 „ intime ne me marquoient plus que
 „ de l'indifference & que le froid le
 „ plus glacé ; d'autres prestans de la
 „ malice a toutes mes expressions, me
 „ faisoient dire des choses, qui ne m'é-
 „ toient jamais venues dans l'esprit, &
 „ de la elles prenoient occasion de
 „ rompre avec moi tout commerce.
 „ J'entendois dans tous les lieux a l'en-
 „ tour de moi des murmures, dans les-
 „ quels je ne comprenois, sinon que
 „ j'étois une petite Demoiselle, qui a-
 „ voit bien ses petites humeurs, &
 „ d'autres sens vagues de la même na-
 „ ture, dont il m'étoit impossible de
 „ faire voir la fausseté ; aussi ne m'en
 „ mettois-je gueres en peine ; j'avois
 „ un fier mépris pour toutes ces mali-
 „ gnes insinuations, jusqu'a ce que la
 „ semaine passée ma Mere revint au lo-
 „ gis en me disant, qu'il couroit un
 „ bruit dans la ville, qui devoit me
 „ ruiner de réputation en qualité de
 „ Belle-fille ; j'eus beau lui demander
 „ ce que c'étoit, mais craignant de me
 „ chagriner trop, elle me refusa opi-
 „ nia-

„ natiement de m'éclaircir la dessus, &
 „ peutestre ne l'aurois-je jamais deviné,
 „ sans une rencontre, que j'eus hier
 „ dans une assemblée de Messieurs & de
 „ Dames.

„ Il y avoit entre autres un Cavalier
 „ très spirituel, qui après avoir badiné
 „ ingenieusement avec la plûpart des
 „ autres Dames, en les raillant & en
 „ leur contant fleurettes s'adressa à la
 „ fin à moi; pour vous, Mademoisel-
 „ le, dit-il, je ne saurois rien vous di-
 „ re de plus juste qu'en vous appli-
 „ quant ces vers de Mr. Prior.

*Sa taille qui se perd par degrez dégagée
 Ravit par sa proportion,
 Et sa melle démarche avec art négligée
 Charme par son expression..*

„ A peine eut-il prononcé ces vers que je
 „ remarquai une grimace maligne sur le
 „ visage de plusieurs Dames, qui la sé-
 „ conderent par cette partie de l'exerci-
 „ ce de l'éventail, qui exprime le dédain.
 „ Une d'entr'elles voulant me mortifier
 „ d'une manière plus sensible demanda à
 „ ce Cavalier, s'il ne se souvenoit pas de
 „ ce que Congreve dit sur la taille d'Aure-
 „ lie; il ne repondit rien; mais dans l'in-
 „ stant

„stant même il déclama ces vers d'un
„ton, & d'un air qui marquoient qu'il
„y entendoit finesse.

*Le Cyclope qu'Etna cache dans son Enfer
se courbe,*

*Et s'en laidit, dans le tems qu'il travaille
A tirer avec art d'une masse de fer*

*Ces corps, qui d'Aurelie embellissent la
Taille.*

„ Il n'étoit pas difficile de remarquer
„ la maligne satisfaction que ces vers
„ répandirent dans la compagnie. Tou-
„tes les Dames les unes après les autres
„ se firent un plaisir de répéter les deux
„ dernières lignes, sous prétexte d'ad-
„mirer la justesse & la force des ex-
„pressions; tout en les prononçant el-
„les me montroient les unes aux autres
„ du coin de l'œil, & je vous avoue,
„ Monsieur, que ma confusion fut aussi
„ grande, que si ce passage m'étoit ap-
„pliquable avec toute l'exactitude pos-
„sible.

„ Comment faire, Monsieur, pour
„ me tirer de cet embarras. Quel
„ moyen peut-il y avoir au monde
„ pour moi, de convaincre le public
„ de la fausseté d'une pareille Calom-
„nie

les pourront persuader à d'autres femmes, qu'ils ont quelque fondement, mais les hommes sont assez au fait du tour d'esprit du beau-sexe, pour n'être pas les dupes de sa malice. Ayez bon courage, ma charmante Demoiselle, cette malignité n'est qu'un tribut, que des tailles plus massives, & moins aigüées, payent à la délicatesse de la vôtre; suivez le conseil d'un bon vieillard, au lieu d'être mortifiée de ces calomnies, riez-en de tout votre cœur; c'est le véritable moyen de les détruire; on ne cherche qu'à vous donner du chagrin, vangez-vous-en en ne vous chagrinant point? Je serois au desespoir, que pour vous mettre à l'abri de pareilles sottises, vous voulussiez renoncer à une seule ligne de proportion dans votre taille, ni à la soixantième partie d'un de vos traits, quand même les charmes, qui vous resteroient seroient capables de rendre cette perte insensible. Continuez seulement à vous montrer dans les assemblées les plus brillantes; paroissez-y d'un air aisé & naturel, & bientôt tout le monde sera abusé sur une si noire imposture; il n'est pas fort difficile de distinguer entre les grâces, que donne la nature, & cel-

les que prête un corps de fer.

Je finirai par le recit d'un fait, qui a une grande relation avec la matiere de ce discours : Un jeune Gentilhomme de la Province devint, il y a quelques années, éperdument amoureux d'une personne qui étoit dans la première fleur de son age, & qui passoit dans tout le Pais pour une beauté achevée ; après qu'il lui eut fait la cour assez long-tems, avec toute l'ardeur possible, elle méprisa plusieurs partis plus considerables que ce jeune amant, & elle résolut de le rendre heureux ; jamais joye ne fut égale à celle du Cavalier ; mais à peine eut il été douze mois tranquille possesseur de tant de charmes, qu'il commença à y devenir insensible ; son dégoût prit tous les jours de nouvelles forces, mais ne voulant rien négliger pour le cacher à sa malheureuse Epouse, il résolut de faire diversion à son chagrin en quittant pour quelques mois la campagne pour la ville ; cependant, pour que ce petit voyage n'alarmât pas la tendresse de sa femme, il trouva à propos de la mener avec lui. Après y avoir passé quelques jours il fut mené dans une compagnie, où il étoit inconnu. La conversation y tom-

ba

ba sur son Epouze ; & plusieurs Dames se mirent à parler d'elle avec tout le mépris possible ; *Eh voilà donc, cette Pecque Provinciale dont on a tant fait de bruit ; comment a-t'elle pu faire pour s'ériger en beauté ; il faut que les hommes de ce Pais-là aient les yeux plaisamment batis. Je crois avoir l'œil aussi bon , qu'un autre , mais j'ai bien de la peine à découvrir le moindre trait passable dans tout son visage ?* voilà un précis de leurs discours , qui donnerent à notre jeune Epoux la plus grande satisfaction. Dès qu'il fut de retour chez lui , il embrassa sa femme avec transport , en lui disant , que ce n'étoit que depuis ce jour-là qu'il étoit persuadé , qu'elle avoit des charmes infinis , puisque les autres femmes , ne vouloient pas lui en accorder la moindre dose.

DISCOURS LXXI.

— Cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus hono-
rem. HORAT.

*N'accordons le nom de Poëte, qu'à celui, qui a
quelque chose de divin dans l'Esprit, & dont le
genie est une source de pensées sublimes.*

L E T T R E.

„ M O N S I E U R.

„ **D**Ocile à vos sages avis je ne ne-
„ glige point la Lecture des au-
„ teurs Classiques, quoique je m'attache
„ de toutes mes forces à l'Etude de la
„ Théologie. Je les confidere comme
„ de fécondes sources d'Eloquence, &
„ de bon - sens, & je suis persuadé,
„ qu'un genie encore novice ne sauroit
„ suivre de meilleurs Modelles; par une
„ attention vive à leur stile, & à leur
„ tour d'esprit, on apprend à éviter ces
„ écœuils, contre lesquels une imagi-
„ nation déreglée peut jeter la jeunef-
„ se amoureuse de tout ce qui brille.
„ Tels sont l'amour outré pour la déli-

ca-

„ cateſſe , le mépris du naturel , un
 „ excès d'images , de faux ornemens ,
 „ des expreſſions hazardées ; comme
 „ mes amis prétendent que j'ai quelque
 „ genie pour la Verſification , je l'eſ-
 „ ſaye quelquefois , & je ſens avec plai-
 „ ſir que mon eſprit n'eſt plus dans cet
 „ âge pueril qui ſe plaît aux Antithe-
 „ ſes , & qui croit faire merveilles , en
 „ écrivant par Epigrammes. Ce qui
 „ me porte à m'en flatter , c'eſt que je
 „ me ſens un gout mâle & raifonnable
 „ pour ce qu'on appelle en matiere de
 „ Poéſie , l'art de peindre les objets , &
 „ d'imiter la nature.

„ Rien n'eſt plus propre à nous char-
 „ mer , que ces Tableaux fidelles , ef-
 „ fets d'une aimable magie qui produit
 „ des eſpeces d'apparitions dans notre
 „ eſprit ; la raiſon en eſt peut-être ,
 „ qu'en traçant ces images , on n'y
 „ employe que les traits , & les cou-
 „ leurs , qui placent les objets dans leur
 „ jour le plus favorable ; peut-être eſt-
 „ ce l'agréable illuſion qui nous trans-
 „ porte vers les objets absents , qui ſont
 „ les plus capables d'égayer notre ima-
 „ gination ; peut être encore la ſource
 „ de ce plaifir doit-elle être cherchée ,
 „ dans la comparaifon que nous faiſons

„ de la copie, & de l'original, & dans
„ l'étonnement où nous jettent l'art &
„ le genie du Peintre. Il est probable
„ meme que toutes ces causes concou-
„ rent à produire dans nos cœurs cette
„ satisfaction, mais quand même il nous
„ seroit impossible de démêler les prin-
„ cipes d'un plaisir si naturel, nous
„ n'en serions pas moins persuadez de
„ la réalité de l'effet, qui frappe gene-
„ ralement tous les hommes.

„ La description d'un paysage, ou
„ d'un jardin fait moins d'impression
„ sur nous, que celle des attitudes &
„ des passions d'un Etre animé, & ces
„ derniers Tableaux nous touchent à
„ mesure que ces attitudes & ces pas-
„ sions marquent de la vivacité; un
„ cheval, qui pait tranquillement nous
„ frappe moins, qu'un cheval, qu'on
„ pousse dans la carrière, & celui-ci
„ ne nous anime pas tant, qu'un cour-
„ fier, qui fait des efforts de vigueur,
„ & d'agilité dans un combat furieux.
„ Rien n'est plus difficile selon moi,
„ que de bien exprimer par des cou-
„ leurs, ou par des paroles, certains
„ mouvemens aussi violents, que passa-
„ gers; ces descriptions demandent une
„ grande force d'imagination, & beau-
„ coup

„ coup d'énergie dans le stile , qualitez
 „ qui se trouvent dans la Poësie orien-
 „ tale, avec bien plus d'étendue , que
 „ dans celle des Grecs , & des Ro-
 „ mains; l'Etre suprême, qui a trouvé
 „ à propos de s'accommoder au genie
 „ de ceux , à qui il a daigné reveler ses
 „ oracles a mis dans la bouche de ses
 „ Prophetes , un langage si fort & si
 „ sublime, qu'il étonne & abaisse l'or-
 „ gueil des plus beaux Esprits. Nous
 „ trouvons entre autre dans le livre de
 „ Job , le plus ancien des Poemes un
 „ grand nombre de ces descriptions vi-
 „ ves, & de ces tableaux parlants. Tel
 „ est le portrait du Cheval; je prendrai
 „ la liberté de vous communiquer quel-
 „ ques remarques que j'ai faites sur cet-
 „ te noble description , en la mettant
 „ en parallele avec les images , qu'Ho-
 „ mere, & Virgile nous ont tracées du
 „ même sujet. Voici comme le peint
 „ l'Auteur Grec dans son Iliade.

*Tel trainant les Lambeaux de ses liens
brisez*

*Un Courfier orgueilleux fait par ses bonds
aisez*

*Disparoître sous lui le terrain des campa-
gn's;*

Rien n'arrête ses pas , ni torrents , ni montagnes ;

Flairant de loin l'objet de ses amours fougæux

Il sait rompre , ou franchir , ce qui barre ses vœux.

Il suit d'un pas baté , quand la course l'altère

Le sentier reconnu d'une onde salulaire ;

Là de sa soif brulante il étanche l'ardeur ,

Et de son sang bouillant modere la chaleur ;

Sans frayeur il se livre au cours de la riviere ;

Les Séphirs dans les airs font flotter sa criniere.

Il bannit de plaisir ; l'Echo répond au bruit ,

Devant ses flancs nerveux l'onde s'écarte & fuit.

„ Le portrait que nous donne Virgile
 „ du même animal a quelque chose de
 „ plus fini ; Le Poete Grec n'en parle
 „ que par forme de comparaison , au
 „ lieu que le Poete Latin a pour but de
 „ nous instruire exactement de la nature
 „ de cette Bête genereuse. Il s'y
 „ prend de la maniere que voici :

Le cheval plein de feu , quand de loin il entend

Les

Les instrumens guerriers , les cris du combatant ,

Dresse une oreille vive , & palpitant de rage

Il promet le combat à son noble courage ;

D'un pied impatient il gratte le terrain ,

Par ses bonds de son maitre il fatigue la main.

En lui chaque attitude est haute , noble , fiere ,

Sur son col gros , massif , badine sa crierie ;

Sa corne est ronde , noire , & son pied sec , nerveux ,

La campagne s'ébranle à ses sauts furieux

La force , & la valeur logent dans sa poitrine

Des nuages épais sortent de sa narine ;

Ses longs hanniſsemens font retentir les airs

Son œuil ouvert , brillant , fait partir des éclairs ;

Dez qu'on lui rend la main , plus prompt qu'une Tempête

Au milieu du carnage un seul élans le jette.

„ Voyons à present quel tableau en
 „ trace l'Histoire de Job ; nous ne sau-
 „ rions considerer ce tableau que dans
 „ un jour qui lui est très desavanta-
 „ geux. Ce livre est écrit dans une

„ langue, dont il nous est impossible
 „ d'avoir une connoissance suffisante ;
 „ le stile en est oriental, & uniquement
 „ propre a des peuples d'une imagina-
 „ tion échauffée, qui pense & qui s'ex-
 „ prime d'une manière fort éloignée
 „ de notre tour d'esprit ; Enfin c'est
 „ un poeme & par conséquent il doit
 „ perdre beaucoup de sa force & de sa
 „ beauté par une traduction en prose.
 „ Cependant la description ; que nous
 „ en allons emprunter, est tellement
 „ au dessus de celles que les auteurs
 „ Payens nous ont données du même su-
 „ jet, qu'il est aisé de voir que les
 „ plus belles images d'un auteur mor-
 „ tel sont languissantes, quand on les
 „ compare avec les idées que le créa-
 „ teur forme lui-même des êtres à qui
 „ il a donné l'existence : Le Poete sacré
 „ introduit Dieu lui-même parlant ainsi
 „ à son serviteur Job :

*As-tu donné la force au cheval ? as-tu
 revêtu son col de tonnerre ? l'effrayeras tu
 comme une sauterelle ? Le son magnifique
 de ses narines est effrayant ; il creuse la
 terre de son pied, il s'égaye en sa force, il
 va à la rencontre d'un homme armé ; Il se
 rit de la frayeur, &c. ne s'épouvante de
 rien,*

rien , ni ne se détourne point de devant
l'Epée ; Il n'a point peur des fleches , qui
sifflent autour de lui , ni du fer luisant de
la baleharde , & du javelot ; Il engloutit
la terre plein de motion , & de rage , &
il ne croit pas que ce soit le son de la trom-
pette ; parmi les trompettes il dit Ha ! ha !
il flaire de loin la bataille , le tonnerre des
Capitaines , & les cris de triomphe.

„ Voilà un raccourci pompeux de
„ toutes les images grandes & vives , qu'il
„ est possible de former au sujet de ce
„ noble animal ; Elles sont exprimées
„ avec une force de stile qui auroit pu
„ fournir aux grands genies de l'antiqui-
„ té des regles du véritable sublime ,
„ s'ils avoient eu le bonheur de pouvoir
„ la prendre pour modèle. Entre tou-
„ tes les beautés de cette description ,
„ celle qui me frappe particulièrement
„ c'est qu'au lieu que les Poetes que j'ai
„ citez ne peignent que les mouvemens
„ extérieurs , & la figure du cheval , le
„ Poete sacré fait découler d'un princi-
„ pe intérieur toute l'action qu'il lui
„ donne ; ce qui prête de l'esprit & de
„ la vie à son tableau. Je crois encore
„ dignes de remarque les traits suivans.
„ *As-tu revêtu son cou de tonnerre ?*

„ Tout ce qu'Homere & Virgile di-
 „ sent du cou du Cheval regarde la cri-
 „ niere. Pour l'Auteur sacré, il se sert
 „ de la figure hardie du tonnerre, non
 „ seulement pour exprimer le mouve-
 „ ment de cette belle partie du cheval,
 „ & la criniere flottante, qui fait nai-
 „ tre naturellement l'idée d'un éclair,
 „ mais encore pour dépeindre la force
 „ & l'agitation violente qu'on remar-
 „ que dans le cou d'un coursier vigou-
 „ reux ; cette agitation est si vive &
 „ impetueuse, que toute autre *metapho-*
 „ *re* en auroit donné une idée foible
 „ dans le stile Oriental.

„ *L'Effrayeras-tu comme une sauterel-*
 „ *le ?* Il y a une double beauté dans cet-
 „ te expression ; non seulement elle mar-
 „ que le courage du cheval en deman-
 „ dant s'il est possible de lui inspirer de
 „ la frayeur, mais elle donne encore l'i-
 „ dée la plus forte & la plus vive de
 „ son agilité. Elle insinue, que s'il y
 „ avoit moyen de l'effrayer, il s'échap-
 „ peroit avec la même legereté qu'une
 „ sauterelle.

„ *Le son magnifique de ses narines est*
 „ *effrayant, ou proprement l'orgueil de*
 „ *ses narines est terrible.* Cette maniere
 „ de s'exprimer est plus energique & en
 „ même

„ meme tems plus concise que celle de
 „ Virgile, qui fait pourtant le plus beau
 „ vers qui fut jamais composé sans in-
 „ spiration,

*Collectumque premens volvit suis naribus
 ignem.*

„ Il s'égayé dans sa force... Il se rit de
 „ la frayeur... Il ne croit pas que ce soit le
 „ son de la trompette... Parmi les trom-
 „ pettes il dit ha ! ha !... Tous ces ter-
 „ mes marquent un courage qui décou-
 „ le d'un principe intérieur, comme je
 „ l'ai déjà insinué ; Il y a encore une
 „ beauté particulière dans cette Phraze:
 „ il ne croit point que ce soit le son de la
 „ trompette, c'est-à-dire il le souhaite si
 „ fort, il le desire avec tant d'ardeur,
 „ qu'il ne sauroit se l'imaginer, mais
 „ dès qu'il se trouve au milieu de cette
 „ musique guerrière, dès qu'il en est
 „ sur, il dit Ha ! ha ! il en témoigne
 „ sa joye pour ses harnissemens : sa do-
 „ cilité est merveilleusement bien de-
 „ peinte par la fermeté avec laquelle il
 „ affronte le brillant des épées, le fiffe-
 „ ment des fleches, & le fer luissant de
 „ la Hallebarde, & du javelot. Ce trait
 „ a été fort heureusement imité par

„ Oppien, qui avoit lu le livre de Job,
 „ selon toutes les apparences. Voici
 „ comme il parle :

*Environné de cris de tumulte & de sang.
 L'intrépide coursier sait conserver son
 rang,*

*Le son de la Trompette est pour lui plein
 de charmes,*

*Il attache un œil ferme au vif éclat des
 armes;*

*Docile au moindre mot, au moindre mou-
 vement,*

*Il s'arrête tout court, ou part dans le mo-
 ment.*

„ Il engloutit la terre, est une Phraze
 „ dont se servent encore aujourd'hui les
 „ Arabes compatriottes de Job, pour
 „ exprimer une vitesse prodigieuse. Les
 „ Latins employent une expression, qui
 „ y a beaucoup de rapport.

— *Latumque fuga consumere campum.*

NEMESIEN

Carpere prata fuga... VIRGIL.

— *Campumque volatu*

— *Cum rapuere, pedum vestigia queras.*

Il n'est pas possible de donner une
 image

„ image plus noble & plus hardie d'une
 „ agilité extraordinaire, qui fait dispa-
 „ roître, pour ainsi dire, dans un mo-
 „ ment sous le cheval les campagnes,
 „ qu'il parcourt; Je n'ai rien vu qui
 „ approche davantage de ce trait de
 „ l'Auteur sacré que ce passage de Mr.
 „ Pope, dans son Poëme intitulé *la fo-
 „ rest de Windsor*.

L'impatient coursier palpite en chaque vei-
ne

D'un œuil vif & brulant il devore la
pleine;

Deja prez, monts, ruisseaux, paroissent
parcours,

Qu'il s'arrête un instant, mille pas sont
perdus.

„ Il flaire de loin la bataille, le tonner-
 „ re des capitaines & les cris &c. Autres
 „ expressions fortes pour dépeindre l'im-
 „ patience du cheval; Lucain en em-
 „ ploye de pareilles, avec cette force
 „ d'imagination, qui lui est si naturelle.

Ainsi lorsque de cris tout le Cirque resonance,
Le Coursier orgueilleux, que son maitre
emprisonne

Ecure de fureur, bondit; ronge son frein;
Se

*Ses efforts redoublez le détachent enfin ;
D'un saut impetueux il franchit la barriere
Et plein de noble audace il fond dans la
carriere.*

Je suis avec respect,

M O N S I E U R ,

Votre &c.

J E A N L I Z A R D .

D I S C O U R S L X X I I .

—Constiterant hinc Thisbe, Pyramus illinc.
Inque vicem fuerat jactatus anhelitus oris.

*Thisbé étoit d'un côté de la muraille, Pyramus
de l'autre, & ils prenoient plaisir de s'unir du
moins par leur haleine.*

Je n'ai garde de donner mes discours
pour autre chose, que pour un as-
semblage de ce que je vois, de ce que
j'entends, & de ce que je pense de mon
propre fond; il y entre bien des cho-
ses, qui ne sont pas de mon cru, &
qui fruits de ma lecture & de mes con-
versations avec des amis éclairés, ne me
lais-

laissent que le mérite de les mettre en œuvre. Ce qui me chagrine, c'est que certaines matieres graves, que je fournis quelquefois à la reflexion de mes Lecteurs s'attirent moins leur attention, que des sujets badins plus propres à amuser, qu'à instruire. Cette triste experience me force à ne considerer d'ordinaire le vice que de son côté ridicule, & comme une partie de cet amas de mœurs dereglées, que le terme specieux de *Galanterie* sauve dans son sens indéterminé. A moins que de m'y prendre ainsi, je cours risque d'aller au sortir des caffez chez les beurieres, & de perdre en même tems mon travail, & ma réputation. Quelle mortification pour un Auteur de se voir justement le moins lu, lorsqu'il a fait les plus grands efforts pour meriter de l'être; je veux faire de mon mieux pour m'épargner ce chagrin, & puisqu'il faut parler galanterie, je parlerai galanterie; c'est l'unique moyen de plaire universellement, dans un siecle, ou l'esprit d'intrigue amoureuse est descendu jusqu'aux classes les plus viles de la populace, & ou les Laquais mêmes savent languir, & soupirer dans les regles.

Il y a quelque tems que passant par de-

devant une maison distinguée , je fus l'heureux spectateur d'une Scene de basse galanterie des plus Comiques. Une Servante étoit occupée à frotter les vitres au dedans de la maison , pendant que son très humble serviteur le Laquais jouissoit de la félicité d'en faire autant au même chassis du côté de la rue. La soubrette ne paroissoit d'abord que songer uniquement à son ouvrage, & ayant poussé son haleine contre un des panneaux, la suivit un torchon à la main ; pour rendre à la vitre sa beauté naturelle ; Le pauvre galant accablé de l'air froid de sa belle tira du fond de sa poitrine un soupir qui sembloit devoir être le dernier de sa vie , & d'un air triste & abatu il se mit à imiter la manœuvre de sa cruelle ; pendant quelques momens il continua à travailler & à languir de la même maniere ; à la fin la belle déridant son front l'honora d'un souris gracieux, mais dans le moment même étendant son torchon devant son visage elle se fit un plaisir de se dérober à son admirateur , qui dans une tendre extaze sembloit vouloir forcer tous les obstacles, qui le séparoit de l'objet aimé ; avec ce joli manège il parcoururent la moitié d'un chassis ; alors changeant

geant de badinage ils se firent un divertissement de couvrir de leur haleine le même carreau, comme s'ils avoient envie de s'entrecommuniquer une partie de leur *Etre*, & de se confondre dans ces exhalaisons.

Les deux amants se donnerent ces marques de tendresse, en tirant de leur *proximité distante* tout ce qui pouvoit flatter le plus leur imagination, jusqu'à ce qu'enfin le châssis fut assez transparent pour quel'amant pût voir dans leur entier tous les charmes de sa maitresse; alors comme s'il n'avoit travaillé, que pour parvenir a ce but, il se jette dans la maison d'un air impatient pour voir sans doute si, le brillant des vitres ne fardoit pas sa belle; heureusement pour lui toute la famille étoit sortie; Le couple galant disparut bientôt, & il est assez aparent qu'il mit en jeu plus d'un des cinq sens de Nature.

Cette conjecture n'est pas sans fondement; d'ordinaire les amants du plus bas étage font une application plus prompte, de leurs soupirs & de leurs tendres regards, que les personnes d'une certaine éducation, qui habitez à un plus grande réserve se disputent le terrain avec plus de methode.

Je

Je me suis fort souvent diverti à faire la revue de toute la galanterie subalterne, qui regne dans la ville, j'ai pris quelquefois un fiacre pendant une journée entière pour examiner dans ce point de vue toute la foule qui se presentoit a mes yeux. Ce spectacle a son merite, puisqu'on peut assurer, que dans toute cette multitude prodigieuse d'habitans de Londres, il n'y a peut-être pas une seule creature humaine, qui ne soit engagé dans l'amour d'une maniere legitime, ou criminelle. Ce qui m'a paru toujours le plus amusant dans cette revue, c'est d'observer les intrigues de ces mâles & de ces femelles, dont la vocation est d'agir en public. Si pendant l'Eté rien n'est plus agréable qu'un bois qui résonne de mille accents varieés d'oiseaux, qui se font l'amour, on peut dire que pendant toute l'année la Ville n'est pas moins divertissante pour ceux, qui savent démêler les marques de tendresse que se donnent par leurs cris les *personnes publiques*, dont je viens de parler; elles sont partagées en différentes classes de mâles & de femelles qui paroissent faits les unes pour les autres. Les Fiacres, les Porteurs de chaise, & les Croche-
teurs

teurs font les amants nez des Laitieres, des Herbieres, & de toutes les Revendeuses. Tout cela compose une espece de monde Sauvage, où l'on exprime ses pensées, & ses desirs, par des termes, dont ceux, qui ne sont pas initiés dans ces mysteres, sont incapables de deviner la signification; c'est ainsi que souvent une Fruitiere paroît avoir perdu l'esprit en criant des denrées qu'elle n'a point, mais ceux qui sont du secret savent que ce cris n'est autre chose, qu'un rendez-vous qu'elle donne à un Fiacre, qui pousse ses maigres haridelles de l'autre côté de la rue, & qui la comprend à merveilles. Il en est de la même maniere de mille hurlements tendres, qui étourdissent les passants, incapables de distinguer les termes du *negoce subalterne* d'avec les déclarations d'amour affectées à la *basse galanterie*.

La modestie est tellement décriée parmi nôtre petit peuple, que l'exterieur même en est entierement hors de mode; & la marque la plus sensible de la corruption générale de nos mœurs, c'est que les gens du commun exposent leurs vices avec la dernière effronterie aux yeux mêmes des personnes, à qui
ils

ils doivent le plus de respect. Les differents ordres , qui composent la nation se suivent de si prez , & s'imitent avec tant d'ardeur , que les desordres les plus honteux descendent des gens les plus qualifiez jusqu'à la plus vile populace par la pente la plus aizée , & sans faire aucune cascade sensible. Cette triste vérité est sur-tout palpable dans ce peuple de Laquais , qui infeste toutes les rues de notre bonne Ville. J'ai toujours cru que c'étoit une grande résolution que d'oser passer par devant une troupe de valets de pieds polis , & du grand air. Ces Messieurs , finges constants de leur maitres savent railler , faire l'amour , satiriser de bonne grace , tourner des passants en ridicule , & faire des Commentaires malins sur les habits , & sur la figure des Bourgeois. La licence , dans laquelle on leur permet de vivre , ente sur ces ames viles differens caracteres à la mode ; c'est par là que la livrée a ses *chefs de parti* , ses *petits-maitres* , & ses *esprits-forts*.

Quel ravage ces Messieurs ne doivent-ils pas faire dans les mœurs de cette Ile , s'il est certain , comme j'en suis persuadé , que tout homme d'une conduite irréguliere entraine pour le moins

une

une femme dans ses desordres ; rien de plus contagieux que le vice , & par conséquent rien de plus sage que d'éviter le crime de repandre le poison de nos mauvaises mœurs sur le caractère de nos prochains. Juvenal enseigne aux gens d'âge à respecter les Enfans , & à ne rien dire en leur présence, qui puisse faire de dangereuses impressions sur leurs tendres ames. Cette maxime est très applicable à la conduite qu'il faudroit tenir avec des domestiques , & ce seroit une espece de vertu de daigner leur cacher les deformitez de notre ame. Notre intérêt seul devoit nous porter à cette prudente réserve. Toute autorité est foible, si elle n'a pas pour baze, une véritable estime pour celui qui exerce cette autorité. Les moyens de subsister, que nos domestiques reçoivent de nous, ne suffisent point pour leur inspirer de la soumission , quand nos habitudes vicieuses nous rendent les objets de leurs railleries , & de leur mépris ; jamais on n'est bien servi, que par des gens qui ont une haute idée de notre mérite, & nous nous efforcerons en vain à leur inspirer des sentimens de veneration pour nous , si nous leur étalons sans honte des déreglemens , que nous voudrions

drions bannir de leur conduite.

Un homme sage peut rire quelquefois quand il voit dans un valet l'imitation des airs ridicules de son maître, mais un amateur de la vertu, ne faudroit être que mortifié quand il voit les desordres des gens distinguez entez sur l'ame de ceux, qui le servent.

Il n'y a rien ou nos Domestiques marquent plus de docilité que dans l'imitation de nos divertissements; ne faudroit-il donc pas que le simple sens commun nous dictât la prudence de leur cacher tous nos plaisirs, qui s'éloigneroient de l'innocence? Quelle presumption insupportable de prétendre que la simple considération qu'ils nous doivent, les détournent du vice, dans le tems que des motifs infiniment plus relevez n'ont pas la force de renfermer nos propres desirs dans les bornes de la vertu?

Je l'ai déjà dit; ce sont les vices à la mode, & surtout ceux qui entrent dans la composition de ce qu'on appelle galanterie, que les gens, qui nous servent, aiment le plus à emprunter de leurs maîtres. Jusqu'ici ils ne se sont pas encore avisez de faire des Elegies & des Chançons; excepté ce seul trait, les
copies

copies valent a peu près les originaux. Mais quels funestes effets ne produit pas une imitation si abominable, & en même temps si naturelle? De là cette race malheureuse de batards qui expient les crimes de ceux, qui leur ont donné le jour, ou languissent toute leur vie dans une affreuse disette, ou trouvent la mort dans les premiers jours de leur existence.

La possession d'un bien considerable semble en quelque sorte extenuer le crime de ceux, a qui elle fournit les moyens de se livrer a des voluptez criminelles; mais la pauvreté & la servitude liées aux vices qui sont naturels a l'abondance, & a la superiorité du rang, composent un Monstre, qui fait a mon avis, la honte particuliere de ce malheureux siecle. Je suis sur que bien des gens ne daignent pas seulement prêter attention a cette particularité mortifiante, & que d'autres en font un sujet de raillerie; mais pour moi j'y trouve un vaste champ de tristes réflexions; persuadé que de la corruption de nos domestiques derivée de la negligence, & des mauvais exemples des maitres découle un grand nombre des malheurs, qui inondent notre na-

tion, aussi bien que tous les autres peuples de l'Europe. De cette source impure sortent les misères & l'affreuse disette, qui accablent la vieillesse decrepite. De là les brigandages & les meurtres, ou une malheureuse naissance porte la vigueur de la jeunesse déstituée de bien & d'éducation. Si aux maux qui naissent du libertinage des gens de famille communiqué à leurs *Laquais*, on vouloit bien opposer les heureux effets de la conduite paternelle d'un maître à l'égard de ses Domestiques, il me semble que rien ne seroit plus naturel que de faire tous les efforts possibles pour se rendre les bienfaiteurs de la patrie, en veillant sur les mœurs de ceux qui nous servent.

Lycurgue gouverne sa famille d'une manière si noble, & si prudente, que dans un pays où l'esclavage est si peu connu aux gens du plus bas ordre même, ses Domestiques jouissent d'une liberté, qu'ils chercheroient envain chez tout autre maître. Il est le Banquier, le conseiller, l'ami, & le Père de tous ceux, qui dépendent de lui; la tendresse est la Loi générale de sa maison. Un valet trouve une route sûre à la faveur de ce bon Maître, en aimant
ses

ses compagnons, & en leur rendant service; chacun d'eux se recommande soi-même, en parlant avantageusement du mérite des autres. Plusieurs petites fortunes sont sorties de sa bonté comme d'une source féconde, & il ménage ses bienfaits avec tant de prudence, que cette source bien loin de s'épuiser par les canaux où elle se jette, ne fait que se frayer une route à d'autres ruisseaux subdivisez. Il fait du bien avec un discernement si juste, qu'il augmente ses richesses en les répandant; mais ce qu'il y a de plus grand en lui, c'est qu'il instruit par son exemple ceux qu'il rend heureux, dans l'art de faire un bon usage de leur bonheur. Je connois plusieurs personnes, que non seulement il a enrichies, mais qu'il a rendues encore capables d'être riches avec bienséance, & avec dignité.

DISCOURS LXXIII.

Mens agitat molem. VIRG.

Une Intelligence anime tout cet Univers.

LEs vérités les plus sublimes, qui à peine ont été accessibles aux génies les plus beaux & les plus cultivez du Paganisme sont devenues à présent familières aux esprits les plus bornés; C'est là un vaste champ de réflexions satisfaisantes, pour un homme qui considère les choses d'un œuil philosophe & qui possède une âme capable d'être charmé du progrès que les connoissances les plus utiles font parmi le genre humain.

De quelle source peut dériver une révolution si surprenante dans les âmes humaines? d'où vient, que des Provinces habitées autrefois par des peuples idiots & sauvages surpassent dans la connoissance la plus relevée de la Théologie, & de la morale, l'ancienne Grèce, & les autres pays orientaux, qui ont été regardez comme le séjour des Arts, & des Sciences? Est-ce un effet de la
su-

superiorité de nos talents, & de l'étendue de notre génie? quoi? nos artisans les plus vils auroient l'esprit plus délié, que les Philosophes anciens, qui se sont acquis le plus de réputation? non; cet heureux changement n'est dû qu'au Dieu de la vérité, qui a daigné descendre du Ciel pour être notre Docteur, & pour nous communiquer ses lumières; ce n'est pas parce que nous sommes génies transcendans, mais parce que nous sommes Chrétiens, que nous sommes instruits des plus augustes vérités, qui sont cachées au reste des hommes.

S'il y a quelques *Esprits-forts*, qui ne sont pas Athées confirmez, la charité doit nous porter à croire, qu'ils n'ont jamais réfléchi sur ce que nous venons d'avancer, & que c'est un fait, qui leur est entièrement inconnu. C'est dans le dessein de les arracher à une si funeste ignorance, que je vais comparer ici les idées que les Chrétiens se forment de l'existence & des attributs de Dieu, avec les Notions grossières dont le monde Payen avilit ce grand & noble sujet. C'est ainsi qu'un esprit libre de prévention pourra voir d'un seul coup d'œil tout ce qu'on peut penser de bas

Princes administrent la justice ; aucun de nos cheveux ne tombe à terre sans sa volonté ; Tous les Anges lui sont soumis , toutes les puissances lui obeissent ; Il destine la Lune pour les saisons , & le Soleil connoit le lieu où il doit se coucher ; Il tonne par sa voix , & il la dirige sous toute l'Etendue des Cieux , & ses éclairs vont jusques aux bouts de la Terre ; Le feu & la Grêle , la Nege & les Exhalaisons remplissent sa volonté ; Il fait du vent ses Anges , & des flammes du feu ses Ministres ; Le Seigneur regne d'age en age , & son Empire est un Empire éternel ; La Terre & les Cieux periront ; Mais , toi , Seigneur , tu es permanent ; Ils veilliront comme un habit , tu les rouleras comme un vêtement , & ils seront changés , Mais tu es toujours le même , & tes années n'auront jamais de fin ; Dieu est parfait en connoissance , son intelligence est infinie ; Il est le Pere des lumieres ; sa vue s'étend jusques aux bouts de la terre ; il voit sous toute l'Etendue du Ciel ; Dieu regarde tous les Enfants des Hommes du lieu de son séjour , & il considere toutes leurs œuvres ; Il limite notre route , & il compte nos pas ; Il connoit toutes nos voyes ; Il nous voit quand nous entrons dans nos cabinets ; & que nous fermons la porte sur nous. Il fait

chacune des choses, qui nous entrent dans l'esprit, & il est impossible de lui cacher aucune de nos pensées; Il est le scrutateur des cœurs & des reins. Dieu est bon envers tous, & ses tendres grâces s'étendent sur tous ses ouvrages. Il est le Pere de l'Orphelin, & le Fuge de la veuve; Il est le Dieu de Paix, le Pere de Misericorde, & le Dieu de toute consolation. Le Seigneur est grand, & nous le connoissons point; sa grandeur est impenetrable: qui est-ce, sinon lui, qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main, & les cieux avec un Empan. Il pese les Montagnes au Crochet, & les coteaux à la Balance. A toi, Seigneur, est la grandeur, la puissance, la gloire, la Victoire, & la Majesté; tu es très grand, tu es très grand, ta es revêtu de gloire; Le Ciel est ton trône, & la Terre le marchepied de tes pieds.

Le genie le plus étendu & le plus beau peut-il s'élever à une idée de la Divinité plus magnifique, plus juste, & en même tems plus aimable, que celle que nous venons de voir peinte par les images les plus fortes, & exprimée par les termes les plus nobles & les plus pathétiques; cependant c'est là le langage de Bergers, & de Pecheurs. Ces nobles sentimens furent particuliers à

à des Juifs sidiots , & à de pauvres Chrétiens persecutez , pendant que les Nations puissantes , & éclairées se livroient à une idolatrie brutale , dont voici une élégante description empruntée d'un de nos Auteurs sacrez.

*Qui est-ce qui a formé un Dieu fort ,
 Et qui a fondu une image taillée , pour
 n'en avoir aucun profit ; le forgeron prend
 le Ciseau , Et travaille avec le charbon ,
 Et le forme avec des marteaux ; Il le fait
 à force de bras , même ayant faim , tellement
 qu'il n'en peut plus , Et il ne boit
 point d'eau ; il en est tout fatigué. Il plante
 un frene , Et la pluie le fait croître. Il
 en fait du feu , Et il en cuit du pain , il
 en mange sa chair , laquelle il rotit , Et
 s'en rassasie ; Il s'en chauffe aussi , Et du
 reste il en fait un Dieu ; il l'adore Et se
 prosterne devant lui , Et lui fait sa requête ,
 Et lui dit : délivre moi , car tu es
 mon Dieu. Nul ne rentre en lui-même ,
 Et n'a ni connoissance , ni intelligence , pour
 dire : J'ai brûlé la moitié de ceci au feu ,
 Et même j'en ai cuit du pain sur les charbons ;
 j'en ai roti de la chair , Et j'en ai mangé ,
 Et du reste en ferois-je une abomination ?
 adorerois-je une branche de bois ?*

Si au milieu d'un peuple dévoué à un culte si extravagant , un homme se ce-

claroit pour la *liberté de penser*, en secouant le joug d'une pareille Idolatrie, il faut avouer qu'il feroit honneur à la nature humaine, & qu'il meritoit le titre glorieux de défenseur de la raison; titre qui a tant de charmes pour nos Esprits-forts. Mais a-t'on le même droit chez une Nation, qui n'adresse son Culte, qu'à l'Etre suprême, & dont la Religion, tout au moins, n'a rien vu dans ses dogmes, ni dans ses ceremonies, qui choque directement nos lumieres naturelles? Un homme, qui dans de telles circonstances se voile du prétexte de la liberté de penser pour décrier la Religion de sa Patrie, ne découvre qu'une ame destituée de discernement, & incapable de distinguer entre un esprit libre, & un esprit de contradiction.

Je sais bien qu'un petit nombre de nos Esprits-forts prétend avoir un sérieux attachement pour la Religion naturelle, mais il me semble qu'ils démentent cette prétention par un travers, qui paroît n'avoir sa source que dans une stupidité invincible; Ils aiment la Religion naturelle, & ils font tous leurs efforts pour décréditer les livres sacrez, qui ont conduit cette Religion naturelle.

le dans l'ame de nos peuples. N'est-il pas naturel de croire que si leur dessein réussit, l'effet perira avec la cause, & que nous rentrerons dans le gouffre de cette Idolatrie où s'abiment tant de Nations, qui ne connoissent point la Religion revelée.

A parler proprement, je crois qu'on feroit tort à qui que ce soit d'entre nos Esprits-forts modernes, en le supposant engagé dans les extravagances de l'Idolatrie; mais il est palpable que par imprudence, ou de dessein prémédité, il fait tout ce qu'il peut pour y engager les autres hommes. Qu'en faut-il conclure! sinon, que sa conduite l'expose à la facheuse alternative, je ne dis pas de passer pour un fou, ou pour un scelerat, mais de s'attirer le mépris, ou l'execration du genre-humain.



DISCOURS LXXIV.

Ignæus est ollis vigor, & cælestis origo. VIRG.

Il y a dans les hommes un feu divin, & des marques de leur origine céleste.

LA faculté de comprendre est de réfléchir qui nous place au dessus des Brutes nous expose à un grand nombre de troubles & d'inquiétudes, dont les Etres d'un ordre inférieur ne sont pas susceptibles à cause de leur infériorité même. C'est par le moyen de cette faculté, que nous anticipons sur les chagrins dont des malheurs futurs nous menacent; c'est par elle que des maux imaginaires nous tirons de véritables douleurs, & qu'ingénieux à nous tourmenter nous savons aggrandir & multiplier celles qui naissent d'un désastre inévitable.

Une vérité si sensible doit nous engager à faire tous nos efforts, pour faire un bon usage de ce don sublime, qui, tandis qu'il n'est que l'instrument de notre imagination, & le premier ressort de nos desirs déréglés, nous rend plus
mi-

miserables que les brutes , dans la même proportion , qu'il nous élève au dessus d'elles.

Un des meilleurs moyens de bien employer cette faculté c'est de se servir d'une prérogative commune à tous les Etres qui perissent ; elle consiste dans la force de rappeler notre ame des objets , qui font impression sur les sens , & de tourner toute son activité sur elle même.

C'est en faisant usage d'un privilege si inestimable , que je réussis souvent à mettre des bornes aux chagrins , qui ont leur source dans ces petites infortunes méprisables , qui varient la vie humaine ; le moyen qu'elles fassent des impressions durables , sur une ame , qui se considere comme une image de la Divinité ; sur une ame qui se relève par la contemplation satisfaisante de ses propres attributs , & qui fait y découvrir le caractère de son origine celeste , & une route qui peut la conduire à la connoissance du Pere des esprits.

Jamais l'attention que je porte sur moi-même , ne me cause une joye plus vive , que lors qu'elle se prête toute entiere à la consideration de mon immortalité ;

talité; C'est alors que je me sens capable de regarder avec un noble mepris tout malheur passager, persuadé que je suis le maître de jouir, dans un petit nombre de momens, d'une félicité parfaite, & inalterable. Sans cette certitude consolante, il vaudroit mieux être le plus stupide & le moins vivant de tous les animaux, qu'un Etre intelligent mis à la torture par un desir invincible d'exister toujours, sans pouvoir espérer avec fondement, qu'un desir si naturel sera un jour rempli.

C'est avec la plus grande satisfaction, par conséquent, que je vois l'instinct, la raison, & la foy se liguier ensemble pour m'assurer d'une si précieuse vérité. Elle nous a été révélée par la Divinité même, les Philosophes les plus éclairés l'ont découverte, & les idiots ont un vif penchant à la recevoir, dez qu'on la leur propose. C'est encore un amusement fort agréable de réfléchir sur les différentes formes sous lesquelles le Dogme de l'immortalité de l'ame a paru dans le monde; La Metempsychose de Pythagore, le Paradis voluptueux de Mahomet, & le sombre Empire de Pluton aboutissent tous au même centre, je veux dire à la durée
de

de notre existence après la mort , & à une distribution de peines , & de récompenses ; proportionnées à la conduite des hommes dans cette vie.

Mais dans tous ces plans d'une vie avenir il y a quelque chose de grossier , & un manque de vrai-semblance , qui choquent un esprit raisonnable & fait à la Réflexion. Rien , au contraire , n'est plus naturel & plus sublime , que l'idée que la revelation nous donne d'un bonheur futur : ce que l'œil n'a point vu , ce que l'oreille n'a pas entendu , & ce qui n'est point entré dans l'esprit de l'homme pour le concevoir , c'est là ce que Dieu a préparé pour ceux , qui l'aiment ; les *Systèmes* dont nous avons parlé ci-dessus ne sont que des portraits ornés , & embellis de ce qu'on appelle félicité dans ce monde , au lieu que dans la description indéterminée & générale , que nous venons de voir , il y a une grandeur & une noblesse , qu'il est difficile d'exprimer ; elle nous fait sentir qu'il faut une élévation d'esprit extraordinaire , non seulement pour être capable de goûter les délices du Paradis des Chrétiens , mais encore pour en former quelque idée.

Il est vrai, que pour se proportionner à notre imagination foible, & à la bassesse de nos conceptions, nos livres sacrez employent souvent les termes de *lumiere*, de *gloire*, de *couronne*, de *triomphe*; ces images ne servent qu'à nous donner un léger craïon, d'une felicité qui est infiniment au - dessus de nos idées ordinaires: la même chose paroît encore dans les expressions suivantes:

Celui qui est assis sur le Throne les couvrira comme un Pavillon. Ils n'auront plus desormais ni faim, ni soif, & ils ne seront plus exposez aux ardeurs du soleil, ni à aucune autre ardeur, parce que l'agneau qui est sur le throne sera leur Pasteur; il les menera aux sources d'eaux vi- ves, & Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. Il n'y aura plus pour eux ni mort, ni peine, ni inquiétude; toutes choses vieilles sont passées; voici toutes choses sont devenues nouvelles; il n'y aura plus de nuit, & ils n'auront plus besoin de la lumiere du soleil, Car le seigneur Dieu leur donnera sa lumiere, & il les abreuvera dans le fleuve de ces delices. Ils regneront a jamais; & ils recevront une couronne, qui ne se flettrit point.

Quelques vagues, que soient ces
ima

images, elles ne laissent pas de remplir nos cœurs de la joye la plus vive. Ne faut-il pas avoir l'imagination bien seche, & l'esprit bien sombre pour preferer à ces idées, celle de l'annéantissement de notre Etre? ne faut il pas même être d'un bien mechant naturel, pour détourner les hommes de la persuasion d'une verité, qui quoique présentée à l'ame dans l'éloignement lui est si agréable, & en même temps si utile? Je dis plus, il faut être d'une stupidité parfaite pour ne pas voir, qu'il y a un Dieu, ou pour sentir que ce Dieu existe, sans s'appercevoir que notre systheme d'une vie future est une consequence naturelle de son existence, & des attributs, qui demandent que le *monde intelligent* soit crée pour une fin, aussi bien que le *monde corporel*.

Je ne sai de quel principe deriver ce tour d'esprit de nos défenseurs de la liberté de penser, a moins que ce ne soit d'un manque d'occupation, joint a une malheureuse affectation de singularité, source seconde d'erreurs. Dans la supposition que ma conjecture est juste, je vai faire quelque effort pour deraciner ce mal, en instruisant nos

Phis

Philosophes par excellence sur deux articles, qu'ils semblent n'avoir jamais honorez de leur attention.

Premierement, ce qui nous attire l'estime & l'admiration des hommes sencez ce n'est pas d'avoir des idées singulieres, mais d'avoir des idées singulieres, qui caracterisent un genie superieur, & un cœur rempli d'un amour extraordinaire pour le genre-humain. Prendre un de ces objets pour l'autre est une meprise, qui ne sauroit naître que d'une grande confusion d'idées, & je suis le plus trompé des hommes, si nos Esprits forts modernes ne surpassent pas tous les Auteurs du monde, en raison confuse, & en imagination deréglée.

Ces Messieurs me permettront de leur enseigner, en second lieu, qu'il y a un très grand nombre de sujets à la portée de l'esprit humain, qu'on peut les considerer en differents jours, & de differentes faces, & que leurs differentes combinaisons sont innombrables; il y a par consequent une infinité de matieres, sur lesquelles il peuvent exercer leur raison, sinon au grand avantage de leur prochain, du moins d'une maniere amusante

musante pour eux-mêmes sans être choquante ou pérnicieuse à l'égard des autres. S'ils veulent bien employer de ce côté-là leurs talens de penser avec liberté, & la prodigieuse force de leur esprit, ils auront peut-être l'avantage de raisonner de travers, sans qu'on y prenne garde seulement. Mais en vérité il est insupportable de voir des gens former, sans esprit & sans raisonnement le dessein de ruiner de fond en comble les loix divines & humaines; on ne sauroit leur permettre de tourner en ridicule & de mépriser impunément leurs compatriottes, parce qu'ils ajoutent foi à des vérités, dont dépend la félicité présente & future du genre-humain. Pour moi, je promets à ces grands hommes de ne rien négliger pour rendre leurs personnes & leur conduite aussi méprisables & aussi odieuses, qu'elles méritent *de l'être*.

Je remplirai ce qui me reste de vuide dans mon papier, d'une Lettre que je viens d'écrire à un jeune homme, dont les piéces enrichissent fort souvent ma feuille volante, telles qu'elles sortent de sa plume, & sans que j'y change la moindre chose:

M O N-

„ M O N S I E U R ,

„ J' Ai bien reçu votre dernière Let-
„ tre , avec les discours , qui y é-
„ toient renfermez , & qui ont pres-
„ que suffi pour remplir mes deux der-
„ nières feuilles volantes. Je ne saurois
„ que me considérer moi-même avec
„ mépris & avec mortification , quand
„ je songe , que j'ai perdu plus d'heu-
„ res que vous n'en avez vécu , quoi-
„ que vous me surpassiez en tout ce
„ qui doit rendre la vie desirable à un
„ homme de bien. Avant que de vous
„ connoître , je me suis imaginé que
„ c'étoit la Prérrogative des intelligen-
„ ces celestes seules , de joindre de
„ grandes lumieres à une grande inno-
„ cence dans les mœurs. Quand au
„ milieu de la bouillante jeunesse où
„ vous vous trouvez , on est capable
„ de se divertir à former les reflexions
„ les plus sublimes & les plus pieuses ,
„ & qu'on se fait un plaisir d'y répon-
„ dre par sa conduite , on est parvenu
„ au plus haut degré de perfection , &
„ de félicité , dont la vie humaine soit
„ susceptible. J'espère qu'un éloge si
„ vrai ne vous sera pas indifférent. Le
„ plus

„ plus grand honneur qu'un jeune-
 „ homme puisse recevoir c'est quand il
 „ est respecté & reveré par un hom-
 „ me d'age, qui n'est pas au dessous de
 „ lui, ni en rang, ni en fortune: le no-
 „ ble mépris que vous avez pour les
 „ plaisirs, pour les richesses, & pour les
 „ dignitez doit vous les attirer un jour
 „ selon toutes les apparences. Je vous
 „ les souhaite, non pas pour l'amour
 „ de vous, mais pour la seule raison
 „ qui puisse vous les rendre agréables
 „ à vous-même; je veux dire, pour
 „ l'amour d'un grand nombre d'hon-
 „ nêtes-gens, qui trouveront leur bon-
 „ heur dans le vôtre,

Je suis, &c.

DISCOURS LXXV.

Inest sua gratia parvis.

VIRG.

*Les petits hommes ne laissent pas d'avoir leur
 agrément.*

U Ne des meilleures regles de con-
 duite est celle qui veut, que
 nous cherchions notre bonheur dans
 l'art de nous accommoder à la na-
 ture

ture & d'en tirer le meilleur parti qu'il est possible. L'Auteur de la Lettre suivante est tellement convaincu de la vérité de cette maxime, qu'il fait un sujet de plaisanterie d'une chose qui seroit pour un petit esprit une source intarissable de chagrin & de mauvaise humeur. Il faut savoir que par rapport à la taille il ne sauroit gueres passer que pour un demi-homme, mais c'est le meilleur petit homme de l'univers; il est toujours pendu aux côtes de ses amis, & il fait tous ses efforts pour montrer que dans les petites boetes on conserve le meilleur onguent, depuis peu il a erigé une société par le moyen de laquelle il se flatte d'acquiescer une petite réputation aux gens de sa taille. Voici sa Lettre.

„ M O N S I E U R ,

„ J E me souviens de vous avoir en-
 „ tendu dire en parlant des gens,
 „ dont la figure est renfermée dans
 „ de bornes étroites, que souvent on
 „ ne prendroit pas garde à leur petites-
 „ se, si toutes leurs manieres n'annon-
 „ çoient pas un petit homme, qui en-
 „ rage

„ rage de n'être pas plus grand ; cer-
 „ tainement on n'est presque jamais ri-
 „ dicule pour être ce que l'on est, mais
 „ pour vouloir être ce que l'on n'est
 „ pas, & cette réflexion est également
 „ vraie & par rapport à l'ame, & par
 „ rapport au corps.

„ Il faut avouer pourtant que tous
 „ les hommes ne sont pas coupables au
 „ même degré d'une si impertinente
 „ affectation, & vous serez bien aise
 „ d'apprendre que de concert avec
 „ quelques autres Pigmées comme moi
 „ j'ai formé une cotterie, & que nous
 „ avons résolu d'être hardiment petits.
 „ Oui, Monsieur, nous sommes tous
 „ entré dans une conjuration formelle,
 „ pour soutenir la dignité de notre pe-
 „ titesse sous la moustache de ces Col-
 „ losses du genre-humain, de ces Hy-
 „ perboles de notre espece, de ces geants
 „ qui croient valoir mieux que nous,
 „ parce qu'ils nous regardent de haut
 „ en bas.

„ Le jour de notre établissement a
 „ été le 21. de Decembre, le jour le
 „ plus court de l'année, dans lequel
 „ nous célébrerons désormais l'anniver-
 „ saire de cette heureuse institution,
 „ en mangeant ensemble un plat de
 „ chevrettes.

La

„ La salle que nous avons choisie
 „ pour y tenir nos assemblées est dans
 „ *la petite place* ; & ce qui nous a sur-
 „ tout déterminé , à preferer ce quar-
 „ tier à tout autre , c'est qu'il nous
 „ met dans le voisinage de *l'opera des*
 „ *Marionettes* , pour les acteurs duquel
 „ nous sentons tous une tendresse fra-
 „ ternelle.

„ La premiere fois que nous nous
 „ y trouvames en corps , une bonne
 „ vieille nous amena son fils , en disant
 „ qu'elle seroit bien aïze qu'il fut ele-
 „ vé dans notre Ecole , par ce qu'il y
 „ avoit des garçons si posez & si jolis :
 „ ce petit accident ne nous a point dé-
 „ couragés ; nous n'avons pas laissé
 „ d'inviter à être des nôtres tous ceux
 „ dont la stature n'excede pas cinq
 „ pieds , mais ils nous ont envoyé pour
 „ la plupart faire leurs excuses , sous
 „ pretexte qu'ils n'étoient pas duement
 „ qualifiés pour être membres de no-
 „ tre Cotterie.

„ Un d'entre les invitez nous a fait
 „ dire qu'en effet il n'avoit pour à pre-
 „ sent que cinq pieds , mais que son
 „ cordonnier & son perruquier lui a-
 „ voit promis à eux deux le surcroit
 „ de deux pouces.

„ Un

„ Un autre nous a allegué qu'il étoit
 „ assez malheureux pour avoir une
 „ jambe plus longue que l'autre , &
 „ qu'il avoit été pris a son desavanta-
 „ ge par ceux qui avoient accusé sa
 „ figure de n'être haute que de cinq
 „ pieds , puisque montée sur son autre
 „ jambe elle avoit pour le moins cinq
 „ pieds deux pouces & demie. Il y en a
 „ eu qui ont poussé leur vanité jusqu'à
 „ revoquer en doute l'exactitude de no-
 „ tre *mesure* , & d'autres au lieu de re-
 „ pondre , comme il falloit , à notre
 „ politesse nous ont informé de certai-
 „ nes personnes plus petites qu'eux ;
 „ en un mot tous les petits hommes de
 „ cette bonne ville , excepté un nom-
 „ bre fort limité , ont désavoué la bas-
 „ sesse de leur taille , & nous ont re-
 „ commandé quelque voisin , ou quel-
 „ que parent , qu'ils regardoient com-
 „ me plus petit qu'eux. Qu'elle honte,
 „ que des gens atteints & convaincus
 „ par leur barbe d'être hommes faits se
 „ rendent coupables d'autant de tri-
 „ cheries , qu'on en découvre dans des
 „ Enfans ridiculement ambitieux, quand
 „ on veut les mesurer l'un contre l'au-
 „ tre.

„ Nous avons achevé depuis peu
 Tome II. I „ d'ac-

„ d'accommoder la sale de l'assemblée
 „ à notre fantaisie, & d'en proportion-
 „ ner les meubles à notre taille. D'a-
 „ bord nous en avons fait ôter tous les
 „ fauteuils, chaises, & tables, qui a-
 „ voient servi aux hommes ordinaires
 „ pendant plusieurs années; les incon-
 „ veniens, où nous avons été sujets
 „ lorsque nous en faisons usage, sont
 „ inexprimables. Tout le corps de no-
 „ tre Président étoit abimé dans son
 „ fauteuil, & quand il étendoit ses
 „ bras de côté & d'autre il ressembloit,
 „ au grand détriment de sa dignité un
 „ enfant qu'on renferme dans une ma-
 „ chine roulante, pour qu'il apprenne
 „ à marcher. Cette chaise d'ailleurs
 „ étoit si large, qu'un Turlupin en
 „ prit un jour occasion de soutenir,
 „ que quoique le Président y fut, c'é-
 „ toit toujours un *siège vacant*. Notre
 „ table d'ailleurs étoit si élevée, qu'un
 „ homme entrant par hasard dans la
 „ sale lorsque nous étions sur le point
 „ de souper, & voyant nos mentons
 „ presque appuyées sur nos assiettes nous
 „ prit pour une troupe de personnes,
 „ qui attendoient une douzaine de bar-
 „ biers pour se faire razer. Il arriva
 „ une autre fois qu'un membre de no-
 „ tre

MODERNE, DISC. LXXV. 207

„ tre société s'avisa de mesurer de notre
 „ Président, qu'il crut bien loin de là,
 „ quoique il ne fut qu'éclipsé totale-
 „ ment par une grosse bouteille de vin
 „ de Florence.

„ Vous voyez bien, Monsieur, que
 „ ce sont là des raisons plus que suffi-
 „ santes pour changer de meubles; nous
 „ nous sommes encore résolus à une
 „ autre réforme, qui n'est pas d'une
 „ moindre importance; c'est de baisser
 „ tellement la porte que tout homme
 „ qui excède cinq pieds de hauteur n'y
 „ sauroit passer sans se heurter le front;
 „ de cette manière elle n'est propre
 „ que pour les gens qui ont la petites-
 „ se requise pour avoir l'honneur d'é-
 „ tre de notre corps.

„ Voici quelque statuts de notre so-
 „ ciété.

„ Si un de nos membres, quelque
 „ dument qualifié qu'il soit, s'efforce
 „ à s'élever au dessus de lui-même par
 „ la manière de s'étendre, ou de trous-
 „ ser son chapeau; si dans une grande
 „ foule il marche sur la pointe des
 „ pieds pour paroître aussi grand qu'un
 „ autre, ou s'il met furtivement sous
 „ son coussin quelque chose qui le hauf-
 „ se dans sa chaise, il sera condamné

„ de ne porter pendant tout un mois
 „ que des souliers sans talons.

„ Si un membre tire avantage de sa
 „ perruque , de son chapeau , de ses
 „ souliers, ou quelque autre partie de
 „ son ajustement , pour paroître plus
 „ grand , ou plus gros qu'il n'est , il
 „ sera obligé de porter des talons rou-
 „ ges, & un plumet de la même cou-
 „ leur , afin que sa stature réelle soit
 „ bornée par des limites remarquables,
 „ & qu'on le demêle facilement d'avec
 „ ses souliers & son chapeau.

„ Si un membre achete pour son
 „ propre usage un cheval de main,
 „ haut de plus de quatorze paumes &
 „ demie, le dit cheval sera vendu ; on
 „ lui donnera à la place un petit cour-
 „ fier Ecoïsois, & le surplus de l'argent
 „ sera employé à regaler la compagnie.

„ Si quelque membre ose fouler aux
 „ pieds les loix fondamentales de la
 „ Cotterie , jusqu'à s'élever sur plus
 „ d'un pouce & demi de talon, il sera
 „ regardé comme coupable du crime
 „ de leze petitesse, & il sera chassé de
 „ la société sans aucun delai. Nota
 „ bene ; le formulaire dont on se servi-
 „ ra en exilant un des membres sera
 „ conçu en ces mots : *hors d'entre nous,*

„ &

„ *Et sois grand, si tu peux.*

„ Le sentiment unanime de la société est, que puisque c'est un fait incontestable que la race humaine est diminuée en stature depuis le commencement du monde jusqu'à présent, l'intention de la nature doit être que l'homme soit petit; nous inferons de là que nous sommes plus excellens que les autres mortels, & que nous ne faisons que devancer le Genre-humain dans la perfection jusqu'à laquelle il doit s'abaisser un jour.

„ Je suis à la lettre

„ Votre très-humble &
„ très petit serviteur

JEAN LE COURT.



DISCOURS LXXVI.

Homunculi quanti sunt. PLAUT.

Que les petits hommes sont grands à leurs propres yeux.

Seconde Lettre du Sieur Jean le Court.

„ M O N S I E U R ,

„ C O m m e n o t r e a s s e m b l é e s ' e s t s é -
 „ p a r é e a u j o u r d ' h u i p l û t ô t q u e
 „ d ' o r d i n a i r e , j ' a i t o u t l e l o i s i r q u ' i l
 „ m e f a u t p o u r a c h e v e r l a r e l a t i o n q u e
 „ j ' a i c o m m e n c é e d e v o u s e n d o n n e r .
 „ J e v o u s a i d é j à e n t r e t e n u d e l a n a t u r e
 „ & d e s v u e s d e n o t r e é t a b l i s s e m e n t ,
 „ & i l n e m e r e s t e q u e d e v o u s i n f o r -
 „ m e r d u c a r a c t è r e d e n o s M e m b r e s ,
 „ & d e s s u j e t s d e n o s c o n v e r s a t i o n s .

„ L e s p e r s o n n e s , q u i s e d i s t i n g u e n t
 „ l e p l u s d a n s n ô t r e s o c i e t é , s o n t u n
 „ p e t i t R i m e u r , u n p e t i t c o n t e u r d e
 „ F l e u r e t t e s , u n p e t i t P o l i t i q u e , &
 „ u n p e t i t H e r o s . L e p r e m i e r q u i
 „ s ' a p p e l l e T h e o d o r e *Hemistiche* a é t é
 „ é l u n o t r e P r e s i d e n t p a r t o u s l e s s u s -
 „ f r a g e s ,

MODERNE, DISC. LXXVI. 212

„ frages. Il merite cette dignité non
 „ seulement par ce qu'il est le plus pe-
 „ tit de toute la bande, mais sur tout
 „ par ce qu'il est assez glorieux de sa
 „ petitesse, pour s'habiller toujours de
 „ noir, afin de paroître encore plus
 „ petit. C'en est pas tout, il pousse son
 „ merite jusqu'à se courber quand il
 „ marche dans les rues. Il est difficile
 „ de voir une figure plus grotesque,
 „ c'est un petit bout d'homme tout
 „ des plus vifs avec de grands bras, &
 „ de grandes jambes; Il ne ressemble
 „ pas mal à une araignée, & certaines
 „ gens l'ont pris à quelque distance
 „ pour un petit moulin à vent. Ces
 „ avantages corporels sont soutenus
 „ par un magnifique talent pour la
 „ poésie, & il nous a promis de com-
 „ poser un grand poëme en très petits
 „ vers pour célébrer tous les grands
 „ hommes de notre taille, qui se sont
 „ rendus illustres dans le Monde. Il
 „ aime *Statius* à la fureur pour l'amour
 „ de ce seul vers par lequel ce Poëte
 „ latin depeint Tydée:

Major in exiguo regnabat corpore virtus;

Sa bravoure faisoit d'autant plutôt figure.

I 4

Qu'elle

Qu'elle avoit pour séjour sa petite Nature.

„ Il a même résolu de traduire toute la Thebaïde uniquement par tendresse pour ce petit guerrier.

„ *M. Thomas Trotte menu* est un beau petit Brun , & le Damoiseau le plus galant du siècle. Il est extrêmement propre dans ses habits , & pour les avoir faits de bon air il emploie le même tailleur qui habille les Princes , & les Heros de l'*Opera du voisinage*. La vivacité de son tempéramment le porte à se vanter assez souvent des faveurs du beau sexe. – Il y a quelque tems qu'il s'excusa de ne pas rester à l'assemblée , en alleguant un rendez-vous qu'il avoit avec une belle , & même avec une belle de riche taille , qui avoit bien voulu lui promettre de satisfaire à tous ses desirs ; Un de la Compagnie , qui est son confident nous assura que la chose étoit vraie , mais que la Dame en question qui est d'une humeur un peu gaillarde lui avoit fait cette promesse à condition que le galant & elle seroient attachez ensemble par le gros or-teuil.

„ Pour notre *Politique* c'est un personnage grave de naissance & habile
de

„ de profession. La gravité d'un hom-
 „ me de sa taille, paroît en comparai-
 „ son de la gravité d'un grand homme,
 „ comme celle d'un chat mis en paral-
 „ lele avec celle d'un Lion. Notre il-
 „ lustre a pris l'habitude de s'apostro-
 „ pher lui-même quand il est seul, &
 „ un jour qu'il croyoit être sa seule
 „ compagnie, on l'a entendu se com-
 „ parer à un petit cabinet, qui renfer-
 „ me tous les secrets des gouverne-
 „ mens, & les maximes les plus raffi-
 „ nées des Princes.

„ Son visage est pale & decharné,
 „ ce qu'il faut attribuer à ses veilles &
 „ aux efforts d'imagination qu'il fait
 „ pour le bien de l'Europe; il est ap-
 „ parent même que c'est la cause de
 „ son extrême petitesse, puisque rien
 „ n'empêche d'avantage un homme de
 „ croître qu'une succession non inter-
 „ rompue de soins inquiets. C'est ainsi
 „ qu'il a ruiné sa propre constitution
 „ en ne songeant qu'à affermir celle de
 „ sa patrie. Il est ce que Balzac ap-
 „ pelle un *grand Distillateur des maxi-
 „ mes de Tacite*. Quand il parle il pe-
 „ ze chaque parole avant que de lui
 „ donner l'essor; on diroit qu'il craint
 „ de nous enrichir trop vite de ces su-

„ blimes remarques, & il ne ressemble
 „ pas mal à un Alambic qui donne gou-
 „ te à goute l'extract des simples qu'il
 „ contient.

„ Il s'agit encore de vous dépeindre
 „ notre Heros *le Chevalier de la Brette*.
 „ Il se distingue surtout par la longœur
 „ de son épée, qui coupe sa figure par
 „ une ligne oblique en deux parties à
 „ peu près égales, ce qui lui donne la
 „ figure d'une mouche qui percée d'u-
 „ ne épingle au travers du corps par
 „ un enfant malicieux ne laisse pas de
 „ marcher. Il lui est arrivé un jour
 „ d'appeller un grand homme en duel,
 „ pour lui avoir donné dans les yeux
 „ d'un coup de sa manche. La chose
 „ dont il se vante avec le plus d'osten-
 „ tation, c'est que dans toutes ses cam-
 „ pagnes jamais boulet de canon ne lui
 „ a fait baisser la tête.

„ Au reste à l'âge de quatorze ans il
 „ étoit tout aussi grand qu'il l'est à cet-
 „ te heure ; quelque indifférent que
 „ soit cette particularité, je n'ai eu
 „ garde de la passer sous silence ; il
 „ s'en seroit choqué peut-être, car rien
 „ n'est plus colérique que les petits
 „ Heros.

„ Ce sont là les Messieurs qui ani-
 „ ment

MODERNE, DISC. LXXVI. 215

„ ment le plus nos conversations; El-
 „ les roulent d'ordinaire sur les acci-
 „ dents heureux & malheureux, que
 „ nous attire tous les jours notre tail-
 „ le; nous les communiquons les uns
 „ aux autres; comme matieres de rail-
 „ lerie; ou bien comme sujets de con-
 „ solation mutuelle. Il y a quelques
 „ jours que notre President fit une ru-
 „ de chute, parce que le poids de son
 „ corps étoit incapable de le soutenir
 „ contre au grand coup de vent. Ce
 „ malheur lui donna occasion de nous
 „ dire que ce desastre n'est pas nou-
 „ veau; & que la même chose est arri-
 „ vée a un Poete ancien qui étoit tel-
 „ lement léger, qu'il étoit obligé pour
 „ éviter de pareilles culbutes de se les-
 „ ter avec du plomb, d'un coté, &
 „ avec ses propres ouvrages de l'autre.
 „ Notre *petit amoureux* tout aussi fin-
 „ cère que le Poete nous raconta hier,
 „ qu'il s'étoit guéri de l'amour qu'il
 „ avoit eu pour une grande personne,
 „ en prenant trois matins de suite avec
 „ son *the* une prise de Roman comi-
 „ que, dont *Ragotin* est un des pre-
 „ miers Heros.

„ Notre guerrier a plus de réserve,
 „ & il est trop glorieux pour nous in-

„ struire des *avantures* qu'il a manquées
„ de mettre a fin, & des *accidents* ma-
„ lencontreux qui ont varié le cours de
„ sa vie. Pour le *Politique* il se déclara
„ ennemi juré de la raillerie, & de
„ tout badinage; son front austere ne
„ se deride jamais au recit de nos in-
„ fortunes burlesques, on peut juger
„ de la s'il est homme a nous etaler les
„ siennes & a les placer dans ce jour
„ agréable qui pourroit leur donner un
„ air risible: s'il nous communique quel-
„ ques catastrophes de sa vie serieuse,
„ ce n'est que par forme de plainte,
„ & nous avons assez de complaisance
„ pour lui, pour ne jamais rire de ses
„ malheurs, que lorsqu'il est absent.

„ Nous avons un soin particulier de
„ nous communiquer tous les traits
„ d'Histoire, & tous les caracteres
„ d'hommes illustres qui sont propres
„ a faire honneur aux petites figures
„ humaines; *Monsieur de la Brette* qui
„ n'a pas plus de lecture, qu'il n'en
„ faut a un homme de guerre nous é-
„ tourdit continuellement du petit Da-
„ vid, qui fit mordre la poussiere au
„ grand Goliath, & du petit Luxem-
„ bourg, qui a rendu Louis quatorze
„ grand Monarque; Il n'a garde sur-
„ tout

„ tout d'oublier le petit *Alexandre le*
 „ grand. Pour le sieur *Hémistiche*, il
 „ ne sauroit se lasser d'admirer l'affabi-
 „ lité d'Auguste, qui dans une lettre
 „ a Horace l'appelle son *joli petit hom-*
 „ *me*, & il témoigne une tendresse
 „ particuliere pour Voiture, & pour
 „ Scarron, qui ont bien voulu don-
 „ ner a la posterité l'idée la plus exac-
 „ te de leur figure abrégée. Il décide
 „ hardiment contre un grand Litera-
 „ teur, & tous ses Sectaires, qu'*Esope*
 „ n'a pas été d'un brin plus grand &
 „ plus joli, qu'on le depeint d'ordinai-
 „ re; mais notre guerrier se déclare de
 „ l'opinion du savant personnage dont
 „ je viens de parler; il soutient que la
 „ guerre des rats & des grenouilles ou-
 „ vrage attribué à *Esope* est une Satire
 „ sanglante contre les petits Heros, &
 „ qu'elle ne sauroit sortir que de l'es-
 „ prit grossier que de quelque maroufle
 „ d'une taille gigantesque. Quant à
 „ notre Politique, son lieu commun
 „ favori & qui lui égaye le plus l'ima-
 „ gination est un certain Roi d'Egyp-
 „ te nommé *Bochor* qui, selon le té-
 „ moignage de *Diodore*, fut extreme-
 „ ment petit, mais qui surpassa tous
 „ les hommes qui furent avant lui du

„ côté de la prudence, & de l'art de
 „ gouverner.

„ Comme j'ai l'honneur d'être Se-
 „ cretaire de notre Société, c'est mon
 „ devoir de recueillir tout ce qui se
 „ dit, & tout ce qui se fait de remar-
 „ quable dans chaque assemblée. C'est
 „ là ce qui me met en état de vous
 „ communiquer les particularitez que
 „ vous venez de voir, & de vous don-
 „ ner dans la suite d'autres memoires
 „ de la même force, sur un sujet si
 „ important. Je dois vous dire enco-
 „ re que nous avons des Espions dans
 „ tous les quartiers de la ville, pour
 „ être informez exactement de la con-
 „ duite des Pigmées rebelles, qui ont
 „ l'audace de mépriser nos loix & nos
 „ statuts; qu'ils prennent garde à eux;
 „ les grands airs qu'ils pourront se don-
 „ ner dans leurs amours ou dans leur
 „ combats, afin de passer pour des
 „ hommes formels, n'échapperont
 „ point aux mesures que nous avons
 „ prises, pour en avoir la plus exacte
 „ connoissance; nous en serons instruits
 „ à coup sur, & nous en instruirons
 „ le public, dans la vue de punir & de
 „ réformer ces petits ambitieux.

„ Notre Président m'a accordé à
 „ moi

„ moi seul le droit d'exposer à l'indi-
 „ gnation de toute la ville tous ces
 „ nains intraitables qui par leurs actions
 „ veulent defavouer leur petitesse, quoi
 „ qu'il ne leur manque que la pauvreté
 „ pour être conduits de foire en foire
 „ dans des boëtes. Il ne s'est réservé à
 „ lui-même en qualité de Poëte, que
 „ certains ridicules distinguez & pro-
 „ pres à aiguïser la pointe d'une Epi-
 „ gramme. Adieu, Monsieur, je vous
 „ salue au nom de toute la société.

„ JEAN LE COURT, Secretaire.

DISCOURS LXXVII.

— Est animus lucis contemptor.

L'ame peut se passer de la lumiere du jour.

Les Lettres suivantes sont curieuses
 & instructives, & c'est tout ce que je
 donnerai aujourd'hui à mon Lecteur.

I. LET-

I. LETTRE.

„ M O N S I E U R ,

„ **L** E papier que je vous envoie
 „ contient un passage fidèlement
 „ traduit d'un auteur ancien; si vous
 „ avez envie de vous en servir laissez à
 „ deviner à vos Lecteurs, s'il étoit de
 „ la Religion Chrétienne, ou Payenne.

Dans l'état, où je me trouve, mes chers amis, je ne saurois m'empêcher de vous communiquer mes pensées sur la mort; plus j'en approche, plus je la contemple de près, & mieux je crois en comprendre la nature; je suis convaincu que nos Peres, ces illustres personnages, pour lesquels j'ai senti tant d'amour & de veneration, ne cessent pas de vivre, quoi qu'ils aient passé par ce que nous appelons le trepas; certainement ils vivent, mais c'est d'une vie, qui seule est digne de ce nom. En effet quand nous sommes emprisonnez dans des corps, nous ne saurions nous considerer raisonnablement, sinon, comme des galériens attachez à la chaine; Dans cet état, notre ame, qui est quelque chose de divin & qui tire son origine du ciel me semble des-
bono.

honorée & avilie par son union avec la matiere ; Elle est exilée de sa véritable patrie. Je ne conçois qu'une seule raison, qui puisse avoir porté l'Auteur de la nature à attacher nos ames à des corps : c'est afin que le grand ouvrage de l'univers puisse avoir des spectateurs capables d'en admirer l'ordre surprenant , & de s'efforcer à en imiter la noble regularité dans toute leur conduite. Quand je prête attention à l'activité infinie de nos esprits, aux traces, que les choses passées laissent dans notre memoire , & à la penetration par laquelle nous perçons jusques dans l'avenir ; quand je réfléchis sur tant de nobles découvertes , & sur les grands progrès que nous avons faits dans les arts & dans les sciences il m'est impossible de me persuader, qu'un Etre qui possède la source de tant de choses excellentes soit produit , pour être anéanti. Je crois encore sentir distinctement, que mon ame est une substance simple , qui ne sauroit être confondue avec quelque chose d'une nature differente , & j'en conclus ; qu'elle est indivisible & imperissable.

Gardez - vous bien par consequent de vous mettre dans l'esprit , mes chers amis, que lorsque je vous serai enlevé, je n'existerai plus , & que n'étant plus avec vous
je

je ne serai nulle-part ; souvenez-vous que pendant que nous avons vecu ensemble vous n'avez pas vu mon ame ; & que cependant vous avez été surs que j'en avois une , dont mon corps empruntoit son mouvement & toute son activité. Pourquoi donc vous imagineriez vous que cette ame séparée du corps n'aura plus d'existence , parce que vous n'en verrez plus les actions ? qu'elle ne seroit pas notre extravagance de rendre , comme nous faisons , des honneurs & des hommages aux grands hommes après leur mort , s'ils étoient entierement anéantis , & si leur ame ne survivoit pas à la matiere , qui l'a enveloppée. Pour moi , je ne saurois jamais concevoir , que l'ame ne vit que pendant qu'elle est liée au corps , & qu'elle perit dès qu'elle l'abandonne , je ne comprends pas qu'elle cesse de sentir & de penser , lorsqu'elle est dégagée de cette enveloppe qui sans elle n'a ni raison , ni sentiment. Il est naturel , au contraire , de se persuader que séparée de la matiere , & jouissant de toute la simplicité , & de toute la pureté de sa nature , elle doit avoir plus de lumieres & plus de sagesse , que lorsqu'elle est obscurcie par le corps , qui l'enveloppe comme un épais nuage. Lorsque le corps meurt , il nous est facile de découvrir ce que deviennent toutes ses différen-

tes

tes parties; mais nous ne voyons point l'ame, ni lorsqu'elle est unie au corps, ni lorsqu'elle en est dégagée, & par conséquent son invisibilité après le trépas n'est rien moins qu'une preuve de son anéantissement. Remarquez encore avec moi, que rien ne ressemble plus à la mort, que le sommeil, & que c'est dans le sommeil, que l'ame fait voir principalement qu'elle a quelque chose de divin dans sa nature; c'est alors que les liers qui l'attachent au corps se relâchent pour un tems; de quelle manière ce qu'elle a de celeste ne brillera-t-il donc pas, lorsque ces liens seront entièrement brisez ?

II LETTRE.

M O N S I E U R.

„ Puisque vous avez bien voulu in-
 „ sérer quelques pieces Théologiques
 „ dans cet ouvrage excellent qui tout
 „ les jours nous instruit, & nous amuse
 „ j'ose vous prier instamment de faire
 „ un pareil usage des réflexions sui-
 „ vantes; il y a de l'apparence, qu'el-
 „ les auront les graces de la nouveauté
 „ pour le Lecteur Anglois, & si elles
 „ sont fondées, on en pourra tirer un
 „ gran-

„ grand nombre de consequences tres
 „ importantes.

„ Tout homme qui a lu les Evange-
 „ listes avec quelque attention doit a-
 „ voir observé necessairement, que no-
 „ tre Sauveur n'a jamais negligé l'occa-
 „ sion de se servir de tout son zele
 „ pour attaquer l'orgueilleuse Hypocry-
 „ sie des Pharizéens; ses discours n'ont
 „ jamais plus de vehemence, que lors-
 „ qu'ils roulent sur ce sujet. Cette
 „ découverte publique de leurs crimes
 „ cachez faite par un homme, qui
 „ perçoit a travers de tous les voiles
 „ brillants sous lesquels ils couvroient
 „ la noirceur de leurs ames, leur in-
 „ spira une telle rage; qu'ils se joi-
 „ gnerent tous a le persecuter, avec
 „ toute l'opiniatreté possible, jusqu'a
 „ forcer Pilate, en quelque sorte, a le
 „ faire mourir.

„ La force & le repetition frequen-
 „ des censures en question a repandu
 „ parmi nous l'air le plus odieux sur le
 „ nom de Pharizéen; nous n'entendons
 „ par la qu'un homme qui met un prix
 „ excessif à l'exterieur & à la ceremo-
 „ nie de la Religion, sans songer a s'a-
 „ nimer de ces sentimens, qui le por-
 „ teroient à la pratique sincere & gene-
 „ rale

„ le des devoirs essentiels ; pratique ,
 „ qui bien loin de deriver d'un atta-
 „ chement a la vaine gloire, & a un
 „ sordide intérêt ne sauroient avoir
 „ pour source que l'habitude d'une
 „ solide vertu.

„ C'étoit la véritablement le Cha-
 „ ractere des Pharizéens ; tous les qua-
 „ tre Evangelistes nous le font voir a-
 „ vec une evidence egale. Mais ils
 „ nous font depeints par des couleurs
 „ moins noires dans l'ouvrage d'un de
 „ ces saints hommes, savoir saint Luc.
 „ C'est pour ainsi dire une seconde
 „ partie de son Evangile, & elle nous
 „ est connue sous le titre d'*Actes des*
 „ *Apotres*. C'est la qu'il entre dans un
 „ detail exact de ce que les Apotres ont
 „ fait & souffert a Jerusalem en execu-
 „ tant les ordres qu'ils avoient reçus
 „ de leur divin maitre, comme aussi de
 „ la conduite de St. Paul, depuis sa
 „ vocation à l'Apostolat jusqu'à son dé-
 „ part pour Rome. Ce qu'il y a de
 „ remarquable, c'est que dans toute cet-
 „ te histoire si exactement circonstan-
 „ ciée nous ne voyons pas que les Pha-
 „ rizéens aient jamais traversé les pro-
 „ grez de l'Evangile ; nous y décou-
 „ vrons au contraire, que dans plu-
 „ sieurs

„ sieurs occasions ils ont soutenu les
„ Docteurs du Christianisme naissant.
„ Dans ce temps là, les zelez, les fu-
„ rieux persecuteurs des Disciples de
„ J: Christ, étoient les *Sadducéens*, qu'on
„ peut appeller avec justice les Esprits-
„ forts du Peuple Juif. Ils n'admettoient
„ ni résurrection ni anges, ni esprits;
„ En un mot, ils étoient Deïstes, si
„ non Athées; ils se conformoient exte-
„ rieurement à la forme de gouverne-
„ ment établie dans l'Eglise & dans l'E-
„ tat; ils prétendoient attachez comme
„ les autres à la Religion de leurs Peres,
„ ne faire qu'une Secte à part, & parce
„ que le Dogme de la Résurrection n'est
„ pas établi dans les livres de Moïse
„ d'une maniere directe & literale, ils
„ soutenoient que c'étoit dans ces livres
„ seuls, qu'il falloit chercher tout l'es-
„ sentiel de la révélation divine. Il ne
„ faut pas s'étonner par conséquent de
„ ce que ces gens-là redoutassent les
„ progrès du Christianisme fondé prin-
„ cipalement sur la Résurrection de
„ notre Sauveur, & sur son Ascension
„ dans le Ciel.

„ De là les efforts continuels, qu'ils
„ firent, pour étouffer cette sainte Ré-
„ ligion dans sa naissance. Lorsque St.

„ Pierre

„ Pierre, & St. Jean eurent guéri un
 „ aveugle à la porte du temple appelée
 „ la belle, & qu'ils se furent attiré
 „ par là l'admiration de tout le peuple,
 „ c'étoient les Prêtres & les Sadducé-
 „ ens qui les firent mettre en prison,
 „ & qui ne les relacherent, qu'après
 „ avoir taché de les effrayer par des
 „ censures & par des menaces. Peu de
 „ tems après les Prêtres furent terri-
 „ blement alarmez par la mort d'Ana-
 „ nias & de Saphira, & par un grand
 „ nombre d'autres miracles, qui suivi-
 „ rent cette preuve effrayante du Pou-
 „ voir dont J. Christ avoit armé ses A-
 „ pôtres. Ils commencerent à trembler
 „ pour le culte Levitique qui seul leur
 „ fournissoit les moyens de vivre déli-
 „ cieusement, & soutenus par toute la
 „ Secte des Sadducéens ils emprisonne-
 „ rent les Apôtres de nouveau, dans le
 „ dessein de les examiner le jour après
 „ devant le grand conseil. C'est là que
 „ les Prêtres & les Sadducéens propo-
 „ serent de traiter ces prétendus coupa-
 „ bles avec la dernière rigueur; mais
 „ leurs résolutions furieuses furent tra-
 „ versées par *Gamaliel* Pharizéen distin-
 „ gué, & Precepteur de *St. Paul*. C'é-
 „ toit un homme d'une grande autori-
 té

„ té parmi le peuple , & dont on voit
„ encore plusieurs décisions conservées
„ dans le corps des traditions Juives
„ appelé le Talmud. Il leur dit, qu'il
„ n'étoit pas impossible que les Apô-
„ tres ne fussent animez par l'esprit de
„ Dieu , & qu'en ce cas s'opposer à
„ eux c'étoit vouloir combattre Dieu
„ lui-même. Ce Docteur de la Loi
„ étoit si considéré chez les gens de sa
„ Secte , qu'il est très probable que
„ dans cette occasion importante tous
„ les Pharizéens opinèrent , pour ainsi
„ dire , par sa bouche.

„ La mort du premier Martyr St.
„ Etienne arriva peu de tems après, &
„ l'on ne voit point que les Pharizéens
„ y aient contribué ; il est vrai-sem-
„ blable que ses persécuteurs furent les
„ mêmes gens qui avoient mis en pri-
„ son St. Pierre , & St. Jean. Il est
„ vrai qu'un jeune-homme de la secte
„ contraire poussa la chaleur de son ze-
„ le jusqu'à garder les habillemens des
„ bourreaux de ce saint homme ; ce
„ jeune-homme , qui porta sa ferveur
„ mal entendue à cet excez , étoit le
„ grand St. Paul , qui fut dans la suite
„ honoré d'une vocation particuliere ,
„ & qui converti immédiatement par
J.

„ J. Christ lui-même devint l'Apotre
 „ des Gentils. Excepté ce grand hom-
 „ me arraché a ses erreurs d'une ma-
 „ niere si glorieuse, nous ne trouvons
 „ dans tous les Actes des Apotres au-
 „ cun Pharizéen qui dans les premiers
 „ temps de l'Eglise se soit opposé aux
 „ progres de notre sainte Religion. A
 „ peine St. Paul converti fut il venu a
 „ Jerusalem, que les Sadducéens lui
 „ marquerent une haine implacable &
 „ qu'ils firent une conjuration contre
 „ sa vie; un des moyens, dont il se
 „ servit pour se sauver de leur rage, ce
 „ fut de se déclarer Pharizéen dans
 „ toutes les occasions; dans le Chap.
 „ 22 il dit au peuple qu'il avoit été
 „ élevé aux pieds de Gamaliel, dans
 „ la Loy de ses Peres, de la maniere
 „ la plus rigoureuse, & dans le chapi-
 „ tre suivant il s'avoue devant le grand
 „ Conseil, Pharizeen & fils de Pha-
 „ rizeen, & il assure qu'il étoit accu-
 „ sé a cause du dogme de la resurrec-
 „ tion des morts, dogme favori de
 „ cette Secte. Par là il s'attira la bien-
 „ veillance & le secours des Pharizéens;
 „ Il est vrai qu'il ne les porta point a
 „ reconnoître notre Sauveur pour le
 „ Messie, mais du moins ils furent as-

„ sez favorables a sa Doctrine , pour
„ déclarer que peutestre un Ange ou
„ un esprit lui avoit parlé, & qu'en ce
„ cas s'opposer a lui c'étoit s'opposer
„ a Dieu lui-meme; c'étoit la l'argu-
„ ment dont Gamaliel s'étoit servi au-
„ paravant dans le *Sanhedrin*. Ils sem-
„ blent avoir été frappés de la ferme-
„ té, avec laquelle les Apotres, soute-
„ noient la resurrection de Jesus Christ,
„ comme aussi des miracles qui appu-
„ ioient cette fermeté & dont ils é-
„ toient tous les jours témoins oculai-
„ res.

„ Plusieurs d'entr'eux furent assez
„ dociles pour se convertir sans le se-
„ cours de quelque miracle particu-
„ lier fait en leur faveur, & les autres
„ plus obstinez se tinrent neantmoins
„ en repos sans mettre obstacle à l'a-
„ vancement de la Doctrine de J:
„ Christ.

„ Voila la maniere dont se conduisi-
„ rent les Pharisiens dans cette impor-
„ tante conjoncture. Pour les Saddu-
„ céens, nous ne voyons pas dans tous
„ les Actes des Apotres qu'un seul d'en-
„ tre eux daigna ouvrir les yeux a la
„ lumiere de l'Evangile. Il semble
„ meme que les premiers disciples de
Jesus

„ Jesus Christ les ayent regardez com-
 „ me des Heretiques desesperez, &
 „ nous ne voyons pas qu'aucun mira-
 „ cle ait été fait pour rappeler quel-
 „ qu'un d'entre eux de ses funestes
 „ égarements. Il n'en étoit pas ainsi
 „ des Pharizéens, & nous en voyons
 „ un sur-tout conduit au chemin du
 „ salut par un miracle des plus remar-
 „ quables ; ce qui met une différence
 „ sensible entre ces deux Sectes ; aussi
 „ St. Paul, après sa conversion, s'est
 „ toujours fait une gloire du Pharizéis-
 „ me dans lequel il avoit été élevé ;
 „ c'est ce qu'il a fait voir en parlant à
 „ tout le peuple de Jerusalem, & en
 „ plaidant sa cause devant le grand
 „ Conseil & devant le Roy Agrippa ;
 „ on voit encor la meme chose dans
 „ son Epitre aux Philippiens.

„ De tous ces faits on peut conclure
 „ avec fondement, à ce qui me paroît,
 „ que les censures dont Jesus Christ a
 „ accablé les Pharizéens n'ont pas por-
 „ té proprement sur l'essentiel de leur
 „ Doctrine, qui estoit réellement pu-
 „ re & sainte ; Elles n'eurent pour
 „ objet que leur Hypocrisie, leur A-
 „ varice, la Tyrannie qu'ils exerçoient
 „ sur le peuple, l'Orgueil, qu'ils fon-

„ doivent sur leur zele outré pour les
„ ceremonies de la Loy, & le poids
„ qu'ils ajoutaient a ce joug par leurs
„ traditions vetilleuses.

„ En voila bien assez sur cette ma-
„ tiere, je n'y joindrai que quelques
„ réflexions, qui y ont du rapport ;
„ L'Atheisme me paroît infiniment
„ plus pernicieux pour la Societé hu-
„ maine, que la Religion sous quelque
„ figure terrible qu'elle puisse paroî-
„ tre, pourvu que ceux qui en font
„ profession, en soient veritablement
„ persuadez. Je ne desespere point de
„ la conversion d'un Papiste, quoique
„ l'idée seule d'être exposé a la pitié
„ cruelle d'un Catholique zélé m'ins-
„ pire de l'horreur, comme elle en doit
„ inspirer a tous ceux qui connoissent
„ a fond cette Secte meurtriere, qui
„ ne laisse pas de croire veritablement
„ en J: Christ. Mais un esprit fort
„ qui admet a peine une Divinité, &
„ qui rejette absolument la revelation
„ est un monstre tout autrement for-
„ midable. Tant qu'il sera lui-même
„ soumis au-pouvoir d'autrui, il parle-
„ ra d'une maniere pathetique du
„ droit naturel & des prerogatives
„ communes a tous les membres de la so-

„ cieté, mais dez qu'il se verroit ar-
 „ mé du pouvoir souverain, il change-
 „ roit sans doute de langage, & de
 „ conduite; aucun de ses principes ne
 „ mettroit des bornes a ses projets ty-
 „ renniques. D'ailleurs fondez sur les
 „ remarques que nous avons faites tou-
 „ chant les Sadducéens, nous n'avons
 „ gueres lieu d'esperer la conversion de
 „ nos incrédules modernes. Quelle
 „ apparence, qu'un Dieu souveraine-
 „ ment juste veuille accorder a des im-
 „ pies, qui se sont fait un jeu de l'at-
 „ taquer directement, une grace suffi-
 „ sante, pour les tirer de leurs abomi-
 „ nables erreurs!

„ Si ces idées sont justes, comme
 „ j'ose le croire, c'est le veritable temps
 „ de les rendre publiques, vous en es-
 „ tes prié, Monsieur, par

Votre tres-humble &c.



DISCOURS LXXVIII.

Ingenium sibi quod vacuas defumfit Athenas,
 Et studiis annos septem dedit, insenuitque
 Libris & curis, statua taciturnius exit
 Plerumque, & risu populum quatit.

Un Savant qui a passé toute sa jeunesse dans les Universités, & qui a vieilli dans la poussière du Cabinet, a, dans les rues, l'air d'une statue qui se promene, & son air plat donne à rire à toute la Populace.

PUISQUE les avantages que nous pouvons attendre dans le monde dépendent sur tout de notre education, il ne sera pas inutile d'examiner s'il n'est pas possible de donner à cette baze de notre fortune plus de profondeur & plus de solidité.

Le premier inconvenient de l'Education, c'est que dans notre enfance elle est d'ordinaire uniquement conduite par des personnes, qui nous aiment jusqu'à la foiblesse, & qui ont une idée excessive de notre genie, & de nos talents; faut il s'étonner s'ils se trompent dans les mesures qu'ils prennent? surtout quand on songe que pour bien élever

léver des Enfants, il faut une grande étendue d'habileté, qui manque à la plupart des Peres & des Mères, quoiqu'il n'y en ait presque point, qui ne se croient aussi qualifiez pour former le Caractère d'un enfant, que pour le faire venir au monde. Malheureusement ceux qui souffrent le plus d'une éducation mal dirigée, ce sont les Enfants memes, qui ne s'apperçoivent d'ordinaire des égarements dans lesquels on les a conduits, que lorsqu'il est presque impossible d'en revenir.

Les Universitez qui devroient fournir naturellement des remèdes furs à des maux si dangereux, ne font que les augmenter & les rendre presque incurables. Je ne parlerai que de celles de notre Patrie, & je ferai quelques remarques sur ce qu'il y a de défectueux dans la maniere, dont on y dirige la jeunesse.

Le premier inconvénient que j'y découvre, c'est qu'on ramasse sous la conduite d'un même gouverneur un bon nombre de jeunes gens differens en âge, en naissance, en genie, en caractère, & qu'on leur donne constamment les mêmes instructions. Portons nos réflexions sur un Enfant délicat à peine arraché

raché du sein de sa Mere, & accoutumé à suivre tous les desirs déreglez de son cœur, tous les caprices impertinens de son imagination. Devroit-il être gouverné de la même maniere qu'un garnement de dix-neuf ans, que le fouet a conduit de classe en classe, endurci dans les reprimandes & dans le chatiment, & qui sous la discipline la plus rude & la plus farouche a déjà achevé ses dix campagnes de Littérature.

Le Lecteur dira sans doute qu'il n'est pas raisonnable d'attendre du maigre salaire qu'on donne à ces sortes de gouverneurs, une attention exacte & suivie sur le different tour d'esprit, & sur les differentes vues de chaque élève. J'en conviens, & l'on ne sauroit songer sans la plus grande indignation au prix, dont on prétend acheter tous les avantages qu'un jeune homme peut tirer des leçons d'un homme savant & éclairé; si l'on vouloit bien étendre un peu cette récompense, non seulement on animeroit les soins de ces maitres, mais on encourageroit d'habiles gens à se rendre propres à cette profession pénible, en rendant leurs lumieres & leurs connoissances plus generales. Jusqu'ici on est bien éloigné d'entrer dans une
con-

considération si naturelle ; chacun de nos jeunes gens les plus distinguez ne donne à son *Gouverneur academique* que la moitié des gagés de son laquais , ce qui devoit faire rougir de honte toute la Nation ; quel fruit ne faut-il pas attendre d'une dépense si prodigieuse ; elle seroit bien mal employée en vérité si l'on n'en étoit dedommagé par les idées les plus justes & les plus nobles de la morale , par une connoissance bien digérée de l'Histoire , par un goût fin en matiere de Bel-esprit , en un mot par tout ce qui peut rendre l'homme grand & heureux. Parlons serieusement sur une matiere si mortifiante ; c'est une chose monstrueuse que des Personnes qui joignent une grande fortune à une illustre naissance soient plus inquiets sur la maniere de dresser un chien , ou un cheval favoris , que sur l'Education d'un fils qui doit hériter de leurs titres, & de leurs biens.

Le second inconvenient de l'*Education Accademique* c'est la veneration pédantesque qu'on y nourrit dans les ames pour le Grec , & pour le Latin ; c'est par là qu'on force également toute la jeunesse à s'exercer sur ces Langues mortes ; qu'elle aye des talens ou non

pour y faire des progrès. Qu'arrive-t'il? Les jeunes gens qui n'ont ni gout ni inclination pour cette étude sterile en elle-même, s'adressent aux écoliers, qui brillent dans leur college, & ils achètent d'eux tous les mots Grecs & Latins dont ils ont besoin pour satisfaire leurs maitres inflexibles sur cet article. Mais voici un autre défaut encore plus terrible qu'on remarque dans l'Education que notre jeunesse reçoit aux Universitez. Toute l'attention y roule sur ce qu'on appelle profonde érudition, & l'on y neglige avec un mepris general tous les petits talens, qui doivent entrer dans le caractère d'un homme bien élevé. Cependant il y a peu de ces genies qui ont assez de force pour parvenir à une habileté extraordinaire, & dans le cours de la vie, il y a peu d'occasions, où l'on ait besoin de ce genie transcendant étendu & enrichi des connoissances les plus rares. Par conséquent les ames communes, qui font le grand nombre, sont interessées à se fournir de certaines perfections subalternes, qui sont à la portée generalement de tout le monde, & qui peuvent être avantageuses dans presque toutes les circonstances de la vie.

D'ail-

D'ailleurs les Personnes, dont nous avons sur-tout besoin pour faire fortune, sont des gens dont la fortune est déjà faite, ce sont des Grands, & l'on remarque que ces Grands ont reçu en general une éducation plus superficielle que ceux qui sont d'un rang inferieur. Le savoir vivre & les belles manieres sont le plus souvent tout leur merite, & il est naturel qu'ils considerent, & qu'ils protegent dans les autres les qualitez par lesquelles ils brillent eux-mêmes. Produire à leurs yeux le portrait de leur propre caractere, c'est employer sur eux une flatterie aussi innocente qu'irrésistible. Cependant certains fils cheries de nos doctes Meres les Univerfitez, quoi qu'ils soient furs de ne pouvoir se pousser dans le monde, qu'en s'insinuant dans l'esprit des grands Seigneurs regardent avec dedain ces petites nécessaires, & lorsqu'il s'agit de parler à leurs Protecteurs l'embarras de leur figure se répand sur leurs discours mêmes, & en cache jusqu'au sens commun.

C'est ainsi que par la seule inattention pour certains agrémens, un homme né pauvre se sert d'une methode sure pour le rester toute sa vie.

J'espère que les savants me pardonneront ce que je n'avance ici que pour leur rendre service, & nullement pour les offenser. Je songe seulement à les avertir de ne point négliger certaines qualitez faciles à acquérir, & capables de devancer dans la recherche de la réputation, & de la fortune, le mérite le plus solide, les connoissances les plus excellentes.

Si la jeunesse des Universitez devoit être avancée dans le monde à proportion de leur savoir; *si la richesse étoit assurée aux gens intelligens & la faveur aux personnes habiles*, certainement il faudroit mépriser toute application qui n'a pas pour but un mérite réel. Mais nous devons être examinés par la multitude ignorante & peu sensée; pour quoi ne pas avoir une complaisance innocente pour son gout peu judicieux; si elle préfère un brillant extérieur aux plus grandes qualitez du cœur & de l'esprit, nous n'en sommes pas responsables; la sottise & l'infamie en est sur son compte. Plus un homme sait s'approprier de talens de différens ordres, & plus il est en état de satisfaire toutes sortes de personnes, & c'est indubitablement dans cette vue, que l'auteur
d'un

d'un livre Italien intitulé le *Courtizan*, veut qu'un homme qui se destine à la Cour, sache luter ; voltiger, en un mot tous les exercices du corps, quelque bas, qu'il paroissent. C'est très bien raisonner ; un jeun-homme, qui a l'intention de se rendre agréable aux yeux de tout le monde, ne sauroit mieux faire que de se procurer tous les agrémens imaginaires & réels qui ont de l'a relation avec tous les gouts différens.

Ces Maximes sont inconnues aux jeunes gens de nos Universitez ; au lieu d'employer leur loisir à des amusemens qui les mettroient en état de brusquer la fortune ; ils s'en servent pour se voir les uns les autres dans certaines maisons, où ils boivent, pour oublier leur pauvreté & pour perdre le souvenir de leurs miseres. Des personnes dont l'Education est si imparfaite peuvent passer chez eux-mêmes & chez leurs semblables pour modestes dans leur conduite, parce qu'ils ne briguent point la gloire d'être familiers avec des gens de distinction ; mais il est aisé de faire voir que cette modestie prétendue n'a pour source qu'une souveraine ignorance du savoir vivre, & qu'elle a l'air d'un véritable orgueil ;

n'est-il pas constant qu'un homme qui se sentant incapable de paroître devant ses superieurs, sans les rebuter par des airs ridicules, se condamne à ne les pas approcher, est exterieurement dans la même situation qu'un Philosophe bourru, qui meprise les personnes du premier rang. Je dis plus; cette timidité trop bien fondée devient peu à peu un orgueil véritable. On cherche des raisons, pour rectifier le principe de cette conduite, qu'un manque de politesse rend nécessaire.

On tâche de l'attribuer à une noble fierté fondée sur un mérite sur de soi-même, & l'on s'accoutume à repandre un air de bassesse sur le procédé de ceux qui font remper leur savoir devant la fortune des ignorans. Il est évident néanmoins, que de raisonner ainsi c'est être dupe volontaire de l'amour propre, qui ne manque jamais de Sophismes pour changer la honte en gloire. Un savant qui fait sans crime la cour à un grand Seigneur ne se prête qu'à l'ordre établi dans la société; ce n'est point à une personne; c'est à une espece de nécessité, qu'il se soumet, & qu'il rend hommage. Diogene interrogé par un railleur pourquoi les Philosophes
cou-

couroient aprez les gens riches, & non pas les gens riches aprez les Philosophes répondit a mon avis avec autant d'esprit que de bon sens; *c'est que les premiers connoissent leurs besoins, & que les derniers ignorent les leurs.*

Il seroit certainement tres difficile de prouver, qu'un homme de Cabinet ne doit point etre, ce qu'on appelle un galant-homme, & cependant les Savants le sont aussi peu, que si la chose étoit démontrée avec la derniere évidence; de là vient qu'ils n'ont pas le moindre commerce avec les gens de distinction, que lorsque ceux ci ont un besoin absolu de leurs lumieres; Mais le savant a t il fait ce qu'on avoit exigé de lui, l'homme de qualité le paye, & les voila quittes & dans le même éloignement qu'avant que l'ouvrage fut commandé; Le payement vient d'effacer toute obligation; mais l'habile homme, qui en rendant service daigne etre aimable, oblige, quoiqu'il soit payé; ceux qui le payent de son travail restent toujours redevables a l'agrément de ses manieres, qu'ils récompensent avec plaisir de leur protection, & de leurs bienfaits.

Le Caractere d'un Damoiseau est
celui

celui que les Citoyens de la république des Lettres aiment le plus a tourner en ridicule; cependant quand nous voyons enſemble dans une aſſemblée le *fat lettré* & *ſans éducation*, & le *fat Idiot bien élevé* nous voyons le plus ſouvent que les traits railleurs paſſent a côté de celui-ci pour tomber en foule ſur l'autre. Il n'y a rien là de ſurprenant; plus de gens ſont capables de juger de nos manieres, que de notre converſation, & par conſequent une figure platte & des airs gauches frappent & choquent plus généralement que de l'ignorance, des idées fauſſes, & des termes impropres. Si le ſavant daignoit avoir de la politeſſe & du *ſavoir vivre*, les Damoïſeaux, les diſeurs de rien, & les ignorants préſomtueux, ſeroient fort mal a leur aize; Ils tireroient peu de ſecours de leurs turlupinades & de leurs manieres bruiantes, contre des gens qui fonderoient une noble confiance ſur leur double merite fruit de leur bon ſens, & de leur heureux naturel; De leur heureux naturel, diſ-je, car c'eſt etre naturellement farouche, que de ne ſe pas plier aux manieres, de ceux qui ſont avec nous les membres d'une meme ſociété; ce bon ſens & ce bon naturel

naturel se prestant des forces mutuelles, dans un homme habile & sociable, le rendroient le charme des compagnies ; Il se feroit aimer en n'attaquant jamais personne ; il se feroit respecter en se défendant à propos. Quelque profession qu'on veuille embrasser ; soit qu'on se destine aux affaires, soit qu'on se destine aux plaisirs, il est indubitable qu'il faut de l'éducation pour executer agréablement l'un & l'autre ces projets. Je le repete ; ce sont notre air & nos manieres, qui dans les circonstances les plus communes de la vie previennent les gens contre nous, ou en notre faveur ; le grand savoir, le genie extraordinaire, n'ont que tres peu d'occasions de briller. Il est deraisonnable par consequent de se donner tout entier a des choses dont peu de gens sont capables de juger, & de negliger absolument ce qui est a la portée des esprits les plus communs.

A propos des Savants ; voici la lettre d'une espece d'Animal amphibie, qui joint a un savoir fort problematique une politesse de sa propre façon.

McN.

„ M O N S I E U R ,

„ **J**E suis grand literateur ; je porte
„ une Perruque du dernier blond
„ & j'ai une grande quantité de li-
„ vres tres curieusement reliez, & do-
„ rez : j'excelle a parler comme on r'e-
„ parle point, & toutes mes Phrazes
„ ont un air de singularité, qui me
„ plait infiniment; je rends visite aux
„ gens de la premiere grandeur, &
„ pour vous donner une idée totale de
„ mon metite, j'ai un joli cabinet de
„ coquilles. Cependant toutes ces ra-
„ res qualitez ne me defendent pas des
„ insultes d'un de mes compagnons en
„ savoir, qui me neglige de la manie-
„ re la plus criante. Croiriez vous,
„ Monsieur, que des gens d'une can-
„ deur averée m'ont assure, qu'il a eu
„ la présomtion de passer par devant
„ ma porte sans me venir rendre ses
„ devoirs; il me semble que ce n'est
„ pas là une conduite convenable au
„ respect que nous nous devons mu-
„ tuellement nous autres Matadors des
„ belles lettres, & je vous conjure d'ê-
„ tre de mon sentiment. Je suis &c.

DIS-

DISCOURS LXXIX.

Cuncti adsint, meritæque expectent præmia
Palmae.

*Qu'ils viennent tous ici, & qu'ils attendent le
prix de leur victoire.*

C'Est une maxime constante dans la Politique qu'une Nation ne fau-
roit inventer trop d'honneurs pour ré-
compenser les services signalez qu'on
rend au public. Par là on excite une
noble emulation, on encourage le me-
rite, & l'on inspire a tous les sujets u-
ne ambition utile, qui promet les plus
grands avantages a toute la Société.
Ce qu'il y a de remarquable c'est que
moins ces honneurs coutent au peuple,
plus on les estime, & plus ils contri-
buent a son bonheur.

Les Romains avoient un grand nom-
bre de ces récompenses glorieuses, qui
sans enrichir les gens, qui s'en ren-
doient dignes, les distinguoient avan-
tageusement de leurs concitoyens. U-
ne guirlande faite d'une branche de
Chêne & le droit de la porter dans les
festes,

festes, & dans les solemnitez publiques estoient la récompense de celui qui dans un combat avoit sauvé la vie à un de ses compatriotes. La couronne murale n'étoit pas d'un plus grand prix; cependant un Soldat Romain ne balançoit pas à hazarder sa vie pour un don si glorieux, par lequel il croyoit suffisamment payées les entreprises les plus périlleuses.

Parmi toutes ces récompenses brillantes qui n'exposent point à de grands frais celui qui les donne, je n'en trouve point de mieux imaginées que les titres, que le Roi de la Chine dispense à ses sujets qui se distinguent par leurs actions. A ce que rapporte Monsieur *le Comte*, on ne confere jamais ces titres qu'après la mort à ceux qui s'en sont rendus dignes; si un Chinois s'est soutenu dans l'estime de son Monarque jusqu'au trépas, il est nommé dans tous les actes publics, par le titre dont l'Empereur l'honore, & ses Enfants prennent un rang conforme à la dignité, dont on vient d'annoblir les cendres de leur Pere; cette sage institution tient toujours en haleine l'ambition des sujets; elle les rend toujours vigilans, toujours actifs, & toujours soumis à la volonté du Souverain.

Il n'y a point parmi nous des récompenses honorables , qui coutent moins au Prince , & qui soient plus cheries de ceux qui en jouissent que les medailles , qu'on fait frapper à l'honneur d'un particulier. Mais il faut avouer que dans la maniere moderne de celebrer une grande action par des medailles , il y a certaines défauts qui en diminuent le prix & qui ne se trouvoient point dans la methode des Romains ; d'ordinaire on n'en frappe qu'une seule , pour en faire present à celui ; dont elle celebre la gloire , & par là il est lui seul le dépositaire de sa réputation , & l'honneur qu'il reçoit de son Roi est renfermé dans des limites trop étroites ; il est possesseur d'une gloire inconnue à la plupart de ses compatriotes , & bien souvent il n'y a que son épouse ; ses Enfans , & quelques amis qui soient du secret.

Les Romains s'y sont pris de toute une autre maniere ; leurs medailles étoient leur monnoye courante , & lorsqu'ils croyoient qu'une action meritoit un applaudissement general , ils en ornoient un très grand nombre de pieces de toutes sortes de métaux , telles que peuvent être nos guinées , nos shellings ,
&

& nos demi-sols , on les faisoit d'abord courir parmi le peuple comme de l'argent ordinaire , & c'est ainsi que chaque grande action se répandoit en peu de tems jusques aux frontieres les plus reculées de l'Empire. Cette sage Nation avoit même tant de soin déterniser par leur medailles tous les événemens dignes de memoire , que lorsque quelques unes étoient devenues rares , elle en faisoient frapper de nouvelles du même coin, long-tems après la mort des Empereurs, ou d'autres personnes distinguées dont ces medailles illustroient les grandes actions.

Pendant le dernier Ministère un de mes amis dressa un projet sur la maniere de rendre les medailles utiles à la Nation , & probablement son plan auroit été exécuté si les Ministres n'avoient été accablé de trop d'autres affaires importantes. Comme l'inventeur a parlé de son projet à plusieurs personnes, qui joignent les plus grandes lumieres à la plus haute naissance , on vient de résoudre, a ce qu'on m'assure, l'exécution de ce plan, & l'on va enrichir plusieurs Liards & demi-sols des particularitez glorieuses du Regne de sa Majesté; c'est là un de ces arts con-

venables à la Paix, qui merite bien d'être cultivé, & qui ne fauroit qu'être d'une utilité confiderable pour la pofterité; comme je fuis affez heureux pour poffeder une copie du projet en queftion qui a été confié à feu Mylord le Grand Tresorier, je veux bien le communiquer au public. je fuis bien perfuadé, que ceux d'entre mes Lecteurs, qui ont quelque curiofité pour les belles chofes, feront ravis de voir toutes les reflexions neceffaires fur une matiere fi etendue ramaffées en fi peu de paroles, & exprimées d'une maniere fi claire & fi concise.

Reflexions fur les Medailles modernes.

Les Anglois n'ont pas été auffi foigneux que d'autres Nations polies de conferver, par le moyen des medailles, la mémoire de leur grandes actions & des evenemens confiderables, qui les ont le plus intereffez. Ils n'en ont fait que fur un nombre de fujets trop limité; leurs devises & leurs infcriptions ne font pas affez fortes & affez pleines de fens, & leurs medailles fur chaque occafion font en trop petit nombre, pour être répandues parmi le
 peu.

peuple, & pour aller jusqu'à la Postérité, d'une manière un peu générale.

Les François nous ont surpassé à cet égard, & par l'établissement de leur Académie Royale d'inscriptions & des Médailles, ils ont toute l'Histoire de Louis le grand dans une suite régulière de Médailles.

Ils ont manqué aussi bien que les Anglois, en ce qu'ils en ont frappé un trop petit nombre de chaque espèce; D'ailleurs ils n'en ont guères fait que du métal le plus précieux, ce qui naturellement doit faire perir chaque coin en très peu de siècles; Déjà on n'en trouve que dans les Cabinets de quelque curieux.

Les Romains se sont servis de la seule méthode de répandre, & de conserver leurs médailles, en les destinant à faire leur Monnaie courante.

Chez eux tout ce qui arrivoit de glorieux, ou d'utile, dans la guerre, ou dans la paix, fournissoit des sujets aux médailles; c'est par elles qu'ils faisoient passer à la postérité, une expédition militaire, une victoire, un Triomphe, une solennité Religieuse, une taxe abolie, une Liberalité faite au peuple, l'Elevation d'un temple nouveau

veau, un port de mer rétabli, un grand chemin nouveau.

La plus grande variété de sujets & d'inscriptions se voit sur leur monnoye de cuivre; on trouve sur ce metal tous les mêmes coins dont ils ont orné leurs pieces d'or & d'argent, outre un grand nombre d'autres qu'ils ont mieux aimé confier à l'airain seul. Par ce moyen leurs médailles parvenoient en moins de rien dans les endroits les plus éloignez de leur empire; elles étoient possédées par les pauvres, aussi-bien que par les riches, & elles ne couroient pas risque d'être fondues pour le prix de leur matière.



DISCOURS LXXX.

—Miserum est post omnia perdere Naulum.

JUVEN.

Il est triste de faire un malheureux voyage, & d'en regretter encore les fraix.

L E T T R E.

M O N S I E U R,

UN oncle m'ayant laissé la somme de mille livres sterling, je me crus, avec ce secours, fait exprès pour faire donner dans mes filets quelque riche veuve, & je méprisai tout autre moyen de faire fortune; sans perdre du tems; je m'adressai d'abord à une Dame qui avoit enterié son Epoux il n'y avoit qu'une semaine, & il ne me fut pas difficile de lier commerce avec elle, par la médiation de quelques-unes de mes Parentes, qui étoient ses intimes amies; elles me servirent si bien, qu'elle consentit à me voir, dans le tems même que son affliction éloignoit de chez elle tout homme excepté son avocat, qui est un petit bon homme déjà ridé,

ridé, sans gras de jambe, & qui plus est, marié; ainsi je n'avois pas la moindre raison de le craindre. Dans la première visite que je lui rendis, elle se laissa échapper dans la conversation, qu'elle avoit eu toujours beaucoup de gout pour les teints pales, & qu'elle les préféreroit à tous les autres sur le visage d'un homme aussi-bien que sur celui d'une femme. Vous savez, Monsieur, que j'ai le visage blanc comme lait, sans le moindre mélange de quelque autre couleur; jugez si cette déclaration de la belle anima mes espérances; & si j'étois homme à négliger les secours, les plus propres à relever ma paleur naturelle. Dès que je fus sorti de chez ma maitresse je courus chez un Perruquier, où je me fournis, pour la somme de trente guinées, d'une très-longue perruque blanche comme la neige, & le jour après j'eus l'honneur de voir ma veuve avec ce seroit de fauteur méritoire. Tout en causant avec moi de choses & d'autres elle laissa tomber un petit mot touchant une tabatiere d'Agathe; aussi-tôt j'en eus une, persuadé que je ne devois rien négliger de tout ce qui étoit capable d'augmenter son gout pour moi; de pareils infi-

nuations m'équipèrent par force d'une veste de Brocard, d'un nœud d'épée magnifique, d'une paire de gands à franges d'or, & d'une jolie bague à Diamans; mais soit caprice, soit envie d'éprouver ma complaisance, la belle se montroit toujours fort indifferente le lendemain pour ce qu'elle avoit paru cherir le jour auparavant, de maniere que dans l'espace de six mois j'ai été forcé de changer jusqu'à douze fois d'ajustemens. Pendant tout ce tems-là, je n'eus pas une seule fois occasion de lui faire voir mes intentions d'une maniere directe, & il n'y eut que mes manieres soumises, & ma complaisance pour la moindre apparence de ses desirs, qui déclarerent ma tendresse; je ne laissois pas d'être fort content de mes progrès; il m'étoit permis de vivre très familièrement avec son bichon, & quelquefois j'ai badiné avec lui pendant une grosse heure, sans m'attirer la moindre gronderie de la part de la Dame.

J'en ai reçu encore d'autres faveurs, qui bien appréciées valent bien ensemble à mon avis une promesse de mariage dans les formes. Quand par hazard elle laissoit tomber son éventail, je le ramassois toujours, & elle le recevoit de

de ma main avec un petit souris le plus obligeant du monde; d'ailleurs je lui ai rempli son pot à thé plus de cent fois, & j'en ai été recompensé par en boire quelques tasses, où elle mettoit du sucre, & qu'elle me donnoit elle-même de sa belle main blanche; voilà où nous en avons été elle & moi; dites-moi après cela, si elle n'est pas obligée en conscience de m'épouser; j'ai oublié encore de vous dire, que pendant tout le tems qu'a duré cette intrigue, j'ai eu une chaise à porteurs que je payois par semaine, afin de ne paroître jamais devant elle qu'avec toute la propreté requise, ce qui augmente beaucoup l'obligation, ou la Dame est de ne prendre jamais d'autre époux que moi.

Pour ne vous pas importuner par une trop longue Epitre, je vous dirai, que dans une seule année, j'ai dépensé pour l'amour de la belle, tout l'Heritage de mon oncle, ayant employé mes dernières cinquante livres à un habit magnifique, que j'ai fait faire exprès, pour demander ma Maitresse à elle-même dans les formes. Vous ne devinez jamais qu'elle fut sa réponse. La voici;

Helas, Monsieur, je suis promise à un
L 3 *autre;*

autre; je ne me suis jamais imaginée, que vous eussiez une pareille intention, & j'ai cru que vous veniez ici simplement, parce que vous étiez bien aise d'être avec Mesdames vos cousines. Mettez-vous à ma place, Monsieur, cela ne s'appelle-t'il pas se moquer insolemment d'un honnête homme; je le lui dis bien aussi, mais c'étoient autant de paroles perdues; heureux si j'en étois quitte pour des paroles, dont la perte se repare facilement; mais j'en suis pour mes mille livres sterling, sans qu'il me reste la moindre esperance de retrouver jamais une semblable ressource; donnez-moi un bon conseil, vous qui êtes un homme si sage, & dites-moi, si en portant mes plaintes, telles que vous venez de les voir, devant des juges integres & éclairez, je ne pourrois pas faire condamner ma perfide veuve à payer tous les fraix qu'elle m'a obligé de faire; vos salutaires avis sur ce sujet obligeront infiniment votre très-humble admirateur.

SIMON DOUCET.

Avant que d'être en état de donner une réponse positive à M. Doucet, il seroit necessaire d'examiner deux Points
très

très délicats. 1. jusqu'où doivent aller les manières gracieuses d'une Dame, pour qu'on puisse dire avec raison qu'elle encourage un amant, qui a pour elle des intentions sérieuses. 2^o. qu'elle doit être la nature & le nombre des faveurs d'une Dame, pour que toute la somme en monte jusqu'à la valeur d'une promesse de mariage? L'Examen de chacun de ces articles demande plus de loisir, que je n'en ai a present; & je suis forcé de prier M. Doucet de ne pas trouver mauvais que je renvoye cette discussion à une autrefois; je voudrois bien aussi qu'il eut la bonté de me dire, s'il est sûr d'un avocat assez charitable pour le servir gratis. Les Procès courent beaucoup, & selon son propre aveu, il ne lui reste pas une obole.

Pour le consoler pourtant de mon mieux, je l'informerai de la maniere dont se conduisit en pareil cas un jeune Gentilhomme qui vécut, & fit l'amour sous le Regne galant de Charles second. Il avoit fait sa cour pendant long-tems à une riche Veuve, & il avoit employé pour gagner ses bonnes graces toute la dexterité, & tous les soins d'un amant habile, & fort amoureux de la fortune. Mais voyant à la

fin après douze mois de soins , de fatigues , & de dépenses , que le succès étoit fort éloigné de répondre à son attente , il résolut de sauver du moins sa bourse du naufrage general de ses esperances, dont la principale avoit eu pour objet le coffre-fort de la veuve.

Pour réussir dans ce dessein il alla lui-même présenter à la belle un compte de tous les frais de son amour , compte fort détaillé , & où il n'avoit oublié aucun article. Elle fut si charmée de ce trait de plaisanterie & des manieres naturelles du Cavalier , qu'elle lui envoya une belle bourse avec quinze cens guinées. Il ne balança point à les prendre , & il fut faire de cette somme un usage si adroit & si heureux , que dans moins d'un an il se vit possesseur d'une Epouse plus opulante , que celle , qu'il avoit manquée. Je me souviens parfaitement bien de chaque article d'un compte si particulier , mais j'ai oublié les différentes sommes où ils montoient. Voici ces articles.

Pour des Perruques carrées surnuméraires.

Pour des Musiciens employez en diverses serenades.

Pour

Pour du papier doré & de la cire parfumée.

Pour une rame de Chançons & d'Elegies , achetée en differens tems de *M. Sonnet* , à un écu la feuille.

Pour plusieurs livres de cerises de la premiere saison.

Item pour divers paniers remplis de belles pêches.

Pour trois Crocheteurs à mes gages destinez à m'informer de tous les mouvemens de Madame... Le premier étoit en sentinelle près de sa porte , le second près de son écurie , & le troisième veilloit sur les actions de *M. Dameret* mon rival.

Pour une recrue de deux autres Crocheteurs plantez vis-à-vis de sa porte pendant tout le mois de Mai , mois le plus scabreux de l'année.

Pour cinq diseurs de bonne aventure , à qui j'ai donné pension durant tout l'Hiver dernier.

Pour mettre dans mes interêts *Jean Trot* son laquais , & Mademoiselle *finette* compagne inseparable de ladite Dame.

Pour une lame Saxonne achetée exprès dans le dessein d'appeller *M. Dameret* en duel.

Acheté pour Mademoiselle *Lisette*
L s. fille

& de ses discours. Pendant deux années entieres ce bel-esprit Taciturne garda le silence , & communiqua ses pensées au public avec beaucoup de succès & avec un applaudissement general.

Comme j'ai l'honneur d'appartenir à ces Messieurs de fort près , j'ai trouvé à propos de succéder à leurs travaux & à leur gloire , me flattant d'être due-ment qualifié pour bien remplir un pareil emploi. On a observé que c'est un penchant particulier de toutes les différentes branches de notre famille d'aimer extremement à donner de bons conseils ; il est vrai qu'on a remarqué en même tems , que plusieurs d'entre nous étoient plus portez à les donner qu'à les recevoir.

Quoi qu'il en soit, je ne saurois réfléchir sans une satisfaction orgueilleuse sur le peu de réussite , que toutes les fœuilles volantes de cette nature ont eu jusqu'ici entre les mains de tous ceux , qui ne sont pas de notre ace. Je croi ne point exagerer , quand j'assure que plus de cent Auteurs ont échoué en voulant essayer d'écrire dans notre genre , quoi qu'ils fissent figure parmi les plus illustres écrivains de tou-

te la Nation, & qu'ils eussent réussi dans quelques ouvrages de longue haleine. Il est arrivé, je ne sai comment, qu'ils n'ont jamais pu attrapper le véritable gout de nos productions, & qu'après un petit nombre d'essais infortunés ils ont été obligez de renoncer à leur entreprise. Leur malheur me rappelle dans l'esprit un conte que m'a fait depuis peu un goguenard de mes amis, qui joue parfaitement bien du violon. Sa servante trouvant cet instrument sur la table de son Maître, persuadée qu'il y avoit de la musique là dedans, & qu'il ne s'agissoit que de savoir l'en tirer, passa l'archet à différentes reprises sur toutes les parties de chaque corde, sans réussir à dénicher cette Musique; mon ami la trouva dans cette occupation; *eh que faites vous là mon enfant?* lui dit-il; hélas, Monsieur, répondit-elle, je cherche vos jolis airs dans votre violon, & quelque chose que je fasse je ne saurois trouver l'endroit où ils sont.

Quoiqu'il n'y ait qu'un auteur de notre famille, qui ait les épaules assez fortes pour soutenir tout le fardeau d'un pareil travail il est certain pourtant qu'il y en a assez d'autres dans le Royaume, qui ont la force nécessaire pour
s'ac-

s'acquiter de notre emploi de temps, en temps. C'est là un essai de genie auquel j'ai invité beaucoup d'apprentifs auteurs, qui par là m'ont procuré du profit, en s'acquérant de la réputation. Ma feuille volante est dans la République des Lettres une espece *d'arc d'Ulysse*, où tout homme d'esprit & de savoir peut venir éprouver ses forces.

C'est une pierre de touche, qui peut faire connoître aux personnes trop modestes, pour se faire imprimer avant qu'il d'être surs leurs talents, si leur tour d'esprit & leurs lumieres s'accordent au gout du public.

Il me semble que c'est là un grand avantage pour des gens judicieux qui se desient toujours de la bonne opinion, qu'ils ont d'eux-mêmes, tant que le public n'y a pas mis le sceau de son approbation; *J'en appelle au peuple*, disoit un excellent Dramatique de l'Antiquité; quand des gens du metier, ou d'autres pretendus beaux-esprits s'avissoient de disputer avec lui, sur la regularité de ses pieces. Ce grand-homme avoit raison; c'est une consolation fort mince pour un auteur, que la persuasion ou il est d'avoir suivi scrupuleuse-

ment les regles, lorsqu'il est le seul admirateur, qu'il a au monde. En verité dans un cas si mortifiant, la modestie la plus ordinaire devroit engager un pauvre auteur a soupçonner son propre jugement de partialité, & à croire, qu'il n'a pas trop bien appliqué les regles, dont il fait tant de cas.

Le public a toujours grand soin d'être quitte avec un auteur, qui n'a pas assez de consideration pour lui; le mépris est bientôt reciproque; *je me ris de tous ceux, qui se rient de moy*, disoit un ancien Cynique; *Cela étant* lui répondit un Philosophe, *vous êtes l'homme d'Athenes, qui se divertisse le mieux.*

Puisqu'il faut donc respecter le gout du Lecteur, rien n'est plus utile que mon ouvrage, qui donne aux plumes timorées occasion facile de sonder le gout du public avant que de s'y exposer; je regarde ma feuille volante comme une espece de pepiniere d'auteurs, & je ne doute point, que ceux qui ont poussé ici quelques belles branches, ne portent un jour des fleurs, & des fruits dans un terrain plus étendu & plus régulier.

Après avoir rendu justice de cette maniere à ceux qui m'ont donné quel-
que

que secours, il me doit être permis de demander une seule grace au *Lecteur benevole*; c'est que s'il trouve dans quelques uns de mes discours quelque chose de plat & de trop commun, ce qui n'arrivera pas souvent à ce que j'espere, il ait la bonté de croire, que ce n'est pas moi, qui en suis l'Auteur.

Je ne sais comment je m'y suis pris, pour m'engager à l'exemple de mes Predecesseurs dans un discours, qui roule presqu'entierement sur moi-même. Mais puisque c'est une affaire faite, il ne vaut pas la peine d'entâmer une autre matiere, & j'ai envie de remplir ce qui me reste de vuide dans mon cahier, d'affaires qui concernent mon propre individu, & Messieurs mes Correspondans. Je les avertis ici que j'ai résolu d'ériger un Lion, à l'imitation de ceux de Venise, que j'ai décrit autrefois, & par la gœule desquels passent tous les avis secrets qu'on donne à cette sage République; le jour que j'ai fixé, pour une solennité si memorable, est le vingtieme du mois courant; ce noble animal ou rira une gœule des plus larges afin de recevoir sans peine tout ce que mes Correspondans voudront me communiquer par ce canal, & je promets d'a-

voir

voir un égard particulier pour tout ce qui parviendra jusques à moi, par cette route. Sous ledit Lion, il y aura une boete, qui sera le reservoir de tous les avis qu'on voudra me donner; j'en garderai la Clef moi-même sans permettre qu'elle sorte jamais de mes mains. C'est moi qui digererai, pour le bien du public, tout ce que mon Lion aura avalé. Je croi que le Lecteur l'attendra avec impatience, mais il faut du tems pour le mettre dans un certain état de perfection, sur-tout puisque l'artisan m'a promis d'en faire un chef-d'œuvre, & d'imprimer sur son visage toute la Majesté, qui convient au Roi des bêtes. Il sera exposé aux yeux du public dans le Caffé de M. Button, qui aura toutes les instructions nécessaires pour enseigner aux jeunes Auteurs le moyen d'y glisser leurs ouvrages d'une maniere aussi sure, que secrete.

DIS

DISCOURS LXXXII.

Justum & tenacem propositi virum
 Non civium ardor prava jubentium
 Non vultus instantis Tyranni
 Mente quatit solida, neque Ausfer
 Dux inquieti turbidus Adriæ,
 Non fulminantis magna Jovis manus:
 Si fractus illabatur orbis,
 Impavidum ferient ruinæ.

*Un grand cœur amoureux de l'exacte justice
 Soutient sa noble fermeté
 Contre un peuple fougueux par la brigue emporté;
 Il brave d'un Tyran l'orgueilleuse malice
 Qui l'entoure sans fruit des horreurs du supplice,
 Du Crime seul il est épouvanté;
 En vain & la foudre & l'orage
 Attaquent ses vertus appuis de son courage:
 C'est en lui qu'est le fond de sa tranquillité,
 De l'univers croulant la chute épouvantable
 Pourroit l'envelopper paisible, inébranlable.*

IL n'y a point de vertu aussi réellement grande, & aussi approchante des perfections divines, que la justice. La plupart des autres vertus ne sont propres qu'aux Etres créés, mais la justice est par excellence la vertu de Dieu, & c'est Dieu seul qui puisse l'exercer dans toute son étendue. La toute-

te-puissance & une science sans bornes sont absolument nécessaires pour porter la justice à sa plus haute perfection ; Il faut des lumieres infinies pour découvrir pleinement le bien & le mal réel qu'il y a dans les pensées , dans les paroles , & dans les actions ; il faut pouvoir tout , pour proportionner à chaque degré de vertu ou de vice , le degré convenable de récompense & de punition.

Si la justice parfaite est un attribut particulier de la Divinité , la justice qui approche autant de cette perfection que la foiblesse humaine le permet , est la plus grande qualité de l'homme , & le comblée de sa gloire. Une personne familiarisée avec cette excellente vertu , s'il tient en main les rênes d'un Etat , est la plus noble image de son créateur , par l'exactitude rigoureuse avec laquelle il punit les coupables , & récompense les gens de bien. En déracinant le crime , il détourne les jugemens de Dieu de dessus un peuple impie , sur lequel ils étoient prêts à tomber ; c'est là une vérité que notre *Caton* objet de mon admiration continuelle exprime d'une manière bien forte & bien digne de son caractère.

Quand

Quand les juges pieux à leur devoir fidèles

Accablent sous leurs coups les têtes criminelles,

Les Dieux sont satisfaits & desarment leurs mains

Du tonnerre tout prêt à frapper les humains.

Dès qu'une fois un Peuple perd le respect qu'il doit à la justice, dès qu'il se desaccoutume de la considérer comme sainte & inviolable, dès qu'il tache de décrediter ou d'effrayer ceux, à qui on en a confié la dispensation. Dès que les juges s'ouvrent à des impressions étrangères aux Loix; & que l'Equité n'est plus chez eux le seul poids des causes, on peut dire hardiment que c'en est fait de cette Nation, & qu'elle travaille à hater sa propre ruine.

Rien de plus utile par conséquent, qu'une Loi qu'on a faite de nos jours, qui soutient les juges dans leur dignité tant qu'ils se conduisent bien, & qui les rend indépendants de tous ceux, qui dans des tems malheureux pourroient troubler le cours de la justice, par leur influence sur les ministres. J'ose avancer

cer hardiment, que le Personnage extraordinaire, qui possède à présent la plus haute charge de judicature auroit été toujours le même, sans l'appui de cette Loi salutaire; mais c'est pourtant une douce satisfaction pour les honnêtes-gens, qui voyent le plus grand ornement de la robe dans le poste qui lui convient le mieux, d'être surs, que ses intérêts ne souffriront jamais rien, de l'exactitude impartiale dont il administre la justice, & qui lui attire l'admiration de tout le Royaume. Des personnes comme lui devroient être considérées comme envoyées du ciel pour le bien de Nations entières; il faudroit déjà pendant leur vie leur rendre ces honneurs, qu'après leur mort on ne refuse jamais à leur mémoire.

Je ne vois jamais sans la joye la plus vive la premiere place d'un Tribunal rempli par un homme integre, & inflexible, qui en executant les Loix de sa Patrie resiste à la crainte, à la haine, aux sollicitations, & à la pitié même. Toute passion, qui entre dans la décision d'un juge, doit y laisser necessairement quelque teinture d'injustice. Cette vertu écarte l'esprit de parti, l'amitié, & les biens les plus respectables
du

du sang. Auffi la peint-on aveugle, pour nous faire comprendre que son attention doit être uniquement fixée sur l'équité, fans permettre que des objets étrangers lui donnent le moindre préjugé, & même la moindre distraction.

Je finirai ce discours par une Histoire Persane; qui a une relation très naturelle avec mon sujet. Si le public est de mon gout, elle ne sauroit que lui faire beaucoup de plaisir.

Certain Sultan étant campé dans les pleins d'Avala; un Officier distingué de l'armée entra par force dans la maison d'un Païsan, & trouvant sa femme jolie, il le chassa, pour lui faire avec plus de liberté l'affront le plus sensible; le lendemain le pauvre homme en porta ses plaintes à l'Empereur, & lui demanda satisfaction, sans pouvoir indiquer le coupable. Le Monarque irrité d'une pareille violence, lui dit, qu'apparemment le Criminel rendroit une seconde visite à son Epouse, & qu'en ce cas il n'avoit qu'à venir l'en informer sans le moindre delai. La chose arriva comme le Sultan l'avoit prévue; trois jours après l'Officier entra de nouveau dans la maison du Laboureur, & l'en chassa comme la première fois; le mal-

heu-

heureux époux ne perdit point de tems; il vola vers la tente Imperiale, & instruisit son Prince de la réiteration du crime. Là-dessus l'Empereur prit la noble résolution d'aller en personne examiner le fait, & suivi de ses gardes il arriva à la Cabane du Païsan environ à minuit. Comme tous ceux, qui l'accompagnoient avoient dans leurs mains des flambeaux allumez, il leur ordonna de les éteindre, d'entrer dans la maison de saisir le coupable, & de le mettre à mort. Dans l'instant ces ordres furent exécutez; le Cadavre fut porté hors de la Hute & placé aux pieds de l'Empereur, qui le vouloit ainsi. Ayant commandé alors qu'on rallumât les torches, & qu'on se plaçât en cercle autour du mort, il se mit à le considerer attentivement; après quoi la satisfaction peinte sur le visage, il se prosterna, & resta long-tems dans l'attitude d'un homme, qui prie avec ferveur. A peine se fut-il relevé, qu'il ordonna au Païsan de lui apporter tous les alimens qu'il avoit dans la maison; il fut obeï, & mangea avec un très grand appetit des mets grossiers, que le bon-homme avoit mis sur l'herbe devant lui. Le Païsan voyant le Monarque en bonne-humeur

eut

eut la hardiesse de lui demander la raison de toute la conduite qu'il avoit tenue dans cette occasion. Pourquoi, Seigneur, lui dit-il, as-tu ordonné d'éteindre les flambeaux ; avant que de faire punir le Criminel ? Pourquoi dès qu'ils ont été rallumez, as-tu examiné le Cadayre avec une si grande attention ? Pourquoi t'es-tu mis en prieres ? & pourquoi enfin, m'as-tu commandé de t'apporter ces mets, dont tu paroiss manger à present avec tant de plaisir ? Le Sultan voulant bien satisfaire à la curiosité de son hôte lui répondit ainsi : Lorsque tu m'eus instruit de l'affront, qu'on venoit de te faire, je trouvai tant d'énormité dans ce crime, que je m'imaginai que le coupable devoit être un de mes fils ; quel autre, me dis-je à moi-même, auroit osé porter l'insolence jusqu'à un tel excès ? c'est pour cette raison que je fis éteindre les flambeaux, afin que des traits chers ne me portassent point à sacrifier la justice à l'amour paternel. Quand à la lumiere des flambeaux rallumez j'ai decouvert que le Criminel n'étoit pas mon fils, j'en ai senti une joye inexprimable, & je me suis mis à genoux pour en rendre graces à Dieu ; si je mange avec tant

d'a-

d'avidité des mets, dont tu me regales, ne t'en étonne point ; sache, que les inquiétudes, qui ont déchiré mon ame, depuis le moment que tu m'as porté tes plaintes, m'ont empêché de prendre la moindre nourriture jusques à cet instant, où je vois tant de troubles calmez par une joye si peu attendue.

DISCOURS LXXXIII.

Hoc vos precipue, Nivæ ; decet ; hoc ubi
vidi

Oscula fere humero, qua patet usque libet.

C'est vous, Beautés blondes, c'est vous, qui avez sur tout bonne grace à vous découvrir la gorge, & les épaules ; quand je les vois dans cet état, je brule d'envie de les couvrir toutes entières de mes baisers.

IL y a une certaine partie de l'ajustement d'une femme, lequel on appelle un *tour de gorge* ; Ce n'est qu'une petite bande de Mouffeline, qui attachée au haut du corps de jupe serpente autour de la gorge & des Epaules, dont elle couvre de cette maniere une grande partie : j'ai trouvé à propos d'en faire cette description, parce qu'il y a
gran-

grande apparence, que sans cela on oublieroit bientôt ce que c'étoit autrefois qu'un *tour de gorge*: Nos Dames l'ont exilé de la mode; Elles ont mis bas cette feuille de figuier, afin d'exposer a nos yeux, dans sa nudité primitive, cette touchante enfleure que leur pudeur deroboit autrefois a nos regards. C'est a elles a savoir quel est le but de cette conduite.

Peut-être ne me serois-je par apperceu de cette nouvelle décoration, si l'autre jour, étant allé voir Mylady Lizard, je n'avois fixé les yeux sur le visage d'une aimable Dame, qui est de ses visites ordinaires; du visage de cette Belle, mes yeux descendirent par hazard jusques a sa Gorge, ou je decouvris des beautez, que je n'avois jamais aperceues auparavant, & je ne say pas ou mes yeux ne seroient pas allez en suivant toujours la meme route, si je ne les avois pas rappellez au plutot. La Dame ne put pas s'empêcher de rougir, en remarquant qu'elle avoit placé sa Gorge dans un jour trop beau, meme pour un homme de mon âge, & de mon Caractere; & moy je fus tenté plus d'une fois de couvrir

de ma main un objet si propre a donner de la tentation.

Quand nous jettons les yeux sur les portraits de nos ayeules contemporaines de la Reine Elizabeth, Nous les voyons couvertes de leurs habits, jusqu'aux poignets, & jusqu'au menton; échantillons, qu'elles nous donnoient de leur beauté. Dans le siecle suivant leur Posterité femelle trouva a propos de donner un peu plus d'air a leurs charmes. Ces belles commencerent par retrousser leurs manches jusques au coude, & l'unique soin de nous donner de nouvelles lumieres sur leurs appas les fit braver la delicatessé de leur sexe, en exposant leurs bras aux injures de l'air. Elles furent recompensées de cette fermeté Heroique, de beaux bras decouverts saisirent mainte proye, qui leur auroit échappé, si leur blancheur & leur embonpoint étoient demeurez invisibles.

Environ le meme temps les Dames s'étant apperçues que la gorge proprement ainsi dite étoit une partie tres modeste du corps humain, trouverent bon de delivrer la leur, du joug, sous lequel elle avoit longtemps gemi. C'étoit un cercle monstrueux de toile emp-

pesée, ou la simplicité de leurs Meres l'avoit emprisonnée pendant plusieurs siècles. Dans la suite des temps, a mesure que les siècles se sont polis, les habits ont baissé, & quand nous parlons a present d'une belle gorge, nous renfermons dans ce terme un bon nombre de parties voisines ; Le tour de gorge mis a l'écart a encore considérablement étendu le sens de cette expression, & la gorge d'une femme bien mise comprend du moins la moitié de son corps depuis la teste jusqu'a la ceinture.

Puisque la gorge de nos Dames s'aggrandit ainsi de jour, en jour, & qu'elle a la mine de n'en pas rester la encore, je souhaiterois qu'elles voulussent bien nous dire une fois pour toutes, jusqu'ou elles ont intention de l'étendre, & si elles ont déjà déterminé son *non plus ultra*.

Ce n'est pas la proprement mon affaire, ce qu'elles appellent leur gorge n'est pour moy qu'un buste d'albatre, & je puis considerer un sein de nége avec un cœur de glace ; mais les Belles devroient savoir que tous les hommes ne sont pas des *Mentors*. Tous les spectateurs de ces beaux objets ne sont

pas suffisamment fortifiez par les ans & par la Philosophie pour résister à des charmes si séducteurs. Les yeux d'un jeune-homme sont vifs & pénétrants, vrais furets, son imagination fait en peu de tems, bien du chemin, & ses passions sont d'ordinaire très-mal disciplinées. Ces veritez incontestables me font trembler pour une femme de qualité, qui s'expose sans façon aux regards effrontez du plus vil Petit-maitre, dont l'insolence ne réside pas dans ses yeux seuls; Comment peut-elle s'imaginer, que son rang la mettra à l'abri d'une insulte, quand elle s'efforce elle-même à irriter des desirs, qui doivent mener la le plus naturellement du monde.

J'ai déjà remarqué qu'aussitôt que le beau-sexe s'est débarassé du tour de gorge, toute la race des Petits-maitres a donné une nouvelle détermination au mouvemens de ses yeux, qui laissent la les visages des Dames, pour se fixer impudemment sur leur sein; j'en rougis souvent pour elles; si elles vouloient bien m'en croire, elle romproient le cours à cette familiarité des yeux mâles avec leur gorge; elle reprendroient la petite bande de mouffeline, qu'elles ont

ont quittée sans réflexion, & elles tâcheroient d'imiter l'innocence de notre Mere Eve, plutôt que sa nudité.

Ce qui me surprend, & me mortifie le plus dans cette affaire, c'est que les *introductrices* principales de cette nouvelle mode, sont des femmes mariées; il m'est impossible de deviner quel peut être leur dessein; on n'étale plus les marchandises, qui sont déjà vendues, & l'on ôte le piège, deçà que l'oiseau est pris.

Cette particularité me rappelle dans l'esprit une des Loix de Lycurgue; comme ce grand Législateur savoit que la richesse, & la force d'un Etat consistoit dans le nombre des sujets, il ne négligea rien, pour porter les hommes au mariage; dans cette vue, il prescrivit aux jeunes filles de Sparte un certain habilement dégage, qui par quelques ouvertures découvroit aux spectateurs la beauté de certaines parties du corps; le sage Philosophe voulut que cette tentation inspirât aux jeunes-gens un desir ardent de posséder, ce qu'ils admiroient, & qu'ils ne pouvoient s'approprier que par le moyen de l'Hyménée.

Mais dès que ces belles avoient trouvé un Epoux, il ne leur étoit plus per-

mis de faire autant de Tantales de ceux qui les regardoient , & elles étoient obligées de fermer leurs habits avec tout le soin imaginable ; La beauté de leur corps étoit parvenue à son but , & par conséquent elle n'avoit plus rien à démêler avec la curiosité du public. Je finirai ce discours sur le *tour de gorge* par une réflexion morale , que je ne cesserai jamais d'imprimer dans l'esprit des Dames , qui me font la grâce de me lire ; rien ne prête plus de charmes à la beauté des Dames , qu'une modestie aîzée & naturelle. C'est une maxime établie par Ovide même , ce grand maître dans l'art d'aimer , & de se rendre aimable ; il observe que Venus ne plaît jamais tant que quand elle paroît de profil aux yeux de ses admirateurs. Il est probable , que ce qui lui a fait venir cette pensée , est la statue de cette Déesse , qu'on appelle à présent la Venus des Médecis , qui est précisément dans cette attitude , & qui couvre sa gorge d'une de ses mains. C'est-là à mon avis une des grandes marques de l'habileté du peintre : une jeune fille tire plus d'appas de son air modeste , que de la fleur de sa jeunesse même ; La modestie fait la dignité des femmes mariées , & elle

re-

MODERNE, DISC. LXXXIII. 283
rehabilité en quelque sorte la veuve
dans tous les droits de la virginité.

DISCOURS LXXXIV.

Tros, Tyriusve, nullo discrimine habetur:

*Les hommes de toutes les Nations ont chez moi
les mêmes prérogatives.*

Puisque c'est aujourd'hui le grand
jour d'Actions de grâces pour la
paix, je communiquerai à mes Lec-
teurs deux Lettres, qui n'existeroient
pas si la guerre avoit été continuée.
Elles sont écrites par un Cavalier, qui
s'est servi de cette occasion, pour faire
un tour en France, & qui dans plu-
sieurs Lettres a donné à ses amis un dé-
tail exact de ce qu'il y a rencontré de
plus remarquable. Les suivantes m'ont
été données avec la permission de les
rendre publiques, & en le faisant, je
crois obliger mes compatriotes;

M O N S I E U R,

Depuis que j'ai eu l'avantage de
vous voir j'ai eu autant de mau-

M 4.

vai-

vaîses aventures , qu'un Chevalier errant. Je suis tombé dans la Mer à Calais , & pendant mon voyage par terre , je n'ai trouvé que des chevaux de poste bien mols , & des Lits bien durs , sans compter d'autres defastres :

*Quæcumq; animus meminisse horret , luctu-
que refugit.*

*Defastres que mon ame abhorre ;
Et dont le souvenir me fait trembler enco-
re :*

Mon séjour à Paris m'a d'abord fait tout autant de peine que ce voyage malencontreux ; Je n'y voyois pas un seul visage , & je n'y entendois aucune expression , qui fussent de ma connoissance , de manière que toute ma compagnie consistoit en tableaux , & en statues. J'étois charmé de leur beauté extraordinaire , mais ce qui m'y plaît le plus , c'est que leurs attitudes forment un langage que j'entens , & qu'ils ont une excellente qualité très rare dans ce País , c'est qu'ils ne sont point babillards.

Après avoir été quelque tems à Paris j'ai fait le tour de toutes les maisons Royales , & je puis dire , que c'est là
là

la partie la plus charmante de ma vie ; je n'aurois jamais cru que l'art fut capable de produire tant de scenes variées, & qu'un aussi grand nombre de beautés recherchées pût sortir de l'imagination humaine. On voit dans tous ces différens lieux, tout ce qu'on peut attendre d'un Prince, qui applanit les montagnes, qui détourne le cours des rivières, qui dans un seul jour produit une forêt, & qui simplement, pour augmenter la beauté d'une vue, fait naître dans un endroit un Bourg ou une Ville. Rien n'est plus surprenant que de voir sous combien de formes l'eau badine pour faire plaisir à ce grand Monarque. Elle s'élève en Pyramides, en arcs de triomphe ; & en feu d'artifice ; elle descend en glaces de miroir, & en brouillards, & elle est assez ingénieuse pour vous comter les fables d'Esopé.

Tout bon Poëte, que vous soyez, je vous défie de peindre de plus beaux païsages, que ceux qui environnent ces différens palais, ou de bâtir dans votre belle imagination un Chateau approchant de celui de Versailles ; je vous avoue pourtant que je suis d'un goût assez singulier, pour préférer Fontaine-bleau, à toutes ces autres merveilles. Il est si-

tué au milieu de rochers & de bois, qui varient à l'infini la beauté sauvage de ses vues; le Roi s'est prêté à la nature de ce lieu, & il n'y a fait valoir qu'autant d'art, qu'il en falloit pour la régler sans la détruire, & même sans trop la changer. Les Cascades semblent se faire jour par force à travers les fentes des Rochers, qui sont tout couverts de mousse, & qui semblent être entassés les uns sur les autres par un simple caprice du hazard. On voit encore une certaine rusticité artificielle dans les canaux, dans les prairies, & dans les allées, qui accompagnent les autres charmes de cet agréable séjour. Le jardin est magnifique sans trop mettre l'art à découvert; au lieu d'un mur, il est borné vers le bas, par une barricade naturelle de Rocaille, qui frappe l'œil de la manière la plus agréable. Pour moi, je trouve dans cet amas irrégulier de pierres quelque chose de plus charmant, que dans les statues, & j'aime mieux voir une rivière serpentant par les forêts, & par les prairies, que contrainte à se masquer de mille différentes manières, comme on le voit à Versailles; Il faut avouer pourtant que c'est quelque chose d'extraordinairement beau.

beau que la Galerie , qu'il y a dans ce Palais.

Tous les gouts de l'univers y trouvent des agrements , qui leur sont convenables ; La vanité des uns y trouve tout un côté couvert de glaces de miroirs , la curiosité des autres rencontre du côté opposé la vue du plus magnifique jardin de l'Univers ; & ce qui doit charmer tout le monde , on trouve au dessus de sa tête l'Histoire de Louis 14. jusques a la paix de Ryswyk parfaitement bien peint par M. le Brun. Vous voyez par cette *date* , Monsieur , que sa Majesté a encore par devers lui assez d'autres grandes actions , pour en embellir une seconde Galerie plus étendue que celle-ci ; Le Peintre a représenté le Roi très Chretien sous la figure d'un Jupiter , qui répand ses foudres , & ses carreaux de tout côté , & qui effraye les Divinitez du Danube , & du Rhin , qu'on voit étonnées & atterrées un peu au dessus de la Corniche.

Ce qui ajoute un nouvel agrément a tous ces spectacles , c'est l'obligeante civilité , avec laquelle on en procure la jouissance aux étrangers ; si les François ne nous surpassent pas dans toutes les branches de l'humanité , il faut convenir

du moins, qu'ils nous sont préférables pour ce qui regarde les marques extérieures de cette vertu; à cet égard & à plusieurs autres, notre Nation peut être plus sensée que la Françoisse, mais il est sur que celle-ci est plus aimable, & plus heureuse; les vieillards sur tout sont ici les gens de l'univers, dont le commerce est le plus agreable; à soixante & dix ans, ils ont autant de feu & de vivacité, qu'il est possible d'en supposer aux hommes, qui ont précédé le deluge; cette imagination impetueuse, & cette legereté d'esprit, qui rendent les jeunes François presque insupportables, évaporées & modérées par les ans, produisent dans les gens d'age le caractère du monde le plus aisé & le plus divertissant. D'ailleurs le babil, qui est ici le défaut National, a quelque chose de naturel & de gracieux, quand il est soutenu par des cheveux-gris, qui lui donnent pour ainsi dire un droit de bourgeoisie. Mais à propos du babil François, il est tems de finir ma lettre de peur que vous ne me croiez déjà infecté par ce vice contagieux; si vous êtes dans cette opinion desavantageuse pour moi, je vous prie de considérer, qu'un voyageur peut en-

MODERNE, DISC. LXXXIV. 289
en quelque sorte usurper les droits d'un
vieillard. Je suis &c.

Blois le 17. de Mai.

SECONDE LETTRE.

M O N S I E U R,

JE me trouve dans une Ville d'où je
ne saurois vous mander des nouvelles
fort importantes; je ne m'y occupe
qu'à apprendre la langue & à étudier
le caractère de la Nation, que je
crois pouvoir mieux développer ici,
qu'à la Cour, ou dans les grandes vil-
les, où l'artifice, & le déguisement
sont plus en vogue.

Après avoir vu, comme je vous ai
dit, Monsieur, toutes les Maisons Ro-
yales, je me suis amusé à parcourir une
grande partie de la Province, & je
puis vous dire, que je n'aurois jamais
cru, que dans un même pais on put
trouver d'un côté tant de magnificen-
ce, & de l'autre tant de pauvreté. L'i-
magination a de la peine à concevoir la
pompe, qui environne tout ce qui
a relation avec le Roi, mais c'est cette
même pompe, qui est la cause que la

M 7. moi.

moitié des sujets est dans la disette.

Il est certain pourtant, que c'est ici le peuple de l'univers le plus heureux ; Graces a son temperemment & au Climat, il jouit d'une gayeté constante, que la Liberté, & l'abondance ne sauroient donner à des Nations d'un moins heureux naturel. Le besoin ne sauroit attrister ces gens-ci, & il n'est pas au pouvoir du plus rude esclavage de les abatre. On voit partout la joye compagne fidelle de la pauvreté ; tout le monde rit, chante, & meurt de faim. Leur conversation generalement parlant est agreable ; si quelqu'un d'entre eux a de l'esprit, ou du bon sens, il l'étale d'abord ; on n'a garde ici d'enterrer les talens. Dans un premier entretien un François est tout ce qu'il peut être ; il a d'abord avec vous toute la familiarité, & toute la liberté, qu'un long commerce, ou beaucoup de vin peuvent arracher à un Anglois ; les femmes paroissent nées ici avec l'art de se présenter dans le jour qui leur est le plus avantageux, leur air vif, & badin les farde ; elles savent menager à d'assez laids visages les graces les plus touchantes, & se donner un regard & des attitudes que le plus habile peintre auroit de la peine à attrapper.

Perr.

Permettez-moi, Monsieur de finir ma lettre, par une observation que j'ai eu le loisir de faire pendant mes voyages; il y a du merite chez tous les peuples, mais ce merite, qui doit être par tout essentiellement le même, est varié par les manieres, & par les differens temperammens. C'est une pauvreté de prétendre que ce merite s'offre dans tous les Pais sous une même forme. Il faut par conséquent accorder la plus haute estime à tout homme, qui possède le plus de vertus familières à sa Nation, & qui a la plus petite doze des vices favoris de ses compatriottes. A ce compte là, quand je vois un Anglois, qui porte le bon-sens au plus haut point, sans la moindre teinture de la ratte, je ne puis qu'admirer son caractère, & me dire,

M O N S I E U R,

Votre très-humble, &c.

DISC

DISCOURS LXXXV.

— Natos ad flumina primum.
Deferimus, sævoque gelu duramus & undis..
VIRG.

*Nous portons d'abord nos Enfans nouveaux-nés
aux rivières & nous les endurcissons en les plon-
geant dans l'eau la plus froide.*

JE me fais une occupation continuelle de chercher dans mon esprit quelque chose qui puisse contribuer au bonheur de mes chers Compatriotes. Comme la saison, où nous sommes les a mis la plûpart en habits d'Été j'ai porté mes pensées sur un sujet qui concerne tous ceux, qui ne sont pas insensibles au chaud & au froid; sujet par conséquent d'une utilité très generale.

Il n'y a rien dans toute la nature de plus inconstant, que le Climat de la Grande Bretagne, si vous en excepté l'humeur des habitans; souvent dans un même jour nous faisons la revûe de toutes les saisons de l'année; j'ai tremblé de froid dans les jours Caniculaires, & au milieu de Janvier j'ai été obligé de quitter ma camisole: il m'est arrivé de
me

me coucher en Aout, & de me lever en Decembre; plusieurs fois l'Été m'a trouvé en drap de Berry; & l'Hyver en Camelot.

Je me souviens d'un *plaisant corps* connu sous le nom de faiseur de Postures, qui du temps de Charles second faisoit enrager tous les tailleurs de la ville. Souvent il faisoit venir un de ces Messieurs, pour lui commander un habit, & il se plaisoit a paroître devant lui avec une énorme Elevation sur une de ses épaules; Lorsqu'on lui apportoit l'habit en question la coline étoit changée de place, & brilloit dans toute son étendue sur l'épaule opposée; Le Tailleur ne manquoit point de croire de bonne foi, qu'il s'étoit trompé, de demander pardon de sa méprise, & de courir au plus vite chez lui pour reparer sa faute; mais quand il vouloit es-
saier ce malheureux habit pour la seconde fois, il trouvoit a notre homme les Epaules aussi plattes qu'il étoit possible, & une taille faite a peindre, excepté une petite bosse au beau milieu du dos; En un mot, cette humeur ambulante faisoit perdre l'esprit à tous ceux qui se méloient d'habiller une figure si sujette aux plus bizarres changemens.
Que

Que mon Lecteur en fasse l'application s'il lui plaît , à un tailleur assez hardi pour entreprendre de faire un habit propre à une des saisons de notre climat Anglois.

Cette inconstance de notre air m'a fait faire les réflexions suivantes. Il seroit bon de faire enforte , que notre corps ne fût pas trop tendre pour notre Climat , & de l'endurcir assez pour pouvoir soutenir un degré de froid plus grand , que celui que nous pouvons avoir à craindre dans le tems le plus rude.

L'experience fait voir que la coutume peut donner au corps humain une trempe capable de resister au plus grand froid , aussi - bien qu'au plus grand chaud , & généralement à toutes les différentes constitutions de l'air. Les habitans de la nouvelle Zemble vont tout nus sans se plaindre du froid , qui leur est familier , & les Armées des peuples Septentrionaux restent en Campagne pendant tout l'Hiver. Les plus délicates d'entre nos Dames Angloises exposent à l'air, en tout tems , leurs bras , & leur gorge, ce que nos hommes , faute d'y être accoutumés , ne sauroient faire sans attraper quelque rhu-

rhume. Pour quoi par une coutume pareille tout le corps ne pourroit-il pas parvenir au même degré de dureté. Un Schythe, à qui on demandoit comment il étoit possible, que ses compatriottes allassent nus dans un País si excessivement froid, répondit : *c'est que tout notre corps est visage* ; il avoit raison, & le fameux Mr. Lock conseille aux Peres & aux Meres de faire laver tous les matins les pieds de leurs enfans avec de l'eau froide ; conseil qui prolongeroit la vie d'un grand nombre de personnes, si on vouloit bien le suivre.

Je suis très persuadé que des bains froids seroient quelque chose d'excellent si l'on s'en servoit dans la premiere jeunesse ; c'est par là qu'on rendroit son corps à l'épreuve des injures de l'air, & que tous les hommes deviendroient des especes d'Achilles.

La fable nous dit que ce Heros encor Enfant fut plongé par sa Mere dans le *Styx*, & que par cette immersion il devint invulnérable par tout le corps, excepté le talon, par où Thetis l'avoit tenu, dans le tems qu'elle procuroit cet avantage au reste de ses membres ; que fait-on si cette fiction Poétique prise au rabais ne signifie pas, qu'elle avoit
en.

endurci le corps de son fils en le plongeant dans de l'eau froide ; quoi qu'il en soit , nous employons pour conserver notre santé, une methode bien éloignée de celle-là ; nous travaillons continuellement à nous délicater par de grands feux , & par des habits bien chauds ; l'air dans nos appartemens à d'ordinaire deux ou trois degrez de chaleur de plus , que l'air que l'on respire dans la rue ; & c'est-là la source inépuisable de fluxions, & de Rhumatismes.

Crassus est un vieux Lethargique malade de Profession depuis vingt-ans. Pendant tout ce temps la il n'a été habillé que de Frise de la même couleur, & de la même piece; Il s'imagine qu'il trouveroit sa mort dans toute autre étoffe, & quoique son avarice lui conseille de porter ses habits, jusqu'a ce qu'ils montrent la corde, il n'oze pas le faire de peur de s'enrhumer: il ne faudroit non plus vivre sans son habit de frise, que sans sa peau; on pourroit même l'appeller sa peau extérieure.

Quelle difference entre ce pauvre vieillard, & moy ; C'est la marque distinctive de toute notre famille, d'être dur & robuste, & de defier la glace,

le

le froid , & tout ce que l'air engendre de pernicieux pour les autres corps humains.

Mon Grand Pere a vecu jusqu'a l'age de cent ans, sans avoir jamais toussé, & nous savons par une tradition domestique, que mon Bisayeul agé de quatre vingts ans marchoit dans les rues nu tête , & la poitrine decouverte; Pour moi, j'ai été, dans mon enfance, saucé tant de fois dans l'eau froide depuis la tête jusqu'aux pieds, que je mets *le mauvais temps a pis faire*, & que je puis passer pour le plus dur de toute notre famille; je me confidere comme une piece d'acier de la meilleure trempe, & je puis dire avec le scythe, dont j'ai parlé, que tout mon corps est visage.



DISCOURS LXXXVI.

Dum flammas Jovis , & sonitus imitatur
Olympi.

*Pendant qu'il imite les flammes de Jupiter , &
les Eclats du Tonerre.*

IL y a du plaisir a considerer le grand nombre de Phenomenes de la Nature, qui ont été imitez par l'art humain ; Le Tonerre est devenu une drogue fort commune parmi les Chimistes , on achete des éclairs à la livre, & une poignée de Phosphore contient une grande étendue de flammes, qui badi-
nent autour d'un objet sans le consu-
mer : certains ouvrages hydrauliques imitent la pluie en perfection , & j'ai appris, que des *virtuosi* François firent tomber, il y a quelques années, de la nege artificielle pendant plus d'une grosse heure , pour amuser Louis le Grand.

Je suis engagé dans cette réflexion, par le merveilleux feu d'artifice, qu'on nous a donné la nuit passée, sur notre belle riviere : nous y avons vu une espe-

ce de firmament tout rempli d'un grand nombre de comètes, & d'autres Météores : rien ne pouvoit être plus étonnant que ces colonnes de flammes, ces épais nuages de fumée, cette prodigieuse quantité d'étoiles qui se mêloient avec le desordre le plus agréable; ces fusées, qui finissoient en autant de constellations, & qui repandoient dans l'air des pluies de lumière : parmi tant de choses extraordinaires rien n'étoit plus admirable que l'Ingenieur lui-même, qui exécutoit son projet avec ordre, & avec tranquillité, quoiqu'il fût tellement couvert de feu & de fumée, qu'on auroit dit qu'il n'y avoit qu'un Salamandre, qui pût soutenir une pareille situation.

Pendant tout le spectacle j'étois accompagné de deux ou trois Beaux-esprits de ma connoissance. Celui qui brilloit le plus parmi eux étoit un *Critique de Profession*, c'est-à-dire un homme, qui passe légèrement sur ce que les choses ont de beau, pour ne penser qu'à ce qu'elles ont de défectueux.

Il se mit d'abord à exercer son aimable & utile talent sur les objets, qui frappoient nos yeux; j'aime assez, dit-il, ce Chyfre enflammé; je trouve
que

que le feu est la matiere du monde la plus propre a écrire, & il n'y a point de caractere plus lisible, que celui, qui sert de lumiere a lui-même; Pour les Vertus Cardinales, que nous voyons là, je vous avoue que je ne les voudrois pas composées d'une matiere si combustible; on auroit pu, si vous voulez, donner un glaive flamboyant à la justice, & faire jetter feu & flamme à la valeur: mais il est ridicule de voir sortir cet élément terrible du sein de la chasteté, & de la temperance.

Notre Critique voyant que la severité d'une censure si déplacée, nous arrachoit de grands éclats de rire, ne la poussa pas plus loin; & il aima mieux nous entretenir de plusieurs plans de feux d'artifice, inventez par lui-même, dont quelques-uns étoient passables, & dont les autres valloient très peu de chose. Ce que nous trouvames le meilleur dans son discours, c'est qu'il donna occasion à un autre de mes amis de nous parler d'un feu d'artifice décrit par *Strada*, & exécuté par les ordres d'un Prince d'Italie, qui en vouloit regaler sa maitresse.

On voyoit au milieu d'un grand lac une montagne flottante qui avoit au
som-

sommet une crevasse fort spacieuse, afin de mieux représenter le fameux Mont *Æthna*, dont elle devoit jouer le Rôle. Dès qu'on eut donné le signal, il commença à sortir de cette ouverture un nuage de feu & de fumée mêlé de morceaux de rocaille; quelque tems après on entendit sortir des entrailles de cette machine d'horribles mugissements, & l'on vit toute la montagne se fendre en deux & découvrir du côté exposé a la vue du Prince & de sa Cour une grande Caverne qui représentoit la Forge de Vulcain, & dans laquelle on demesloit, a travers la flamme, de grandes masses de toutes sortes de metal. Une Colonne d'un feu bleuâtre se levoit continuellement de cette forge, ou Vulcain s'occupoit avec ses Cyclopes a former des Carreaux de foudre pour le Maître des Dieux. Ces armes redoutables de Jupiter se levoient, de temps en temps de l'Eclume, & sortoient de la Caverne avec une rapidité & un bruit terribles. Venus toute environnée du feu le plus lumineux & le plus brillant se tenoit a côté de son époux environnée d'une nombreuse troupe de Cupidous qui faisoient voler de tous cotez des fleches enflammées;

devant elle on voyoit un autel tout couvert de cœurs brulants , victimes toujours agreables a cette déesse.

J'ai oublié plusieurs autres particularitez également curieuses d'une machine si heureusement inventée ; mais ce que j'en ai retenu suffit , pour faire voir qu'on peut placer dans un feu d'artifice une fable , ou une allégorie suivie , capables de donner une beauté accessoire a des objets si merveilleux par eux mêmes.

Il m'arrive rarement de considerer des choses extraordinaires sans en tirer des réflexions propres a me rendre meilleur : toute la nuit passée je n'ai pas pu m'empêcher de ruminer dans mon lit sur le beau spectacle que je venois de voir , & de réfléchir sur la petitesse de l'art humain le plus extraordinaire , quand on le met en parallele avec les desseins de la Providence ; en suivant cette idée je me mis a considerer une comète , comme une fusée tirée d'une main toute puissante. Plusieurs de mes Lecteurs se souviennent d'avoir vu un de ces Phenomenes effrayants l'an 1680 ; s'ils ne sont pas Mathematiciens , ils seront surpris d'apprendre qu'elle avoit plus de rapidité qu'un boule de Canon , & que la queue

queue de feu qu'elle trainoit après elle occupoit une espace de plus de vingt & six millions de lieues: le moyen de considerer sans une espee de sainte horreur des corps d'un volume si prodigieux, qui parcourent l'univers avec une rapidité si inconcevable, & qui ne laissent pas de demeurer constamment dans la ligne dans laquelle la toute-puissance a borné leur carriere; où est l'imagination, qui puisse concilier une regularité si exacte, avec ce mouvement furieux, qui paroît menacer l'univers d'un embrasement général? De quelle étendue cet Univers ne doit-il pas être, pour ouvrir à des corps si vastes des routes suffisantes sans en souffrir le moindre desordre? De quel Spectacle ne sont pas frappez certains Etres, devant qui se déploie tout le Theatre de la Nature, & qui voyent des millions de pareils Phenomenes traverser, par des courses réglées, les abimes de l'air! Peut être qu'un jour nous aurons la vue assez forte pour percer une perspective si magnifique, & l'esprit assez éclairé, pour demêler les differents usages de ces parties considerables du monde; en attendant un changement si heureux dans nos organes & dans nos lumieres,

MODERNE, DISC. LXXXVI. 503

que je suis pourtant charmé d'avoir
vus, parce qu'il est difficile de voir
ailleurs, tant de beaux lieux, & tant
de grands personages. A Versailles sur
tout on ne sauroit guerres entendre
un nom qui ne vous rappelle dans l'es-
prit quelque gazette, ni voir un hom-
me qui ne se soit signalé dans quelque
bataille. On est tenté de se croire dans
quelque Palais enchanté d'un Roman,
tant on y rencontre de Heros, & tant
les jardins, les eaux, & les statues ont
l'air d'être l'ouvrage de quelque en-
chanteur. Je suis honteux, au reste,
de n'avoir pas encore fait de plus grands
progrès dans la Langue Françoisse ;
quand on l'apprend sur les Lieux mê-
mes, il faut avouer qu'on trouve tout
le secours imaginable pour y réussir,
puisque on y est toujours environné du
peuple du monde le plus familier & le
plus grand parleur. Toutes les com-
pagnies sont ici extraordinairement
bruyantes, & l'on crie ici plus fort en
déjeunant, que vous autres à Londres,
quand minuit vous surprend encore à
table. Autant que j'en puis juger, a-
près avoir étudié de mon mieux les
deux Nations, il y a plus de gayeté
dans une conversation Françoisse, &

dans une Angloise il y a plus d'esprit ; chez vous on raille plus finement , mais ici on rit de meilleur cœur ; à mesure que j'avance dans le François , je trouve cette langue extrêmement propre pour le babil ; on diroit presque qu'on l'a appauvrie exprès , afin de rendre les circonlocutions nécessaires , & d'obliger les gens à dire peu de chose en beaucoup de paroles. Ce qui caractérise un étranger , c'est de répondre à une question , tout court , *oui* ou *non* ; car vous saurez que de ces deux Monosyllabes les François savent faire des *Pensées*. Ils ont un assortiment de certaines Phrazes ceremonielles , dont tout le monde va se fournir au même Magasin , & les complimens les plus gracieux , descendent par une cascade continuelle des gens du premier rang , jusques à la Populace. Rien de plus ordinaire que d'entendre un artisan , qui prie son voisin *d'avoir la bonté de lui dire qu'elle heure il est* , ou deux Savetiers , qui protestent qu'ils sont charmez *d'avoir l'honneur de se voir l'un l'autre*.

Le Pais , où je me trouve , frappe les yeux dans cette saison par des agrémens qui passent l'imagination. Tout est gai , tout est riant ; les oiseaux mêmes

mes, à l'exemple des hommes, me paroissent de meilleure humeur, que ceux qui égayent nos bocages en Angleterre, & je suis sûr qu'en France l'année de vance la nôtre moins par le nouveau stile, que par les productions de la Nature. Je puis dire à présent qu'une fois de ma vie j'ai passé le mois de Mars, sans être dérangé par les vents, & l'Avril sans être arrosé par les pluies. Je suis &c.

DISCOURS LXXXVII.

Quod neque in Armeniis Tygres fecere Lat-
bris,

Perdere nec fatus ausa Leæna suas;

At teneræ faciunt, sed non impune Puellæ,

Sæpe suos utero quæ necit, ipsa perit.

De jeunes filles osent commettre un crime inconnu aux Tygresses, & aux Lionnes; elles font périr leur fruit; mais ce forfait entraîne souvent sa propre punition; elles se tuent elles-mêmes, en faisant mourir l'ouvrage de leur amour déréglé.

DE tout le spectacle que nous avons admiré le jour d'Actions de grâces rien ne m'a frappé plus vivement que ces deux files de jeunes enfants des deux sexes rangées dans une de nos plus

grandes rues: cette troupe nombreuse & innocente qui portoit la livrée de la charité publique, étoit un objet également agreable aux yeux de Dieu & des hommes; elle exprimoit infiniment mieux la joye & la reconnoissance de la Nation, que tout ce qu'on auroit pu imiter de la magnificence pompeuse, que les Romains étaloient autrefois dans leurs Triomphes. Quel charme n'étoit-ce pas de voir ces orphelins que leur âge preserve encore de la corruption du siècle former un seul Chœur, & reunir d'un air devot leurs voix enfantines dans un Hymne rempli de piété; Le moyen de n'avoir pas le cœur inondé des sentiments d'humanité les plus vifs en voyant le soin & la tendresse Paternelle briller dans les yeux des differents Maîtres, qu'on voyoit rangez parmi cet aimable petit peuple confié a leur conduite!

Je suis mortifié que sa Majesté n'ait pas vu cette multitude d'objets si propres à exciter cette compassion charitable, dont elle aime a donner des marques a tous ceux, qui en ont besoin; On lui en aura sans doute tracé le tableau, & je ne doute point, qu'elle ne leur fasse sentir les effets de sa bonté royale. Une charité un peu forte employée a

l'é-

j'éducation de ce grand nombre de ses jeunes sujets seroit quelque chose d'infiniment plus meritoire, que mille pensions considerables prodiguées à des gens de Distinction.

J'ai toujours considéré l'Etablissement charitable de plusieurs Ecoles, qu'on a fait depuis quelques années par tout le Royaume, en faveur des pauvres, comme la principale gloire de ce siecle, & comme le plus sur moyen de tirer la Nation de l'abime des mœurs depravées, ou elle a été plongée par la coutume, & par la mode.

Cet établissement si digne d'une Nation Chretienne nous promet une race d'honnêtes gens, & de gens de bien; du moins verra-t-on dans la generation future peu de personnes qui ne sachent lire & écrire, & qui dès leur enfance ne se soient familiarisées avec les principes de la Religion. Rien de plus utile par consequent, que de contribuer autant qu'il est possible à l'exécution d'un projet si salutaire. La plupart de nos gens de qualité ont fait *le jour d'actions de graces* une espece de Procession, au milieu des deux files de ces Eleves de la charité publique, il faut esperer, qu'ils ne les auront pas

seulement regardées comme un agréable spectacle, mais qu'ils auront encore formé la résolution de les soutenir & d'en augmenter le nombre par leur bien, & par leur credit.

Pour moi je ne considère pas du même œuil que les autres hommes les victoires étonnantes dont la providence a favorisé nos armes dans le dernière guerre : notre valeur, & l'habileté de nos généraux y sont entrez sans doute ; mais j'ose attribuer la plûpart de ces grands succès, dont nous venons de temoigner à Dieu notre reconnoissance, à la charité Nationale qui a éclaté depuis peu d'une maniere si brillante : j'ose trouver en partie la cause de tant de benedictions signalées dans cette troupe innocente, qui dans ce jour solennel a excité dans nos ames de si tendres émotions.

Après avoir rendu justice à la charité de mes compatriottes, ils me permettront bien de leur parler d'une branche de ce devoir que nous avons négligée jusqu'ici, & qui mérite d'autant plus notre attention, qu'elle porte des fruits tres précieux chez plusieurs peuples voisins.

Il s'agit du soin charitable qu'il faudroit avoir de la subsistance de certains

En-

Enfants malheureux ouvrages d'un amour illégitime! & qui sans un pareil soin sont livrez a la Barbarie de leurs Meres denaturées. On ne sauroit songer sans horreur a un si funeste sujet; quel nombre prodigieux d'Enfants ne reçoit pas continuellement la mort par la main même des auteurs de leur vie, que la Honte, ou la disette, empêche de les élever!

A peine y-a-t-il parmi nous une seule *séance de juges* ou l'on ne condamne pas a mort quelqu'une de ces malheureuses Meres. Combien d'autres de ces Monstres d'inhumanité n'y a-t-il pas, qui échappent a la sévérité des Loix, ou parce que leur crime est entierement caché, parce qu'on est obligé de les relacher, faute de preuves suffisantes! Je passe encore sous silence celles, qui par une conduite contraire a la nature s'opposent, pour ainsi dire, aux intentions de la providence, en détruisant leur fruit avant que de le mettre au monde. Elles sont aussi coupables, que les premières, quoique punies avec moins de rigueur; mais il n'est pas question ici de l'énormité inexprimable de leur crime; je ne le considère, que par rapport au tort qu'il fait à la société; Il la prive d'un nombre considerable de ses mem-

bres; & par conséquent, pour le prévenir, un peuple doit employer toute son attention, & toute sa prudence.

J'ai déjà dit, que ce qui arrache d'ordinaire une action si horrible à la tendresse maternelle de ces abominables femmes, c'est la crainte de l'infamie, ou l'impossibilité où elle se trouvent d'élever ceux à qui elles ont donné le jour. Qu'on tarisse les deux sources de ce crime; bientôt ce crime cessera, & l'on n'en entendra plus parler; c'est ainsi qu'on prévient ce malheur dans d'autres Païs, comme j'en suis informé par ceux qui ont vu les grandes Villes de l'Europe.

On trouve à Paris, à Madrid, à Lisbonne, à Rome, certains Hopitaux; dans les murailles extérieures desquels sont placées certaines machines semblables à de grandes Lanthernes; elles ont une petite porte du côté de la rue, & à côté d'elles on trouve une sonnette. C'est dans cette Lanterne qu'on pose l'Enfant, & en la tournant on la fait entrer dans l'Hopital, par une ouverture qu'il y a dans la muraille; on sonne ensuite, & l'on se retire; là dessus une personne payée exprès, pour s'acquitter de cet emploi, vient prendre l'Enfant; sans se mettre en peine d'où
il

il peut venir. En le plaçant dans cette machine on y joint d'ordinaire un billet , où l'on déclare s'il est batisé, ou s'il faut le batiser encore ; de quel nom on souhaite qu'il soit appelé , & par quelles marques il pourra être reconnu un jour.

Souvent même il arrive , qu'on s'explique dans ce billet sur la maniere dont on voudroit bien , que l'Enfant fut élevé, & qu'on le retire de l'Hopital , après y avoir été quelques années. Quelques fois un Pere reconnoit solennellement un tel Enfant pour son fils , & le déclare héritier de biens considérables.

De cette maniere plusieurs sujets, qui auroient péri comme avortons , ou qui mourant d'une mort violente auroient attiré un trépas semblable à leurs Parens criminels, sont dérobez à cette cruelle destinée, & deviennent par une bonne éducation capables d'être membres utiles de la Société.

Je croi que c'est là une matiere, qui merite les réflexions les plus serieuses, & que mes Lecteurs ne trouveront point mauvais , que je la leur ai mise devant les yeux.

DISCOURS LXXXVIII.

Quod lateſ arcana, non enerrabile, fibra.

PERS.

Il eſt impoſſible de penetrer dans les cachettes du cœur humain.

DAns le temps, que je cherchois dequoy régaler aujourd'hui mes Lecteurs, j'ai reçu la Lettre ſuivante, qui me paroît un regal plus agréable, que tout ce que j'aurois pas leur donner; C'eſt tout ce qu'ils auront pour a préſent, & je les prie de ſe jeter deſſus ſans façon.

M O N S I E U R.

VOS deux Parents & Predeceſſeurs d'immortelle mémoire étoient fort fameux pour leurs ſonges, & pour leurs viſions; peu ſemblables a cet égard a Homere, & a tous les autres auteurs, jamais ils ne plaſoient d'avantage, que lorsqu'ils ſommeilloient.

Comme on pretend que ce talent ſe tranſmet d'ordinaire avec le ſang de Pe-
re

re en fils, & qu'il devient commun à toute une famille, nous avons lieu d'espérer que vous deviendrez un jour un *songeur de songes*, aussi bien que les autres grands-hommes de votre race; en attendant que cette faculté se développe chez vous, vous voulez bien que je vous fasse présent d'un Rêve, qui pourra bercer vos Lecteurs jusqu'à ce que vous trouverez à propos de communiquer vous-même au public vos découvertes nocturnes.

Vous saurez, Monsieur, que j'ai passé toute la soirée d'hier à ruminer sur la critique de Momus touchant la structure du corps humain, où il auroit voulu qu'une fenêtre fut placée au milieu de la poitrine. Le sens moral de cette fable n'est pas difficile à démêler; elle signifie, que le cœur de l'homme est tellement rempli d'artifices, de ruses, de fourberies, & de trahisons, qu'il est presque impossible d'en deviner les véritables sentimens, par les apparences extérieures & même par les discours. J'inferai d'abord de cette vérité incontestable, que ce seroit un grand bonheur pour les deux sexes, s'il y avoit une fenêtre dans la poitrine des Amants & des Maîtresses: quelle Épar-
gne

gne de protestations & de parjures, d'un côté; quelle doze de dissimulation & d'Hypocrisie, devenue hors d'œuvre, de l'autre! Ce seroit une grande félicité pour moy en particulier, moy qui me suis engagé dans une passion très violente pour *Aurélie*, qui est la personne de tout son sexe dont le cœur soit le plus impenetrable: je donne à tout l'univers à en démêler les véritables sentimens, & à deviner si c'est moy ou quelque autre, qui y occupe la première place.

Pendant que je me livrois à mille pensées confuses sur un sujet si embarrassant, je fus saisi tout d'un coup du sommeil, & je me mis à rêver que ma charmante Aurélie étoit couchée à côté de moy. Je commençai d'abord à parcourir d'un œuil avide toutes ses beautés; mais en considérant sa poitrine je vis à m'a grande surprise qu'elle étoit aussi parfaitement transparente, que le plus beau cristal, & que rien n'étoit plus facile, que de découvrir tout ce qui s'y passoit. Ce que j'y aperçus du premier coup d'œuil consistoit en éventails en Etoffes, en rubans, en dentelles, & en autres babioles, tellement entassées les unes sur les autres, que tout

„ tout le cœur avoit l'air d'un maga-
 „ zin de galanteries. Tout cet étala-
 „ ge disparut bientôt après, & fit
 „ place a une autre décoration. C'é-
 „ toit une longue suite de carrosses a
 „ six chevaux, suivis d'un grand nom-
 „ bre de Laquais avec de riches li-
 „ vrées, & pendant plus d'une demi-
 „ heure je vis une représentation très-
 „ naturelle du cours, quand il est le
 „ plus rempli de beau-monde.

„ Ce spectacle s'étant évanoui, com-
 „ me les précédents, je vis tout le
 „ cœur rempli d'une main pleine de
 „ cartes parmi lesquelles je reconnus
 „ distinctement les trois Matadors. Un
 „ moment après j'y apperçus une suc-
 „ cession rapide de plusieurs Scènes
 „ différentes; Une sale de Comédie,
 „ une Eglise, un appartement de la
 „ Cour, un jeu de Marionnettes, furent
 „ autant d'apparitions soudaines qui
 „ firent a la fin place a une paire de
 „ souliers de la plus nouvelle mode,
 „ qui chaussèrent le cœur durant plus
 „ d'une grosse heure; ils furent chassés
 „ par un bichon, qui fut succédé par
 „ un petit cochon de Guinée, par un
 „ chat, & par un singe; & moi-même
 „ a ma grande satisfaction je fus assez
 heu-

„ a la fin j'appergus avec une joye in-
 „ exprimable que j'étois demeuré le
 „ maitre du champ de bataille; j'étois
 „ tellement transporté de cet heureux
 „ succès, que je me jettois avec une
 „ tendre fureur sur cet aimable piece
 „ de chrystal pour lui temoigner ma
 „ reconnoissance par mille, & mille
 „ baisers; mais quelle mortification!
 „ ce mouvement extraordinaire dans
 „ mon sang & dans mes esprits m'e-
 „ veilla tout d'un coup, & je vis ma
 „ maitresse metamorphosée en Oreiller.
 „ Helas! ce n'est pas la premiere fois
 „ depuis que j'aime, que Morphée
 „ me joue des tours si cruels. Dites
 „ moi, venerable Mentor, vous, qui
 „ par une prerogative de votre famille
 „ vous devez connoître à ces songes, si
 „ vous croyez, que dans le cœur d'Au-
 „ relie, j'occupe la même place, que
 „ celle dont je me suis vu le possesseur
 „ dans son cœur chimerique; a vous
 „ dire la verité, je suis furieusement a-
 „ gité par l'esperance & par la crain-
 „ te; c'est pourtant la premiere de ces
 „ passions qui a eu le dessus dans mon
 „ ame jusqu'a onze heures du matin,
 „ quand j'ai entendu une malheureuse
 „ vieille soutenir a ses voisins, que les
 „ son-

„ songes doivent toujours être inter-
„ pretez à rebours ; je vous avoue ,
„ que quand elle auroit tort , je n'ai-
„ merois guerre cette poitrine de
„ chrystal ; la froideur & la dureté de
„ cette matiere sont deux qualitez , qui
„ me paroissent d'assez mauvaise augu-
„ re pour mon amour. D'ailleurs je
„ crains fort , que si j'avois dormi en-
„ core quelque moment , ce vilain
„ Monsieur avec ses sacs d'argent
„ n'eut fait sa seconde entrée ; si vous
„ pouviez m'informer des veritables
„ sentimens de la belle , ce seroit une
„ magnifique preuve de votre habile-
„ té , car j'ose vous assurer , qu'elle
„ auroit bien de la peine à y reussir el-
„ le-même. Tout ce qu'elle dit , tout
„ ce qu'elle fait , autant d'Enigmes ;
„ Mais ce qu'il y a de certain , c'est
„ que je suis de cet aimable Probleme ,
„ & du Venerable Mentor

„ Le tres humble &c.

DISCOURS LXXXIX.

tentanda via est.

Il faut tenter une nouvelle route.

IL y a quelque temps que j'ai gratifié mes Lecteurs de quelques Lettres d'un voyageur de mes amis, & dans la suite je pourrois-bien leur faire le plaisir de leur en communiquer d'autres de la même main. En attendant, je leur en donnerai une, qui me vient d'un espece de Correspondant, aussi propre à amuser qu'un voyageur, & qui traite une matiere aussi curieuse, & aussi embellie des graces de la nouveauté, qu'aucune découverte qu'on puisse faire hors de notre Isle. Le Cavalier en question est un faiseur de projets, & j'avoue, que de tout temps j'ai eu une grande tendresse pour ces sortes d'inventions; je puis dire même sans vanité, que j'ai un genie assez propre pour des productions de cette nature: je pourrois faire mention ici de quelques projets de ma façon, que j'ai eu le bonheur de voir éclore, d'autres qui ont
été

été étouffez dans leur naissance, & d'autres enfin que j'ai encore par devers moy, & que dans les conjonctures convenables je lacherai dans le monde pour faire fortune; Il y en a tels dans le monde qui n'auroient jamais osé se produire, si je n'y avois pas mis le sceau de mon approbation, & j'ai encore été consulté depuis peu sur un projet pour la reforme des mœurs; mais je crains, que malgré son mérite il pourroit bien ne point passer. J'ai formé de grands desseins a l'égard de la Tamise, & de la nouvelle riviere, sans parler ici de mes raffinements sur les Loteries, & sur les assurances. Une autrefois j'aurai peut-être occasion d'instruire le public d'un autre de mes projets digne du souvenir de tous les siècles, & qui, s'il n'avoit pas échoué, auroit rendu dans ce pais l'argent & l'or aussi communs que l'étain & le cuivre: si mes compatriottes n'ont pas tiré de plus grands avantages de ces nobles & rares inventions, ce n'est pas ma faute; mes intentions étoient bonnes, & ils me doivent la meme reconnoissance que si tous mes plans avoient réussi.

Tous les projets peuvent être rangés

gez en deux différentes classes ; Les premiers tirent leur origine de l'imagination de ces personnes qui se consacrent entièrement au bien public. Tels sont les miens : Les autres ont leur source dans un génie qui se ligue avec un cœur intéressé, & leur unique but est l'avantage particulier de leurs auteurs ; de ce nombre est celui, qui est contenu dans la lettre suivante.

„ M O N S I E U R ,

„ U N homme de votre Lecture ne
 „ sauroit ignorer qu'il y a eu
 „ dans l'ancienne Rome une sorte de
 „ personnes à qui on donnoit le titre
 „ de *Nomenclator* ; ce terme, comme
 „ vous savez, signifie un homme capable
 „ d'appeler chacun par son nom.
 „ Lorsqu'un Romain de distinction
 „ briguoit quelque charge publique,
 „ comme le *Tribunat*, le *Consulat*, ou
 „ la *Censure*, il étoit toujours accom-
 „ pagné d'un de ces *Nomenclateurs*, qui
 „ en lui disant à l'oreille le nom de
 „ tous ceux qu'ils rencontroient, le
 „ mettoit en état d'appeler par son
 „ nom chaque citoyen à qui il deman-
 „ doit son suffrage. Je viens au fait,
 „ après beaucoup de travail & d'appli-
 cation,

„ cation, j'ai le bonheur de me voir
 „ duement qualifié; pour exercer dans
 „ cette grande ville la charge de *No-*
 „ *menclator*, & je suis tout prest a en
 „ faire les fonctions dez que je serai
 „ sur qu'on voudra bien me payer de
 „ mes peines. Tout gentilhomme Pro-
 „ vincial, tout etranger, qui croiront
 „ avoir besoin de mes services, n'ont
 „ qu'a parler; ils pourront me louer
 „ pour huit ou pour quinze jours, &
 „ je m'engage a ne les pas quitter pen-
 „ dant ce temps là non plus que leur
 „ ombre, si quelqu'un me mene avec
 „ lui, dans son carosse, au *Cours*, j'en-
 „ treprends de lui enseigner en trois ou
 „ quatre leçons tout au plus, les noms
 „ de toutes les personnes distinguées,
 „ qui ont la coutume d'y etaler leurs
 „ figures, & leurs équipages. S'il
 „ veut bien que je l'accompagne a la
 „ Comedie, je debrouillera de la ma-
 „ niere la plus nette tout ce demi-cer-
 „ cle de beauté, qui occupent les lo-
 „ ges, & en meme temps je lui indi-
 „ querai les Cavaliers qui dispersez
 „ dans le parterre s'occupent a lorgner
 „ chacune d'entre-elles; a l'Eglise, ou
 „ dans toute autre assemblée publique,
 „ je pourrai lui etre de la meme utili-
 „ té;

té, je ne m'en tiendrai pas au nom des personnes ; mon habileté s'étend encore sur leurs qualitez , & sur leurs avantures. S'il s'agit par exemple d'une Belle, qui est en vogue, j'entrerais dans le détail de tous ses admirateurs , & de toutes ses intrigues galantes , pourvu qu'elles soient d'une notoriété publique. J'agirai de la même manière à l'égard de ces Dames, qui ne s'attirent pas une admiration si générale , mais qui goûtées par de certaines sociétés particulières , méritent le nom de *beaux de Coterie*. En un mot, je ne passerai sous silence le Caractère & l'Histoire d'aucune femme , qui fait quelque figure dans le monde comme fille , comme femme , ou comme veuve. Les hommes distingués seront aussi placés dans tout leur jour avec leur esprit , leur bien , leur humeur , leur conduite , leurs titres , & leurs charges.

J'ai une Epouse qui a toutes les qualitez nécessaires pour être une très excellente *Nomenclatrice* , & qui s'offre à servir les Dames toutes fois & quantes elles auront besoin de ses talens ; je dois lui rendre cette justice , qu'elle est encore plus communicative que moi , & qu'elle fait toute l'Histoire scandaleuse

de Londres , de Westmunster , & de tous les bourgs , villages , & hameaux , qui sont à trois lieues à la ronde. Elle a par devers elle les particularitez de cinquante intrigues amoureuses , dont ame qui vive n'est instruite qu'elle seule , & de trente mariages clandestins ou aucune langue n'a touché jusqu'ici. Elle ira voir les Dames chez elles , si elles le souhaitent , & leur parlera , la montre sur table , à trois guinées par heure.

N. B. Elle est proche parente de l'auteur de la *Nouvelle Atlantis*.

Je n'ai que faire de recommander l'utilité de mon Projet à un homme de votre esprit & de votre experience , persuadé que vous ne lui refuserez pas votre puissante protection. Je suis.



DISCOURS LXXXX.

Abietibus, juvenes, patriis & montibus, æqui.
VIRG.

*Des jeunes gens proportionnez aux arbres & aux
montagnes de leur patrie.*

JE n'aime point à me mêler des querelles d'autrui ; mais puisque j'ai communiqué à mes Lecteurs un *plan de coterie*, qui a eu le malheur d'offenser certains personnages qui ont les bras longs, & qu'il est dangereux de desobliger, je suis contraint d'insérer ici une remontrance qu'ils ont faite, sur le dit plan ; je me résous à rester dans une parfaite neutralité, & je promets à ceux de mes correspoudans, qui se sont attirez cette affaire de donner au public telle apologie qu'ils trouveront à propos de faire de leur conduite.

MONSIEUR,

CE n'est pas sans un violent dépit que j'ai lu les deux Lettres que vous avez rendues publiques depuis peu,
O 2 &

& qui roulent sur la *Cotterie des petits*. J'ai prévu dès-lors ce que nous voyons à présent ; vous ne sauriez croire les petits airs , que se donnent tous les Nains de cette bonne ville , depuis qu'ils ont lu les deux feuilles volantes , dont il s'agit ici ; chacun d'entre eux s'enfle , se redresse , & marche dans les rues comme un Artaban ; on diroit qu'ils prétendent nous regarder de haut en bas , quoique nous soyons plus élevez qu'eux de deux bon pieds geometriques. J'en vis un l'autre jour qui avoit deux pouces au dessus des cinq pieds , qui font , comme vous savez , la mesure fixée par les statuts de cette belle Cotterie ; admirez le caprice de ce petit maroufle ; il fait tout ce qu'il peut pour paroître digne d'être agrégé à ce corps , qui s'en fait tant à croire ; il porte des escarpins sans talons , & le front de sa perruque n'a pas un demi-doigt de hauteur. Il pousse même la vanité jusqu'à parler de *M. Trotte menu* , & du *Chevalier de la Brètte* comme de ses amis intimes.

Je ne daignerois pas seulement abaïsser mes réflexions à ces bouts d'hommes , s'ils avoient la modestie de se couler , comme auparavant , parmi la foule.

le. Je fai que les broussailles font un effet assez passable tant qu'elles demeurent à l'ombre des chaines , & des cedres ; mais quand elles font bande à part , il n'y a rien qui ait l'air plus méprisable. J'en dis autant de nos Pigmées , qui sont assez ridicules pour vouloir former un corps distingué du reste des humains. Passe encore , si leur projet n'étoit pas d'une dangereuse conséquence pour la société ; qu'arriveroit-il , je vous prie , si les Dames , qui donnent toujours dans les nouveautez bonnes ou mauvaises , alloient s'entêter de ces diminutifs d'Amants ; vous m'avouerez que dans quelques années nous verrions le genre-humain en abrégé , & toute notre espece en miniature.

C'est pour rabatre l'orgœuil de ces Nains ambitieux , & pour empêcher la posterité d'être réduite à un si petit volume , que nous avons trouvé à propos de dresser une contrebaterie , & détablir une *Société des Grands*. Comme la *Coterie des petits* consiste en gens , qui sont au dessous de cinq pieds , la notre sera composée de personnes , dont la stature va au delà de six ; ce sont là selon nous les deux extrémittez de la taille humaine , & vous savez que tous les

Antagonistes doivent toujours être dans les extrémités opposées ; c'est la règle. Nous considérerons comme neutre tous ceux qui se trouvent de moyenne grandeur , mais pour peu qu'un homme passe la mesure de six pieds , il est à nous , & il ne tient qu'à lui de venir figurer dans notre Coterie.

Nous nous trouvons déjà trente beaux hommes capables de faire une Brigade dans les grands Grenadiers ; notre premier soin a été de choisir un Président, & nous y avons procédé de la même manière , dont quelques peuples de l'Antiquité éliisoient leurs Rois ; nous n'avons eu égard , qu'à sa taille , & par là nous n'avons fait que le confirmer dans le poste au dessus de nous , que la nature elle même lui avoit assigné ; c'est un Montagnard d'Ecosse , à qui il ne manque qu'un pouce de hauteur pour pouvoir briller à la foire en qualité de Géant. Pour moi , je n'ai que six pieds & demi , & comme je suis le plus petit de la troupe , je n'ai point de voix en Chapitre , & l'on a trouvé bon de me faire Secrétaire de la Compagnie , jusqu'à ce que je sois relevé par quelqu'un qui approchera d'avantage des *six pieds justes*.

Si

Si vous nous voïez tous ensemble , vous nous prendriez , Monsieur , pour les fils d'Anac ; jusqu'ici nous tenons nos assemblées en plein air , par ce que nous n'avons pas encore trouvé d'appartement proportionné à notre taille ; mais nous ferons tous nos efforts pour avoir la permission de nous assembler dans la salle de Westmunster , qui est véritablement notre fait ; il faut que je rapporte encore ici à la gloire de notre société , que c'est un de nos membres , qui s'occupe à présent à trouver les *Longitudes* ; & pour vous faire voir que les grandes têtes ne manquent pas toujours de cervelle , je vous dirai , que nous avons pris pour Devise une grue qui tient un Pygmée dans sa griffe droite.

Je sai que la Cotterie des petits se donne de grands airs avec son Petit Poete Monsieur Hémistiche ; mais qu'il sache cet avorton du Parnasse , que s'il est assez hardi pour entreprendre de nous étriller par ses petits vers , il sera assommé à grands coups de vers Alexandrins , qui tomberont sur lui comme autant de Massues. Nous avons parmi nous un Poete , dont le genie est aussi élevé que la stature , & qui fait

sur le bout du doit tout le traité du sublime de Longin. J'ose encore prier le dit sieur Hémistiche, de considérer que si Horace étoit un petit homme, Musée qui fait une si belle figure dans le sixieme livre de l'Enéide, étoit un homme, qui passoit de la tête & des épaules tous les habitans des champs Elizées; qu'il vienne avec son *joli petit homme* d'Auguste; citation aussi laconique que sa figure, nous lui en opposerons une qui est d'une bien plus grande étendue; aussi le Poeme Epique, dont elle est tirée est bien autre chose qu'une Lettre du petit Auguste, ou qu'une Ode de son petit favori :

Quos circumfusus sic est affata Sibylla

Musæum ante omnes : medium nam plurima turba

Hunc habet , atque humeris extantem suspicit altis.

„ C'est alors que la Sibylle adressa sa
 „ voix à ces ombres, & surtout à Mu-
 „ sée, qui entouré d'un cercle d'Audi-
 „ teurs levoit ses vastes épaules au des-
 „ sus de leurs têtes.

Si malgré tout ce que je viens de dire nos Myrmidons continuent à faire le
 quel-

quelqu'un, & à abbaïffer les gens d'une belle prestance, nous avons réfolu de leur envoyer un de ces foirs un détachement avec ordre de nous amener toute la Cotterie dans un grand panier, & nous l'emprifonnerons dans une armoire, jufqu'à ce qu'elle rentre dans fa coquille. Pour leur petit *Rodomont Monsieur de la Brette*, je lui confeille de ne pas s'abandonner à fon humeur cholérique ; s'il fait le méchant le moindre de nous l'enlevra comme un corps faint, & le fufpendra à une cheville, où il reftera accroché jufqu'à ce qu'il ait évaporé fa bile. Nous ne daignons pas feulement cacher nos deffeins à nos ennemis ; que leur petit Machiavel les previenne s'il peut.

Voilà, Monsieur, tout ce que j'avois à leur faire favoir, je m'attens bien à m'attirer par là tout un nid de Guepes ; mais qu'elles ne me piquent pas, elles en feroient pour leur éguillon. A bon entendeur falut ; j'ai cru être obligé de rabatre un peu le caquet de ces petits Messieurs, quand ce ne feroit que par un motif d'amour pour la patrie. Elle n'y trouveroit pas fon compte s'ils devenoient à la mode, & fi par là la race en étoit confervée dans

notre Île. Le beau-sexe feroit bien mieux, ce me semble, d'adresser leurs faveurs à nous, qui leur promettons de faire tous nos efforts, pour remettre la stature humaine dans sa dignité primitive; nous espérons au reste que vous n'êtes pas assez baissé par l'âge, pour embrasser le parti de nos antagonistes, & nous vous protestons; que nous sommes tous vos grands admirateurs; & moi sur tout, qui me fais une gloire d'être &c.

DISCOURS LXXXXI.

Pugnabat tunica se tamen illa tegi.

Elle faisoit semblant de vouloir du moins garder sa chemise.

MOn discours sur le tour de gorge m'a attiré un grand nombre de Lettres de femmes de toutes sortes de conditions. Une Dame, qui se signe *Araminte*, me prie d'un petit air fort résolu de songer à mes propres affaires, & de ne me point mêler du linge des femmes, qui ne s'ajustent pas pour le beau nez d'un vieillard qui ne sauroit les

les voir sans ses Lunettes. Une autre me chante pouille dans les formes , & trouve bon d'évaporer sa bile en termes de harangères ; *vieux Radoteur* , *vieux fou* , *vieux Roquentin* , sont les titres les plus gracieux dont elle m'honore. Une certaine Florinde marque un peu plus de docilité ; elle se borne à demander grace pour quelque tems , parce qu'elle ne sauroit se résoudre à renvoyer un corps tout neuf & de la dernière mode , de peur que ses amies ne publient dans le monde que cette réserve a pour source tout un autre principe , que la modestie.

Si d'un côté je ne suis pas traité trop favorablement , fort ordinaire de tout Réformateur , j'ai reçu , de l'autre , de grands applaudissemens pour avoir voulu mettre des bornes à cette fantaisie de se dépouiller , qui a si fort la vogue parmi nos Dames. Comme j'aime mieux que le public sache les éloges , qu'on me donne , que ce qu'on dit à mon désavantage , je supprimerai toutes les Lettres injurieuses , qu'on m'a écrites à cette occasion , pour ne publier que celle , qui approuvent ma conduite.

M O N S I E U R ,

JE vous écris au nom d'une demi douzaine de beautez surannées , pour vous temoigner leur reconnoissance & la mienne; Nous passons dans le monde pour avoir environ cinquante ans l'un portant l'autre ; mais un homme aussi sensé que vous n'est pas à favoir ; que quand les femmes parlent de leur âge elles ne se font pas une affaire de calculer fort juste ; jugez par là , Monsieur , s'il ne doit pas être dangereux pour nous de suivre la mode , que vous condamnez avec tant de justice ; Nous sommes très convaincues qu'elle a été inventée par quelques jeunes friponnes , pour nous forcer à nous déclarer vieilles par nos ajustements , si nous n'aimons mieux risquer notre vie , en imitant leur nouvelle manière de s'habiller ; vous voyez que cela s'appelle en quelque sorte jurer notre mort. C'est dans cette affreuse disposition d'esprit , qu'elles se font mises à se dépouiller peu à peu , pour nous contraindre à en faire autant , à moins que nous ne veuillons renoncer à toute prétention sur la jeunesse. Hélas , mon cher Monsieur , il
en

en a deja couté la vie a plusieurs Dames de mon âge, & je n'ai jamais été sans quelque Rhume depuis qu'on a introduit cette mode abominable. J'ai affronté jusqu'ici tous les dangers, dont elle est environnée; mais que ferai-je s'ils augmentent tous les jours par de nouveaux degrez de nudité? Croyez-moy, Monsieur, nos jeunes folles ne s'en tiendront pas la si vos sages censures n'y mettent ordre. Nous vous conjurons de ne leur point donner de relache la dessus; vous mettrez par la dans vos interets toutes les gorges antiques de la ville: quelques feux que nous cachions encore dans notre sein, (& peutestre ne cedons nous en rien a cet égard aux plus jeunes de notre sexe) ils ne sauroient nous mettre en sureté contre les injures de l'air, & contre l'inconstance de notre climat; C'est de vous seul, Monsieur, que nous attendons du secours; ne le nous refusez point & faites vous un point d'honneur de sauver la vie a tant de Dames, qui ont peut être vu le jour en meme temps que vous, & qui se feront toujours une gloire d'être,

Venerable Mentor,

Vos tres-humbles Servantes, & Sœurs.

Je puis dire que je suis charmé de l'approbation de mes bonnes Sœurs, & pour l'amour d'elles je ferai tout ce qui me sera possible pour réhabiliter le *tour de gorge*, que j'ai toujours regardé comme l'ornement & la défense du sein des Dames. La bonne vieille Dame Lyzard a condamné la nouvelle mode, dès que ses yeux en ont été frappez, & elle a été bien mortifiée en remarquant, qu'à mesure que les personnes de son sexe baissent leurs *corps* elles haussent leurs *jupes*, qui deviennent plus courtes d'heure en heure. C'est ainsi que les jambes des Dames se decouvrent avec leurs gorges dans la même proportion; mais je reserve ce second grief pour un autre discours, dans lequel mes reflexions qui n'ont fait que descendre aujourd'hui avec les corps pourroient bien monter avec les jupes. Mon dessein est de tenir l'œil ouvert sur toute la figure des Dames, & de la regler depuis les pieds jusqu'à la teste; Pour a present je remplirai ce qui me reste encore de vuide dans mon cahier, par une lettre qui me vient d'une autre de mes correspondantes charmée de mon discours sur le *tour de gorge*.

CHER

CHER MENTOR.

JE suis une de ces Dames a la mode que vous avez censurées depuis peu d'une maniere si vive & si forte; ce n'est qu'a mon corps defendant, que je me suis rangée parmi les coupables; j'ai agi a cet egard contre mes propres interets, & je vous ai mille obligations, de la peine que vous avez prise, pour nous redresser: vous saurez, Monsieur, que je suis un peu olivatre, avec cette couleur on peut avoir un visage agreable, quand elle est soutenue de deux yeux noirs, vifs, & brillants; mais elle ne fait rien moins qu'un bel effet sur une gorge; & je croy que les blondes ont donné exprez la vogue a cette mode pour jouer un tour aux beautez olivatres & brunes. Elles savent parfaitement bien, les malicieuses, qu'un sein couleur de canelle ne fait pas un aussi beau spectacle, qu'un sein d'albâtre; & c'est pour cette raison qu'elles se decouvrent avec tant de prodigalité. Je say bien que la femme du monde, qui a la gorge la plus blanche ne fait pas plus d'effet sur vous, qu'une femme de nege; Mais malheureusement pour moy
&

& pour mes semblables tous les hommes ne sont pas des Mentors, comme vous l'avez dit parfaitement bien vous même, & la plupart des hommes ne trouvent rien de plus appétissant que cette vive blancheur.

Pour les femmes de ma couleur, il est de leur intérêt d'être modestes, d'autant plus qu'il n'y a point de fard qui puisse donner à notre peau une blancheur artificielle. Il est vrai que toutes les peaux ne sont pas si indociles, & j'ose vous assurer, que si vous pouviez examiner de près un grand nombre de ces gorges de neige vous ne les trouveriez pas toutes d'une piece; j'en ai vu, moi qui vous parle, qui représentoient parfaitement bien un mappe-monde coupé en deux par la ligne Equinoctiale. Je vous supplie, venerable Mentor, de continuer vos sages censures, & de ne nous point donner de repos jusqu'à-ce que nous ayons raccourci nos gorges, & que nous les ayons fait rentrer dans leurs anciennes bornes. Je suis.

DIS

DISCOURS LXXXII.

Hic aliquis de gente hircosa centurionum
Dicat: quod satis est sapio mihi; non ego curo
Esse quod Arcefilas ærurnosique Solones.

*Quelque jeune Officier brutal me dira ; j'en sai
autant qu'il m'en faut ; je me soucie bien d'être
aussi habiles que les sages de l'antiquité , que leur
air ne rendoit pas plus riches.*

Rien ne me chagrine d'avantage que
de voir un jeune-homme qui a du
bien & de la naissance se livrer si abso-
lument aux plaisirs, qu'il néglige de se
pousser dans les sciences ; qui dans tout
le reste de sa vie pourroient le rendre
utile & agreable à lui-même & aux au-
tres. La plus grande partie de notre
jeunesse Britannique devient hors de
vogue & perd tout son merite à l'âge
de vingt & cinq ans ; dès que cette
gayeté, & cette grace ; qui sont natu-
relles à la fleur de l'âge, commencent
à s'alterer, c'en est fait de nos jeunes
Cavaliers ; il ne leur reste rien qui puis-
se les rendre recommandables ; & mem-
bres inutiles de la société, ils sont en
quel-

quelque sorte civilement morts; il arrive quelquefois, il est vrai, que pour reparer la faute qu'ils ont faite dans leur jeunesse, ils s'attachent à la Lecture dans l'automne de leur âge, & qu'Ecoliers sexagenaires ils donnent quelque esperance d'être un jour habiles gens; leur triste exemple appuye l'exhortation, que je prends la liberté d'adresser ici à la jeunesse; qu'y a-t-il de plus raisonnable à un jeune-homme, que d'éviter cet apprentissage tardif & presque toujours inutile? qu'y a-t'il de plus naturel que de s'appliquer de bonne heure à acquérir ces avantages solides, qui peuvent faire succéder, aux agrémens de la jeunesse, de la dignité, & un mérite véritable.

— C'est dès l'âge de quinze ans qu'il faudroit songer à former chez soi-même l'homme de cinquante, & à se procurer les moyens de s'attirer la veneration publique dans la vieillesse la plus avancée.

Les jeunes-gens, qui sont d'ordinaire ambitieux feroient bien d'observer que les hommes les plus illustres parmi les anciens se sont fait une aussi grande gloire de se distinguer parmi leurs contemporains par l'Erudition, que de les
sur-

surpasser en puissance & en autorité. Jules Cæsar & Alexandre les plus celebres exemples de la grandeur humaine n'ont rien négligé pour s'acquérir une haute réputation dans la République des Lettres. Il nous reste encore du premier des écrits, qui justifient les grands éloges, qui lui ont été donnez par les habiles gens de son siecle. Pour ce qui regarde le dernier, on fait qu'il étoit accoutumé de dire qu'il avoit plus d'obligation à Aristote, qui l'avoit instruit, qu'à Philippe, à qui il devoit la vie & la couronne. Nous voyons dans Plutarque, & dans Aulu-gelle, une Lettre, qu'il écrivit à ce grand Philosophe, après avoir été informé, qu'il avoit rendu publique les Leçons qu'il avoit données autrefois en particulier à cet auguste élève. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il lui envoya ce billet, dans le tems qu'il étoit le plus occupé à pousser ses conquêtes. Voici cette Lettre mot à mot.

Alexandre à Aristote.

Vous n'avez pas bien fait de publier vos livres des *connoissances choisies*; si les choses dans lesquelles vous m'avez instrui-

truites , sont communiquées à tout le monde, que reste-t-il dans les sciences, qui puisse me donner le moyen de surpasser les autres. Pour moi je vous declare, que j'aimerois mieux me distinguer parmi les hommes par le savoir, que par la puissance, bien vous soit.

! Nous voyons par ce billet que l'amour des conquêtes n'étoit que la seconde passion dans le grand cœur d'Alexandre; aussi, après la vertu ce sont les lumieres de l'esprit, qui sont les plus propres à donner à l'homme une grandeur véritable & essentielle. Elles sont la juste moitié de la perfection de l'ame humaine. Elles nous rendent notre existence sensible & agréable. Elles remplissent l'esprit de mille vues utiles & amusantes, & lui fournissent une suite non interrompue d'agremens. Elle, sont une ressource perpetuelle contre l'ennui, & de la retraite elles savent faire la plus charmante société; non seulement elles nous mettent à notre aise dans les emplois les plus embarrassans & les plus penibles, mais encore elles procurent de la dignité à ceux qui les possèdent, & les rendent capables de donner aux plus brillantes charges plus d'éclat,

clat, qu'ils n'en reçoivent.

Dans les Gouvernemens populaires & mixtes toutes les connoissances réellement utiles, soit speculatives, soit pratiques, sont la source naturelle de l'honneur & de la richesse. Si nous examinons ce qui s'est passé chez nous depuis *Guillaume le Conquerant*, nous verrons que les favoris de chaque Règne, ont été des personnes, qui devoient leur élévation à leur génie, & à leurs talents. On a presque toujours remarqué dans notre patrie que nos plus grands hommes ont tiré de l'obscurité des noms; qui étoient inconnus, avant le siècle dans lequel ils ont brillé. Pour me servir d'une expression Romaine ce sont des *hommes nouveaux*, qui embellissent le plus notre Histoire; Ils ont trouvé dans une erudition peu commune, ou dans une capacité supérieure pour les affaires, des degrez pour arriver à la faveur des souverains, & aux postes les plus élevez. Mais cette vérité d'expérience ne doit pas détourner de l'Etude les personnes qui sont nez pour les titres & pour la grandeur; qu'elles sachent qu'en se proportionnant par les sciences à ce bonheur, qu'ils tiennent de la main de la fortune, elles

y donnent une nouvelle étendue & y mettent le sceau de la véritable félicité.

L'Histoire du choix fameux que fit Salomon après être parvenu à la Royauté, ne nous instruit pas seulement d'une particularité très remarquable de la vie de ce grand Roi; mais elle est encore à notre esprit l'occasion d'en tirer une magnifique morale; Elle nous fait sentir que celui qui livre son cœur à l'amour de la sagesse se sert en même temps de la méthode la plus naturelle, pour se procurer une longue vie, des trésors, & de la réputation.

Le trait d'Histoire, dont je viens de parler, n'est ignoré, à ce que j'espère, d'aucun de mes Lecteurs; Dieu se présente à Solomon en songe, il lui offre le choix de toutes les bénédictions, qui sont entre les mains de l'Être tout puissant, & ce jeune Prince se détermine vers la sagesse; Pour récompenser un choix si judicieux & si digne d'un Monarque qui aime son peuple, Dieu lui accorde sa demande; il lui donne la sagesse la plus étendue, & il y ajoute les autres avantages, qui auroient peu être les objets du choix d'un Souverain moins sensé; la gloire, les richesses, une longue vie.

Je

Je rapporte ici un abrégé de cette Histoire, & par ce qu'elle appuie mes Reflexions sur cette matiere, & par ce qu'un celebre Poëte François l'a renfermée dans une belle Allegorie, dont je donnerai ici un précis, pour faire plaisir à ceux d'entre mes Lecteurs, qui aiment les heureuses productions d'un beau genie.

Cet Auteur paroît avoir tiré l'idée de sa fiction du jugement de Paris, ou plutôt de la Fable morale rapporté par *Xenophon*, dans laquelle le Plaisir & la Vertu, se présentent à Hercule avec tous leurs charmes, pour se disputer le cœur de ce Heros. Salomon est mis ici à la place d'Alcide; la santé, la richesse, la victoire, & l'honneur s'offrent à ce Prince l'une après l'autre, sous des figures & des ajustemens, qui représentent leurs differens caracteres, & elles font tous leurs efforts pour s'attirer le choix du jeune Monarque. La sagesse paroît sur la Scene la dernière, & sa seule vue triomphe si absolument du cœur du Roi, qu'il se livre à elle sans la moindre résistance. Charmée de sa conquête elle lui découvre que les personages qui s'étoient d'abord présentez n'étoient que son cortège, & elle lui

pro-

promet que la sagesse qu'il a choisie
auroit toujours pour sa suite fidelle
l'honneur, la victoire, la richesse, &
la santé.

DISCOURS LXXXIII.

— Udam

Spernit humum fugiente penna. HOR.

Il abandonne la terre d'une aile rapide.

Sous le Regne de Charles second les
Philosophes Anglois s'occupoient
extremement à chercher l'art de voler ;
le fameux Evêque *Wilkins* entre autres,
étoit si sur d'y réussir, qu'il se persua-
doit que dans le siecle suivant il seroit
aussi ordinaire à un homme qui va faire
un voyage de *demandar ses aïles*, qu'il
l'est à présent de *demandar ses bottes*.
Cette fantaisie étoit si fort en vogue
parmi les *virtuosi* de ce tems, qu'il fai-
soient à la lettre des parties pour aller
ensemble à la Lune, & qu'ils s'emba-
rassoient moins des moyens d'y arriver,
que de ceux de trouver de quoi vivre
par les chemins; il est vrai que dans le
même tems une Dame de la premiere
qua-

qualité songea à bâtir des châteaux en l'air pour servir de gîtes à des voyageurs si extraordinaires. Je ne m'étendrai pas sur ces choses ; elles sont trop connues de mes Lecteurs ; je ne m'amuserai pas non plus à ramasser dans l'Histoire les exemples des personnes qui sont arrivées à quelque perfection dans l'art dont il s'agit, & qui en ont donné des preuves devant un grand nombre de Spectateurs ; j'aime mieux communiquer au public une lettre qui m'a été écrite par un illustre, qui s'occupe entièrement à perfectionner cet invention. Voici ce que me mande ce Dedale moderne :

M O N S I E U R.

PERSUADÉ que vous êtes plus porté qu'homme au monde à favoriser les grands desseins, j'ai cru devoir vous instruire des progrès que j'ai fait dans l'art magnifique de voler. Je ne manque pas de mettre mes aîles tous les matins & de voltiger autour de ma chambre pendant deux ou trois heures ; je vole déjà aussi bien qu'un Dindon, & lorsque je suis ailé je gagerois de sauter à pied joint plus de trente verges ;

Tome II.

P

fi

si je continue, comme j'ai commencé je pourrois bien dans quelque temps d'ici donner au public un échantillon de mon savoir-faire. Le premier jour d'actions de grâces, qu'on célébrera ici, je pretends une mettre a califourchon sur la girouette d'un Clocher qui est a un des bouts de la ville; après la première décharge du Canon de la tour je m'eleverai dans l'air, & après avoir traversé une grande partie de la ville, je viendrai percher sur le Monument; de la je prendrai un nouvel essor, & en descendant peu a peu je pretends enfin m'abatre dans le Parc de St. James.

Une épreuve de cette force fera voir évidemment que je suis pas un imposteur, & que mon art n'est rien moins, que chimerique; mais avant que de donner cette marque éclatante de mon habileté, j'ai dessein de demander une patente qui me mettra en droit moi seul de faire des ailes pour mes compatriottes, & qui defendra sous peine de mort à qui que ce soit de voler avec des ailes qui ne seront pas de ma façon: je travaillerai moi-même pour la Cour, & j'aurai sous moi des garçons, qui serviront les gens du commun. Je
pre-

tends encore être seul privilégié , pour enseigner mon art a la noblesse , & je promets de faire tout mon possible pour y rendre mes écoliers en peu de temps aussi habiles , que leur maître. Comme les Dames sont timides , je m'engage a les porter dans les airs sur mon dos pendant les premiers quinze jours afin de les enhardir peu a peu. J'ai résolu encore de paroître , au premier bal du theatre , masqué en Prince Ameriquain , avec un habit de plumes , qui sera assorti a mes ailes ; par la les gens de qualité verront quelle jolie figure ils pourront faire dans leurs habits de campagne.

Vous savez , Monsieur , jusqu'à quel point le peuple pousse d'ordinaire la prévention , contre tout auteur de projets , & vous ne vous étonnerez pas de la sottise de certains petits esprits , qui , lorsque je leur parle de mon invention , me traittent de *hibou* & de *chat-huant*. Un homme de votre esprit regardera certainement la chose d'un autre œuil , & vous verrez d'abord tous les avantages considérables , qu'il en reviendra a la Nation. N'est-il pas vrai , Monsieur , que les brigands qui se trouvent en plus grand

nombre dans ce pais que dans aucun autre periront plutot par la faim, que par la corde, déz que nous voyagerons par ces nouveaux grands chemins; n'est-il pas vrai encore que mon art diminuera extremement les depenses des familles; en leur rendant inutiles les chevaux, & les carosses?

Il est clair qu'on fera la meme épar-
gne a l'égard des postes, & des cha-
loupes, qui nous voient nous & nos
lettres dans les pais étrangers, & a l'é-
gard de plusieurs autres choses, qui absor-
bent a present des sommes tres confide-
rables. Mais ce qu'il y a de plus im-
portant, c'est qu'aussi-tôt que les hom-
mes possederont cet art dans la perfec-
tion, ils seront en état d'expedier plus
d'affaires dans l'espace de soixante &
dix ans, qu'ils en pourroient faire en
mille, sur le pied que les choses sont a
l'heure qu'il est; C'est une verité, qui
faute aux yeux, & qui suffit pour ren-
dre mon projet & moy dignes de vos
applaudissemens, & de votre protec-
tion. Je suis

J'ai meurement considéré le projet
qu'on vient de voir; mais plus je le con-
sidere, & plus je me sens porté a faire
en

en sorte qu'on ne l'exécute pas du moins pendant ma vie; si l'art, dont on vient de faire un si bel Eloge, devenoit commun, on verroit bien-tôt les vertus qui nous restent encore s'envoler sur ces ailes de nouvelle invention. Il fourniroit surtout aux intrigues galantes une infinité d'occasions favorables, qui manquent à des hommes, qui n'ont que des jambes pour se transporter d'un lieu à un autre. Rien ne seroit plus commun que deux amans qui se donneroient un rendez-vous pour minuit au haut du Monument, & le Dome de l'Eglise de St. Paul seroit aussi couvert d'hommes & de femmes que le toit d'un Colombier l'est d'ordinaire de pigeons de l'un & de l'autre sexe. On verroit très souvent quelque Damoiseau entrer à tire d'ailes dans la fenetre d'un grenier, ou un Petit maître donner la chasse dans les airs à une beauté timide, avec la même impétuosité dont un Oiseau de proie poursuit une craintive Colombe: il n'y auroit pas moyen de se promener dans quelque bocage sans faire lever toute une volée de Belles. Que le sort des maris seroient à plaindre, ils auroient toujours mille inquietudes sur ce qui se passeroit dans

la moyenne Region de l'air. En vain un juste jalouzie les porteroit à rognier les ailes de leurs Epouzes. A quoi leur serviroit cette précaution , pendant que les amants des belles planeroient au dessus des maisons pour épier l'occasion de s'y jeter ? Dans quelle situation ne seroit pas un Pere de famille, tandis que sa fille prendroit l'air ? Deja l'honneur d'un jeune tendron n'a pas trop besoin d'ailes pour faire en peu de tems bien du chemin. Passe encore pour des gens riches qui pourroient donner à leurs heritieres des *Daegnes* ailées qui voleroient toujours à leurs trousses ; Mais que feroient ceux qui ne sont pas en état de faire cette depense ? Hélas, leurs filles à force de voler deviendroient bientôt du véritable *Gibier*. Je conviens avec mon Correspondant , que son invention est très propre à dépêcher un grand nombre d'affaires en moins de rien ; mais comme les hommes font plus de mauvaises affaires que de bonnes, je ne say si cette facilité de les expedier doit être considerée comme un grand avantage.

Quoiqu'il en soit , je doute fort qu'on accorde a notre Dedale la *patente*, dont il paroît si fur : du moins suis-je

je persuadé que la plûpart de nos citoyens s'y opposeroient de toutes leurs forces. Un artizan ne peut pas donner un carosse a sa femme, mais il pourroit lui donner, a peu de frais, une paire d'ailes; il faudroit bien qu'il passât par la si jamais les promenades par les airs devenoient a la mode; jugez si les gens du Commun ne se ligueroient pas pour traverser ce projet, & s'ils ne feront pas tous leurs efforts, pour empêcher leurs Epouzes de prendre un essor si dangereux tous les matins & tous les soirs.

Si je n'ai considéré ici que les inconveniens de cet art par rapport a la galanterie, ce n'est pas que je ne le trouve fertile en desordres, a plusieurs autres égards; mais j'ai résolu de garder mes réflexions la dessus par devers moy, jusqu'à ce que j'aye vû mon correspondant a Califourchon sur la Girouette.

DISCOURS LXXXIV.

—— Amphora cœpit
Institui , currente rosa urceus exit.

*Pourquoi faut il qu'un si beau Commencement ait
une si triste suite.*

J'ai reçu hier une Lettre d'un honnête bourgeois marié depuis peu. Elle est écrite, par un homme fort uni, sur un sujet très simple, mais il y a un certain bon sens accompagné d'un air de probité, qui me fait un plaisir sensible, & qui pourroit bien ne pas déplaire à mes Lecteurs. Je ne me ferai donc pas la moindre difficulté de lui donner une place dans mon ouvrage, que j'ai destiné à l'utilité publique, & ou j'ai pour but d'obliger les gens du Commun aussi bien que les personnes de qualité.

Mon bon Monsieur.

Vous saurez que je me suis marié depuis peu; à une assez jolie petite personne; comme elle est plus jeune
&

& plus riche que moi, on me conseilla, lorsque j'avois envie de lui faire la cour, de m'habiller plus proprement, que de coutume; je le fis; mais à regret, car j'aime fort à me mettre uniment, & à ne pas paroître plus que je ne suis; mais e'étoit un *faire le faut*, & je fus assez heureux pour gagner par là le cœur de ma maitresse. Le jour des nocces je fus obligé de mettre un autre habit tout fin neuf, où l'on m'avoit forcé de faire mettre des boutons d'argent; vous ne sauriez croire, mon cher Monsieur, jusqu'à quel point j'étois decontenancé en me voyant si brave; je m'imaginois que tous nos voisins se moquoient de moi, & je souhaitois de tout mon cœur que ce bel habit fut déjà usé, afin de paroître parmi les honnêtes-gens dans mon équipage ordinaire. Ce n'est pas tout encore; on m'a fait faire une robe de chambre de soye, avec je ne sai quel bonnet d'Arlequin de toutes sortes de couleurs, & l'on veut que de tems en tems je me mette avec tout cela à la fenetre pour me faire voir. Je suis tout honteux de me laisser gouverner comme cela par un tas de parens qui sont devenus foux, je croi, & jamais je ne me regarde dans un miroir, que je ne

rougisse , de me voir changé ainsi en petit Damoiseau ; ce qui me fait enragger sur tout , c'est qu'on me dit , que je dois porter toujours mes habits de noce pendant un mois entier. Mais aussi dès que ce tems sera passé , ils ne m'y rattrapperont plus , & je pretends bien reprendre mon habit de tous les jours , car à présent toute la semaine est composée pour moi de Dimanches. A vous parler franchement , Monsieur Mentor , tout cela me paroît la plus sotte chose du monde ; lorsqu'un mari est encore tout neuf pour une jeune femme , il me semble qu'il doit lui plaire assez , bati comme il est , & qu'il n'a que faire de s'enjoliver. La nouveauté d'un époux vaut mieux que tous les habits de noce de toute la terre ; c'est pourquoi il faudroit à mon avis garder toutes ces braveries là pour quand le mari commence à n'être plus si beau de lui-même ; j'ai vu au festin du *Lord Maire* , qu'on ne servoit les confitures , que lorsque les gens étoient déjà remplis de bœuf & de mouton , & qu'ils n'avoient plus gueres d'appetit ; cette methode là me paroît belle & bonne ; mais nous autres nouveaux mariez nous donnons des friandises à nos

con-

convives quand leur appetit est encore dans toute sa force, & nous servons les mets grossiers, quand leur grande faim est passée; quoi que je haïsse à la mort mon habit à boutons d'argent, & ma robe de chambre de soye, je ne fais si j'oserai les quitter, de peur que ma femme ne se repente de son mariage, quand elle verra combien son mari se soucie peu de la mode; je vous prie, Monsieur, écrivez quelque chose là-dessus, pour la préparer à ce changement, & dites-moi à cœur ouvert, si vous croyez qu'elle pourra m'aimer dans un habit avec des boutons de crin. Je suis &c.

PS. J'ai oublié de vous parler de mes gands blancs, qu'on veut aussi que je porte pendant un mois entier.

Les remarques de mon correspondant, quoique exprimées bourgeoisement sont fort justes, & méritent l'attention des gens du Commun. Je croi meme en pouvoir tirer quelques réflexions avantageuses pour les personnes du premier rang, en faisant voir un parellele assez exact entre l'habit de dimanche de notre bourgeois, & la conduite des personnes distinguées, quand elles font l'amour. Par ma grande experience dans le monde, & par mes réflexions

continuelles sur le genre humain, j'ai découvert une des causes les plus générales des mariages infortunés, qui devoit frapper tout le monde & à laquelle pourtant personne ne semble prêter attention. Tout homme en faisant la cour à sa Maîtresse, & dans les premiers jours du mariage, se sert d'une conduite qui est parfaitement bien représentée par les habits de noces de mon Correspondant. Mais cette conduite ne dure que jusqu'à ce qu'il soit bien établi dans la possession de l'objet de sa tendresse. Il assujettit aux caprices de la belle tous ses penchans, & sa raison même ; elle exerce un empire despotique sur ses amitiés, ses haines, ses paroles, ses actions, ses sentimens. Un signe de teste le reprimande, un regard de travers le mortifie, un souris excite dans son ame des transports de joye. La pauvre jeune Demoiselle ne sauroit s'empêcher d'aimer à la folie un homme si souple, & elle attend de lui le même excès de complaisance pendant toute sa vie.

Peu à peu elle remarque, qu'il a une volonté en propre, qu'il se donne les airs de mépriser ce qu'elle estime, & qu'au lieu d'agir avec elle comme avec une Déesse, il la traite comme une fem-

femme; ce qui rend cet inconvenient plus terrible, c'est qu'on observe constamment, que les amants les plus adulateurs deviennent les époux les plus tyranniques.

Cette revolution dans les manieres d'un mari doit naturellement effaroucher une femme, & exciter chez elle la bile, & les vapeurs, qui excitant a leur tour la mauvaise humeur de l'époux doivent naturellement causer un ménage passablement triste.

J'ai toujours extrêmement approuvé la methode de faire l'amour, dont s'est servi mon ami *M. Francœur*; Elle est directement opposée a celle, que je viens de condamner. Il s'étoit adressé a une personne sensée & judicieuse, & il la traita sur ce pied la pendant tout le temps qu'il lui faisoit la cour. Il fut assez hardi pour être avec elle sincere & raisonnable; sans pourtant se laisser jamais échapper le moindre mot qui fût indigne d'un homme d'un bon naturel cultivé par une éducation bien conduite. En un mot, il agissoit avec elle, avant que d'avoir gagné son cœur, comme il avoit intention de continuer après en être devenu possesseur legitime. *Vous voyez, Mademoiselle,*

le, lui disoit-il quelquefois, *quelle espece d'homme je suis, je vous developpe mon humeur telle quelle est; si vous voulez bien me prendre avec tous mes défauts, je vous promets de devenir meilleur, plutôt que d'empirer; je me souviens, qu'un jour il fit sentir à sa maitresse un peu vivement, qu'il ne goutoit pas quelque bagatelle qu'elle avoit dite; elle lui demanda la dessus d'un air assez fier, de quel ton il lui parleroit quand il seroit son mari, puisqu'il osoit lui dire des choses de cette nature, lorsqu'il n'étoit encore que son amant. Ecoutez, Mademoiselle, lui repondit cet honnête-homme, je vous parle à présent de cette maniere, précisément par ce que vous êtes encore votre propre maitresse; si vous étiez à moy, je serois trop genereux pour me donner des airs de maitre avec vous. Peu à peu mon ami eut le bonheur de faire gouter à sa belle une franchise si rare, qu'il soutenoit d'ailleurs par les marques d'une tendresse aussi vive, que délicate; il l'a épousée, & il fait plus qu'il ne lui a jamais promis; elle se voit trompée à son avantage, & elle trouve moins de défauts dans l'Epoux, qu'elle n'en avoit découvert dans l'Amant.*

DISCOURS LXXXV.

Torva Læna lupum sequitur.

La Lionne donne la chasse aux Loups.

JE me crois obligé de faire savoir au public que la tête de Lion , dont j'ai parlé , il y a peu près quinze jours , vient d'être érigée dans le café de M. Button , où il ouvre sa gœule à toute heure pour recevoir tous les avis qu'on voudra bien me donner. Ceux qui s'entendent en Sculpture conviennent que c'est un vrai chef-d'œuvre , & qu'il est dessiné avec tant d'art qu'on y voit en même tems la phisionomie d'un *Lion* , & d'un *Sage* ; tous les traits en sont bien marquez , & d'une grande force , & ils reçoivent de la dignité , d'une paire de moustaches , qui font l'admiration de tous ceux , qui les voyent. Cette tête est placée du côté Occidental du Café ; elle est appuyée sur les deux pates , sous lesquelles on trouve une boëte , où tombera tout ce que le *Lion* aura dévoré. Le Lecteur voit par cette description , que cet animal n'est

n'est que tête & jambes , noble & fidelle Emblême , par conséquent , de l'*activité* & de la *sagesse*.

Je n'ai que faire, ce me semble, d'informer le public, de ce que mon Lion, semblable à cet égard à certains insectes, ne se nourrit que de papier; on le comprend de reste; je prie seulement mes correspondants futurs, de ne lui donner que des alimens sains & solides. Qu'ils ayent la bonté de ne point accabler son estomac d'obscuritez & de galimathias, & de ne le pas empoisonner du venin de leurs calomnies. Je ne veux point qu'il se donne les airs d'avilir notre espece, & il me semble que ce n'est point à une Bête, comme lui, à attirer du mépris aux hommes, qui sont ses superieurs. Je ne souffrirai jamais, qu'il nuise à la reputation d'une créature raisonnable, & qu'il se jette sur qui que ce soit, sinon sur certains hommes, qui rendent odieux le nom de cette généreuse bête, & qui sous le titre de *Lion*, ne cherchent que la destruction de leurs compatriottes. Le nom de Tygre ou de Loup leur conviendrait infiniment mieux: je dois avertir encore ici les personnes, qui sont engagées dans quelque intrigue galante,
de

de ne point faire leur Maquereau , de mon Lion , en l'employant à se communiquer leurs desseins mutuels; qu'ils sachent que cet animal à le cœur trop bien placé pour se charger de si viles commissions.

Ceux , qui ont lu avec attention l'Histoire des Papes, ont pu remarquer que les *Leons* ont été les meilleurs de toute cette espece , & que les *Innocents* en ont été les plus mauvais; En faveur de cette observation , le Lecteur voudra bien ne me pas décrier comme un homme peu judicieux , quoique je caractérise mon Lion , comme un animal paisible , bien intentionné , & d'un excellent naturel.

Mon dessein est de publier une fois par semaine les *rugissements de mon Lion* , & j'espere le faire rugir d'un ton si éclatant qu'il se fera entendre d'un bout du Royaume à l'autre.

Si mes Correspondants veulent seulement faire leur devoir en le sifflant comme il faut , & en lui fournissant la nourriture qui lui convient , je me flatte que bien-tôt la tête de mon Lion passera pour la *meilleure tête* de la Grande-Bretagne.

C'est une opinion generalement reçue

que des hommes, que le Lion est une bête fort dangereuse pour toutes les femmes, qui ne sont point vierges ; c'est apparemment fondé sur cette opinion du vulgaire, qu'on a répandu dans le monde, que par le moyen d'un certain ressort les dents de mon Lion ont la vertu de saisir les mains de toutes les femmes, qui ne sont pas duement qualifiées, pour en approcher. Je ne m'amuserai point à faire voir, que ce n'est là qu'une invention de certains mauvais railleurs, persuadé que les Dames, qui ont quelque bon-sens ne seront pas les dupes d'une malice si grossière. Elles s'en rapporteront bien à moi, quand je leur déclarerai, qu'il n'y a pas une seule personne de leur sexe, qui ne puisse mettre la main dans la gueule de mon Lion avec la même fureté, que si elle étoit une Vestale ; si malgré cette protestation, il y a des femmes assez craintives pour n'oser pas s'y hasarder, je les avertis, que le Maître du Café a une petite fille de quatre ans soigneusement élevée, qui prêterà sa main innocente à toutes les Dames, qui croiront avoir besoin de son secours.

Pour mieux faciliter encore mon commerce avec les belles, j'ai dessein de

de

de lui fournir une commodité à part, chez mon spirituel ami *M. Motteux* ou chez *Corticelli*, ou dans quelque autre endroit, où s'assemblent les beaux visages & les beaux esprits femelles. Comme j'ai erigé ici une *tête de Lion* pour ces Messieurs, je placerai là une *tête de Licorne*, & je la ferai accommoder en sorte, que la Corne même sera une espece de tuyau, qui conduira les avis du beau-sexe dans une boëte; où je viendrai les prendre moi-même. C'est dans ces deux Magasins que je puiserai de tems en tems les instructions les plus importantes, & même j'ai résolu d'établir entre mes deux têtes un commerce de Lettres, qui ne sera pas d'une petite utilité pour le public, & pour moi-même. Je prévoi, au reste, que ces deux monstres seront fort insatiables, & qu'ils pourroient bien être assez voraces, pour que la manufacture de papier en tirât avec le tems de très grands avantages.

La Lettre suivante a été donnée, au maitre du Caffé, il y a déjà quelque jours; à condition quelle seroit le premier dejeuné du Lion, lorsqu'il seroit établi dans sa place; on a bien voulu avoir cette complaisance pour l'Auteur,

theur, & je la donne ici au public, telle qu'elle est, sans examiner seulement, comme j'ai dessein de le faire à l'avenir, si c'est de la nourriture propre pour ma Bête.

M O N S I E U R.

VOtre Predecesseur & proche parent le *spectateur* a fait en vain tous ses efforts, pour embellir les Dames, en tournant en ridicule tous les ajustements, qui les défiguroient. Vous savez que les reflexions sont tombées dru & menu, comme l'on dit, sur les paniers ou jupes de baleine, mais tout cela n'a fait que blanchir; elles persistent opiniâtement dans cette mode impertinente. J'avoue qu'elles ont un peu changé la figure de ces jupes, elles étoient autrefois circulaires, mais a présent elles ont l'air d'avoir été pressées par le milieu, & elles ne s'étendent qu'à droite & a gauche. On ne peut plus les considerer comme des remparts, qui entourent une place par tout, & le beau sexe n'est plus inaccessible, que par les cotez. Il n'est pas exprimable combien les Loyaux sujets de Sa Majesté recoivent d'incommodité

modité de cette abominable invention; tous les galants, à force de heurter contre ces cercles, ont les jambes couvertes de tâches bleues, & les revendeuses n'osent plus mettre leurs denrées à terre, de peur de les voir renversées, & entraînées par ces jupes pernicieuses, qu'à bon droit elles accablent de leurs éloquentes imprécations.

Il y a quelque tems que je vis tomber dans la rue une de ces Dames du grand air; & vous ne sauriez croire jusqu'à quel point elle ressembloit à une cloche renversée, qui n'a point de batant. Je vous conjure, Mon cher Mentor, de vous joindre à moi, pour décrier une mode si monstrueuse; peut être le beau sexe se laissera convaincre de son extravagance, quand il la verra mise dans tout son jour par les deux hommes les plus sages de toute l'Angleterre. Je suis &c.



DISCOURS LXXXVI.

Ingenium par Materiaz.

JUVEN.

Un genie égal à la grandeur du sujet.

Lorsqu'il me tombe entre les mains un ouvrage critique , qui pretend nous donner des regles pour bien écrire , je m'informe d'abord , si l'Auteur n'a pas travaillé sur d'autres sujets ; un coup d'œil jetté sur ses autres productions me met d'abord au fait de son gout , me découvre les idées qu'il a du beau , en matiere d'esprit , & me fait sentir ce qu'il doit approuver le plus dans les livres qui sont les objets de sa critique. Il est certain que tout homme qui écrit tache d'attraper ce qui lui paroît bon dans les autres , ou bien qu'il trouve bon dans les autres , ce qu'il tache d'attraper. Si je vois que sa maniere d'écrire est insipide & pesante , je ne daigne pas seulement parcourir ses regles de critique , & je jette là le livre indigné , de ce qu'un homme sans gout & sans génie se donne les airs de décider sur des matieres , qui ne sont pas à sa portée.

Si

Si le Critique en question n'a rien donné au public, sinon ses regles & ses observations, je me hazarde a en lire quelques pages; j'examine s'il y a de la proprieté dans ses expressions, du choix dans ses phrases, une tour agreable dans ses pensées, de la clarté, & de la finesse dans ses remarques, de l'imagination & de la politesse dans ses raileries; mais si au lieu de tous les effets de l'art & du genie, je n'y trouve qu'une stupidité dogmatique, je suis son serviteur, & je ne lui crois point de vocation, pour faire le Dictateur de la republique des lettres, dont il ne merite pas d'être sujet.

Tel Lysippe & Damon redoutables Critiques

Expliquent l'art des vers, en vers plats, prosaïques.

Par cet heureux arrangement

Ils nous instruisent doublement.

Leurs leçons nous font voir quels vers sont admirables,

Leurs exemples, quels sont les vers abominables.

C'est là un trait de raillerie, qu'un de nos meilleurs Poëtes Anglois a lancé
con-

contre des gens pareils à ceux que j'ai ici en vue. J'approuve fort ces vers, excepté celui qui attribue à leurs leçons la qualité de faire voir quels doivent être ces bons vers. Je sai bien du moins, que les Critiques les plus estiment, parmi les anciens ont été des gens qui avoient brillé dans plusieurs genres d'écrire, & qu'ils ont fait voir dans leur preceptes mêmes, qu'ils avoient un beau genie, & qu'ils possédoient l'art, qu'ils vouloient enseigner aux autres.

Il en est de même des Critiques Modernes; ceux qui se sont attiré de la réputation, & du respect ont été des personnes, qui par la pratique ont prouvé, qu'il possédoient la Theorie dans un degré eminent. J'ai devant moi ouvert sur mon pupitre un de ces Auteurs, qui, après avoir donné en vers, & en prose, des preuves éclatantes de son esprit & de son habileté, a mérité les applaudissemens du public par plusieurs ouvrages critiques très excellents. C'est le célèbre Strada; une fable de sa façon, où il imite le stile de tous les Poetes Epiques de l'ancienne Rome est à mon avis non seulement la piece du monde la plus amusante; mais c'est en-
core

core la critique la plus judicieuse, qu'il est possible de lire. Je croi faire plaisir à mes Lecteurs de leur en donner le plan.

On fait que Leon dix étoit un grand protecteur des Sciences, & qu'il se plaisoit à être present aux conferences & aux disputes des plus beaux esprits de son tems. C'est là la Baze sur laquelle Strada fonde sa fiction Poétique, dont on va voir le *precis*.

Lorsque Leon faisoit son séjour dans une maison de campagne située sur le bord du Tibre, les Poetes de Rome voulant le divertir par quelque chose d'extraordinaire, & de conforme a son Gout inventerent la Machine suivante. C'étoit une grande montagne, dont le sommet étoit partagé en deux, afin de représenter le double coupeau du Parnasse. On voyoit à plusieurs marques qu'elle étoit destinée à faire le séjour des Poetes Heroiques. Elle étoit toute couverte de petits bocages de Lauriers, & la seule Muse, qu'on y voyoit paroître étoit *Calliope*. A côté d'elle *Pégaze*, prenant son essor touchoit encor de ses pieds de derriere un rocher, dont il faisoit sortir le ruisseau qui est si celebre dans les fables. Au son de plusieurs

trompettes, qui jouoient des airs graves & Majestueux, on voyoit ce Parnasse descendre la riviere comme en flottant. Il étoit poussé par quatre grandes roues, deux de chaque côté, qu'on tournoit sous l'eau d'une maniere invisible aux Spectateurs, pour le conduire jusques devant le Palais du Pape.

Ceux, qui devoient représenter des anciens Poetes étoient placez sur cette montagne dans des attitudes convenables à leurs caracteres. *Stace* étoit posé au plus haut d'un des sommets qui sembloit avoir au dessous de lui un précipice, & qui s'avançoit au delà de la montagne d'une maniere affreuse, en sorte que le Poete s'attiroit la curiosité du peuple, comme un hardi danseur de corde, qu'on croit à chaque moment sur le point de tomber.

Claudien étoit tranquillement assis sur l'autre coupeau, qui étoit plus bas, & en même tems plus uni que l'autre; mais on remarquoit que le terroir en étoit plus stérile, & qu'il ne produisoit dans certains endroits que des plantes Etrangères.

On voyoit *Lucrece* fort occupé au bas de la Montagne; il paroissoit attentif aux mouvemens de la Machine, dont

il avoit la direction , parce qu'il en étoit l'inventeur ; - il étoit quelquefois si engagé parmi les ressorts , que la moitié du Poëte étoit derobé aux yeux des Spectateurs. Il est vrai que dans d'autres momens il étoit élevé par ces ressorts mêmes , & placé aussi avantageusement que ses compagnons les plus distinguez.

Ovide n'avoit aucune demeure fixe ; il parcouroit continuellement le Parnasse d'un bout à l'autre , avec toute l'adresse & toute la rapidité possible ; mais comme il ne daignoit pas se donner la peine de grimper jusqu'au haut de la Montagne , on ne le voyoit que cabrioler d'un air aisé & badin sur les parties inferieures du double mont.

Personne n'étoit dans un poste plus eminent que *Lucain* , & ne découvroit autour de lui de vues plus vastes. Il s'étoit jetté sur *Pégaze* avec toute la chaleur & toute l'intrepidité d'un jeune ambitieux , il sembloit vouloir porter son vol au delà des nues. Mais comme le cheval aisé appuyé légèrement de ses pieds de derriere sur un rocher inégal sembloit se cabrer en prenant son essor. Le Poëte avoit besoin de toute sa force pour s'y soutenir , & le peuple

le voyant dans une situation si dange-
reuse s'écrioit de tems en tems , que
c'étoit fait de lui, & que sa chute étoit
inévitale.

Virgile, la modestie peinte dans les
yeux étoit assis à côté de Calliope au
milieu d'un bosquet de Lauriers, qui
l'environnoient d'un feuillage si épais,
qu'il étoit presque caché par leur om-
bre. Il sembloit vouloir dans cette re-
traite se dérober aux yeux des hom-
mes ; Mais il n'étoit pas possible de
jetter les yeux sur Calliope; qu'on ne
découvrit *Virgile* en même tems.

Dès que cette Mascarade poetique
fut arrivée devant le Palais du Pape,
on l'invita de mettre pied à terre, ce
qui fut fait. La salle preparée pour ces
Poetes représentatifs étoit pleine de
tout ce qu'il y avoit parmi la plus
grande noblesse d'Italie, de distingué
par l'Erudition, & par l'Esprit. Cha-
que Poete prit la place, qui lui étoit
destinée, & ils se mirent l'un après
l'autre, à reciter un Poeme dans le gout,
& dans le stile des Autheurs immortels
qu'ils devoient représenter. Les sujets
de ces différentes pieces, & le juge-
ment, qu'en donna cette belle & sava-
nte assemblée peuvent fournir une agrea-
ble

MODERNE, Disc. LXXXVII. 377
ble matiere à quelques autres de mes
feuilles volantes.

DISCOURS LXXXVII.

———Ridiculum acri
Fortius ac melius

HOR.

La raillerie fait souvent plus d'effet que la censure.

IL y a dans le monde un grand nombre de petites irrégularitez, que nos Prédicateurs voudroient bien voir bannies de la conduite des hommes, mais dont ils n'osent se mêler, de peur d'avilir la dignité de leur ministère. S'ils alloient employer en chaire tout le pathétique de leur éloquence, pour recommander *ce tour de gorge* à la pudeur des Dames, je suis bien sûr, que tout le fruit de leur zele seroit d'exciter des éclats de rire parmi leurs Auditeurs.

J'ai connu la Dame d'un village, qui paroissoit toujours à l'Eglise de sa Paroisse avec une mouche sur le front; ce malheureux petit ornement excita si fort la ferveur du Curé du lieu; que pendant une année entiere il fit tous ses efforts pour lui faire lacher prise, mais la

tes-gens ; Pendant qu'ils s'occupent à déraciner des péchez mortels & des habitudes criminelles , je me fais un devoir d'attaquer par des traits railleurs de petites indécences , & des peccadilles. C'est ainsi que le Charlatan grave donne des remedes , pour les maladies dangereuses , & inveterées , pendant que le *Jean-Farine* a ses paquets à part pour le mal de dents , & pour la migraine.

J'ai cru bien faire de me servir de ce petit exorde avant que de reprendre un sujet , que j'ai déjà manié plusieurs fois , je veux dire les gorges découvertes de nos Dames Britanniques : j'espère qu'elles me pardonneront , si j'ose continuer de leur demander en grace de vouloir bien être moins prodigues de leurs charmes. Quelles daignent jeter leurs beaux yeux sur la lettre suivante , elle verront , que je ne suis pas le seul de mon sentiment , & qu'il y a des gens d'une assez grande autorité dans le monde , qui m'appuient par leur suffrages ; Cette lettre m'est venue hier par la gœule du Lion ; Elle est d'un *Quacre* , & en voici le contenu.

Q 4

FRERE

FRERE MENTOR.

NOS amis t'approuvent ; nous sommes bien aises de voir que tu commences à avoir en toi quelque lueur de la *lumiere*, & nous prions pour toi afin que tu sois de plus en plus *illuminé* ; tu donnes un bon avis aux *femmes de ce monde*, en les exhortant à s'habiller comme nos *Sœurs*, & à ne point exposer aux yeux leurs *tentations charnelles*. Ton Lion, est un bon Lion ; il rugit fort & ferme ; sa voix est entendue de loin, & elle est parvenue même jusqu'à l'égout de Babilone la grande ; nous voyons que la Paillardie assise sur les sept montagnes se laisse gouverner par la voix de ton Lion ; c'est ce qui paroît par une de nos gazettes, qu'on appelle la *Poste du soir* ; j'ai copié pour toi tout l'article.

Rome le 8. de Juillet. On a publié ici un Edit, qui deffend aux femmes de tout rang d'avoir la gorge découverte, & qui ordonne aux Prêtres, de ne point admettre celles ; qui pécheront contre cette Loi, ni à la confession, ni à la communion. Cet édit va même jusqu'à défendre l'entré des Cathedrales à cel-

celles, qui seront assez hardies pour mépriser cette ordonnance.

Puisque ton Lion se fait obeïr à une si grande distance, nous espérons que les *femmes folles* de ce pais prêteront l'oreille à tes admonitions; si non, tu es prié de faire toujours rugir ton Lion, jusqu'à ce que toutes les *bêtes de la forêt* en tremblent. Il faut que je te le repete encore, ami Mentor, toute notre fraternité a conçu de grandes espérances de toy; Elle s'attend à te voir bientôt tellement éclairé de la *lumiere*, que tu pourras devenir un grand *precheur de la parole*. Je suis le tien en toutes choses qui sont louables.

THOMAS TREMBLE.

Il est assez particulier, que la même pensée soit venue précisément dans le même tems au Pape, & à moi; je prévoy que mes ennemis en infereront malicieusement, que je suis en Correspondance avec *sa sainteté*, & que nous agissons de concert. Mais, qu'ils en croient ce qu'ils trouveront à propos, je n'ai pas honte de me rencontrer avec le St. Pere, dans une chose qui n'est pas un article de foy, j'en suis bien ai-

Q 5

se

se même, puisque en cette occasion notre but commun est de reformer la plus belle moitié du genre humain. Nous sommes à peu près du même âge, & il est assez naturel que nous regardions cette Affaire du même point de vue. Je me flatte, que c'est pour le coup que les belles se rendront, & qu'elle ne pourront pas résister aux forces unies de ma feuille volante & de la Bulle du Pape. Tout ce que je crains, c'est que quelques-unes de nos Dames ne persévèrent dans leur nudité, sous prétexte de montrer leur zèle pour la Religion Protestante, & qu'elles ne se découvrent de plus en plus pour braver l'Infaillibilité du St. Pere.

DISCOURS LXXXVIII.

Cura pii dis sunt.

OVID.

La Divinité protège les gens de bien.

EN parcourant la dernière Edition des œuvres de M. Boileau, j'ai été charmé d'un article, que j'ai trouvé dans ses remarques sur sa traduction de Longin; Il nous dit dans cet endroit remarquable, que le sublime a sa source

ou

ou dans la noblesse d'une pensée, ou dans la magnificence de l'expression, ou dans le tour vif de toute une période; mais que le sublime parfait vient de l'union de ces trois causes. Il allègue un exemple de ce *sublime parfait* dans quatre vers qu'on trouve dans la Tragedie de M. de Racine intitulée *Athalie*. Abner un des Généraux des Israélites ayant représenté au grand Prêtre Joad qu'ils avoient tout à craindre de la fureur de la Reine, ce saint homme ne s'en effraye point, & voici ce qu'il repond à son ami:

*Celui, qui met un frein à la fureur des
flots,*

Sait aussi des mechans arrêter les complots;

Soumis avec respect à sa volonté sainte,

*Je crains Dieu, cher Abner, je n'ai point
d'autre crainte.*

Des pensées de cette beauté ne prétent pas moins de sublime à la nature humaine, qu'aux productions de l'esprit; Cette crainte Religieuse, lorsqu'elle est l'effet d'un respect profond pour la Divinité, donne à l'homme toute la grandeur, dont il est susceptible, & elle doit de nécessité bannir de son ame toute autre crainte.

Elle

Elle nous fait mettre à cet égard les personnes les plus élevées au niveau des plus foibles ; elle defarme les Tyrans, & les Bourreaux, & represente à notre esprit les gens les plus furieux, & les plus puissants , comme des créatures destituées de pouvoir, & incapables de nuire.

Il n'y a point de véritable courage qui n'ait pour base cette sainte frayeur, qui s'étant une fois emparée d'une ame s'y fixe pour jamais, & devient le grand principe de toutes les déterminations de cette ame. La valeur, qui vient de la constitution du corps, est souvent sujette à abandonner un homme, quand il en a besoin. Si elle a pour cause un certain instinct de l'ame, elle prend l'effor dans toutes les occasions sans attendre les ordres de la raison, & de la prudence ; mais le courage, qui est l'effet d'une crainte respectueuse d'offenser notre Créateur, en négligeant nos devoirs, agit toujours d'une maniere uniforme & soutenue.

Que peut on avoir à craindre quand dans toute sa conduite on se propose pour but de plaire à un Dieu tout puissant ; à un Dieu, qui peut traverser tous les desseins de nos ennemis, & dont

dont la seule volonté fait détourner les malheurs qui nous menacent , ou les changer en bonheurs. Celui qui a fixé dans son cœur ce respect raisonnable , pour l'Etre , dont la Providence veille sur tout ce qui se passe dans l'univers , doit s'assurer sur sa protection toute-puissante , & se persuader fortement qu'il est à l'abri de tout mal réel. Les Benedictions du Ciel pourront se présenter à lui sous l'image de pertes , de douleurs, de traverses; mais il n'a qu'à posséder son ame en patience ; bientôt ces bénédictions se développeront de ces apparences trompeuses , & s'offriront à ses yeux sous leur véritable forme. Si un nuage épais & noir semble s'amasser sur sa tête , l'orage crevera à côté de lui , ou bien il verra sortir du sein même des dangers , qui le menacent , les instrumens de sa félicité. Je ne viens encore que de dépeindre la situation la plus triste, où se puisse trouver un homme affermi dans l'habitude de cette crainte salutaire , bien souvent l'objet de cette frayeur religieuse nous épargne jusqu'aux allarmes , il veut bien regarder du même œuil , que nous ce que nous prenons pour des maux réels , & alors il les éloigne certainement de ceux qui

qui se sont attiré sa faveur par la vertu, que je recommande ici. Les Histoires sont pleines d'exemples remarquables de gens de bien échappés, comme par miracle, de perils qui les environnoient, sans qu'ils en fussent rien, & qui paroissent absolument inevitables.

Entre les exemples de cette nature qui nous sont fournis par l'Histoire Payenne, je n'en trouve point de plus frappant, que celui qu'on voit dans la Vie de *Timoleon le Corinthien*. Cet homme extraordinaire s'est distingué parmi les grands hommes de l'Antiquité, par la coutume, qu'il avoit, de rapporter tous ses succez à la Providence Divine. Selon le témoignage de *Népos*, il avoit consacré dans sa maison une chappelle particuliere à Déesse sous le nom de laquelle la providence étoit adorée chez les Payens. Il fut souvent recompensé de ce culte, quoique que aveugle, qu'il rendoit à la Divinité; mais il en éprouva la protection d'une maniere bien étonnante dans un cas que je rapporterai ici, après Plutarque.

Trois scelerats avoient fait une Conspiration pour tuer ce grand homme; lorsqu'il seroit occupé à sacrifier dans un certain Temple. Déjà ils se trou-
voient:

voient dans ce lieu sacré, placez dans les endroits, qui leur paroissent les plus propres pour executer cet affreux dessein; déjà ils attendoient l'instant favorable pour se jeter sur *Timoleon*; lorsqu'un étranger entra par hazard dans le Temple; il fixe les yeux sur un des conjurez, il l'examine avec attention, il se précipite sur lui, il l'assassine. Là-dessus les deux autres se mettent dans l'esprit que leur noir attentat est découvert; ils se jettent aux pieds de *Timoleon*, & ils lui déclarent leur abominable dessein avec toutes ses circonstances. Cependant après avoir examiné cet Etranger on trouva qu'il n'avoit rien su de ce projet; mais que son frere avoit été tué, il y avoit plusieurs années, par un des conspirateurs, qu'il avoit long-tems poursuivi en vain, pour l'immoler à sa juste vengeance; qu'en entrant dans le Temple il l'avoit reconnu, & qu'il n'avoit pas été assez maître de lui-même pour ne pas saisir cette occasion de le punir.

Plutarque ne peut pas s'empêcher, après avoir rapporté ce fait, de parler avec extaze de l'impénétrable sagesse de la Providence, dont on vit dans cette occasion une marque si merveilleuse, &

si inattendue. Cette Providence avoit tellement arrangé le plan de la délivrance de Timoleon, que l'*Etranger* avoit été toujours traversé dans le dessein de punir le meurtrier de son frere jusqu'à ce que par un même coup il put vanger un innocent, & sauver la vie à un homme vertueux.

J'avoue, que je ne saurois m'étonner qu'un Payen comme Timoleon, adorateur constant de la Providence, se soit distingué par une intrépidité inébranlable, & qu'il se soit attiré une protection si marquée de la Divinité.

DISCOURS LXXXIX.

—— Largitor ingenii
P E R S E.

Venter.

Le ventre est bien souvent la source de l'esprit.

JE suis charmé d'apprendre que mon Lion s'est attiré les applaudissemens de tous ceux, qui l'ont vu, & qu'il a l'honneur de recevoir plus de visites, qu'aucun de ses freres qui sont logez à la tour. Je suis allé voir ce matin ce qu'il avoit dans le ventre, & entre autres

MODERNE, Disc. LXXXIX. 389
tres alimens j'y ai trouvé les mets déli-
cieux que voici.

M O N S I E U R ,

JE ne manque jamais un seul jour à lire vos feuilles volantes, j'ai prêté une très grande attention à celle qui traite du *tour de gorge*, aussi-bien qu'à un de vos derniers discours, où vous vous engagez à veiller sur toute la figure femelle, & à régler le beau sexe depuis la tête jusqu'aux pieds. Cette matiere est très interessante pour moi ; je suis couturiere de profession, & j'ai l'honneur de servir les Dames les plus qualifiées de la ville ; Elles me donnent un libre accez chez elles à toute heure du jour, & j'ai la prerogative de les voir en negligé, aussi-bien qu'ajustées. Vous voyez, Monsieur, qu'une connoissance comme la mienne ne sauroit vous être inutile, d'autant plus que j'ai grande envie de vous être bonne à quelque chose. Si vous voulez bien mettre à profit mes lumieres & mes bonnes intentions, je suis toute prête à vous servir en qualité de *Lionne*. Les Dames du premier rang me laissent entrer dans tout le secret de leurs modes ; si vous

Tome II. R *êtes*

êtes d'avis de m'employer, j'examinerai leurs vues de près, & je suis sûre que je serai en état de vous fournir des mémoires, qui pourront vous être d'un très grand secours.

Comme je suis la première de mon metier, qui vous ait fait une semblable proposition, je me flatte, que vous me donnerez la préférence, & que vous voudrez bien du moins m'entendre *rugir*, avant que de traiter avec quelque autre. Pour vous donner une échantillon de mon savoir faire, je vous avertis ici à tems du nouvel accroissement que vous découvrirez au premier jour dans les plus belles gorges de la ville. Oui, Monsieur, en dépit de vos graves remontrances, les beautés du premier ordre ont résolu unanimement de se découvrir de plus en plus; je crains bien même que dans peu ma Profession ne devienne entièrement inutile, & que je ne meure de faim, dans le tems que nos Dames mourront de froid.

Avant que d'aller plus loin, il sera nécessaire de vous donner l'idée d'une espece de couverture ou plutôt d'ornement de la gorge, où vous semblez n'avoir pas fait attention jusqu'ici. C'est une bande étroite de mousseline qui s'étend

tend en falbala sur le haut du corps précisément au dessus de la poitrine, mais qui ne va pas jusqu'aux épaules. Comme c'est une partie du tour de gorge, qu'on a conservé jusqu'à présent, pour ne montrer pas le sein entièrement à découvert, nos belles l'ont appelé avec beaucoup d'esprit la *Piece modeste*. Après cet éclaircissement je vous dirai, que dans une assemblée des Dames du grand air, il a été résolu depuis peu d'abattre ce dernier rempart de la modestie. Ce n'est pas tout, on a formé en même tems le dessein de laisser considérablement le corps, & rien n'en a retardé l'exécution, que le mauvais tems, qu'il a fait ces derniers jours. Il est vrai que quelques membres de cette société se sont opposés à cette résolution, mais elle n'a pas laissé de passer à la pluralité des voix; c'est une affaire faite, & pour me servir de la phrase ingénieuse de ces belles, elles vont razer tout leur * *Parapet*, pour n'avoir d'autre défense, que leur vertu.

* *Parapet* veut dire proprement, *Défense de la Poitrine*.

AUTRE LETTRE.

SAGE MENTOR.

L'Estime , que les Naturalistes font des Lions , comme des plus genereuses brutes de l'univers , & la figure majestueuse , qu'ils font dans la Poësie , où souvent ils representent les plus grands Heros , m'ont fait toujours croire qu'on profanoit leur nom en le donnant à certains hommes , qui rodent par tout pour *chercher qui devorer*. Il est vrai que vous avez rectifié mes idées à cet égard , en développant l'origine d'un titre , qui paroît d'abord si choquant & qui ne semble pouvoir être donné , que par contreverité à des traitres , dont l'unique emploi est de vendre leurs compatriottes.

Neanmoins , vos éclaircissmens , n'ont pas été capables jusqu'ici de m'empêcher de me mettre en colere contre l'usage , qui a donné la vogue à cette *dénomination* ; mais mon dépit a fait place à une vive satisfaction , quand j'ai vu que vous vous occupiez à réhabiliter les Lions dans leur dignité primitive , & que vous vouliez produire un animal de
cette

cette espece , bien intentionné pour la Patrie, & propre à réformer nos mœurs. Faites le rugir de toutes ses forces, mon cher Mentor; ses rugissemens vaudront, pour les gens de bien , la plus agréable musique, & il aura bientôt le sort du Lion de Sampson , dont les entrailles étoient pleines de miel, & chez qui la force produisoit la douceur.

Dans le tems que je félicite l'Empire des bêtes, de l'honneur, que vous faites à leur Roi, je ne puis que déplorer le sort de ceux, qui comme moi, sont trop éloignez de la Capitale pour lui payer leurs respects avec assiduité.

Ayez pitié de nous autres Provinciaux, Monsieur, & fournissez-nous quelque moyen commode de lier un commerce réglé avec le noble animal, qui est sous votre direction. Cette proposition ne sera peut être pas extrêmement de votre gout, nous en avons fait quelquefois d'une nature assez semblables à des Personnes de votre profession, qui n'ont point été acceptées, avec toute l'avidité possible; le Bel-esprit de la Province est un peu décrié chez vous autres gens de Cour; nous ne le savons que trop; mais l'amour-propre qui nous empêche d'avoir du mépris pour nos

propres productions, est assez subtil Sophiste, pour nous persuader en dépit de l'expérience, que tout le monde doit être de notre sentiment. Quelle satisfaction pour nous, Monsieur, si un homme comme vous daignoit nous accorder notre demande, & nous persuader par cette faveur, que notre vanité n'est pas tout-à-fait mal fondée. Je suis.

D I S C O U R S C.

— Poetarum veniet manus, auxilio quæ sit mihi. H O R A C E.

Une troupe de Poetes va venir à mon secours.

IL n'y a rien qui prouve d'une manière plus évidente, qu'un Ecrivain n'a ni gout ni discernement, que sa methode décisive de juger d'un Auteur, pour ainsi dire, sur l'Etiquette du sac, sans distinguer ce qu'il y a de bon, d'avec ce que l'on peut y trouver de mauvais. Ces décisions vagues sont sur-tout impertinentes, quand elles ont pour objet des auteurs, qui se sont attiré de l'estime dans une longue suite de siècles. Quelques ridicules, quelles soient, elles ne lais-

laissent pas d'être fort en usage chez la plupart de nos critiques modernes. Leur admiration est aussi vague que leur mépris. Homere, Virgile, Sophocle, se sont attiré les éloges des savants de tous les ages, en voilà assez pour que tout garçon bel-esprit n'en parle qu'avec transport ; ces mêmes savans ont jugé d'une maniere moins favorable d'autres auteurs de l'Antiquité, ils ont donné à ces derniers un rang inférieur, voilà qui suffit à nos petits critiques, pour ne leur point donner de rang du tout : comme ils élèvent les uns jusqu'au ciel sans trop savoir pourquoi, ils foulent les autres aux pieds par des raisons de la meme force.

Strada s'y prend d'une maniere bien differente, en apreciant le merite des Poetes Latins, dans sa fable, dont j'ai commencé de tracer un plan. Je le continuerai aujourd'hui en donnant à mes Lecteurs un recit en Prose des sujets de chaque Poeme, qui fut recité dans l'assemblée savante, dont j'ai fait mention ; ceux qui se sont familiarisez avec les auteurs, dont il s'agit ici, verront avec combien de discernement chaque matiere est proportionnée au genie du Poete, a qui on la fait traiter, & avec

quel gout fin chacun de ces grands hommes est caractérisé, dans le jugement, qu'on donne de son ouvrage.

Celui qui devoit représenter Lucain fut le premier qui parut sur la Scène. Comme il étoit Espagnol, son Poème semble fait exprès pour faire honneur à sa Nation, dont en même tems le caractère romanesque donne de la probabilité à son sujet : le voici :

Alphonse étoit Gouverneur d'une Ville assiégée par les Mores, son fils unique ayant été fait leur prisonnier dans une sortie, ils le menent devant les remparts & l'exposent aux yeux du Pere, en protestant qu'ils le tueroient à sa vue, s'il différoit de rendre la ville. Ce genereux Pere leur repond, que s'il avoit cent fils, il aimeroit mieux les voir tous perir, que de trahir sa Patrie, & que de faire même la moindre lâcheté; mais, continue-t-il, si vous trouvez tant de plaisir à verser le sang innocent, voici mon épée, vous pouvez-vous en servir. Là-dessus il leur jette son épée par dessus les remparts, retourne à son Palais, & se met à table d'un air froid, & tranquille; au milieu du repas, ses oreilles sont frappées par des cris confus poussez en même tems par
les

les ennemis, & par les assiegez ; il se leve, il court vers les murs , & il voit son fils à demi mort nager dans son sang ; mais loin de faire voir à ce funeste spectacle la moindre marque de foiblesse, il censure la douleur de ses Soldats , & de ses amis , & il la force d'aller se remettre à table.

Le recit de cette Histoire admirablement bien exprimée dans le stile & dans le gout de Lucain , fut suivi d'un long murmure où se confondoient les critiques & les applaudissemens des auditeurs. Chacun jugeoit de cette Piece conformément à la prévention favorable, où défavantageuse, où il étoit par rapport à Lucain ; ces préjugés étoient si directement contraires , que les uns l'élevoient par dessus tous les Poetes Latins, tandis que les autres lui refusoient jusqu'au titre de Poete. Les plus judicieux pourtant déclarerent que le genie de Lucain étoit grand jusqu'au prodige , mais trop farouche & trop indocile pour se laisser imposer le joug de l'art ; que son stile semblable à son tour d'esprit, étoit élevé, hardi , vif, mais trop ami de l'ostentation & de l'enflure. Enfin, que ce Poete sembloit avoir préféré une réputation étendue,

à une réputation bien fondée , & que l'impétuosité de son imagination l'avoit porté à souiller par ces expressions temeraires la pureté de la langue Romaine.

Lucrece succéda à Lucain ; il commença par dire à l'Assemblée, qu'elle verroit bientôt la difference entre un Espagnol Latinisé, & un Poete né à Rome même ; & après ce court exode il entra en matiere.

Deux amis inventerent un moyen très particulier d'entretenir ensemble un commerce de pensées ; ils avoient découvert un aimant d'une telle vertu , que lorsqu'il avoit touché deux éguilles , l'une ne se mouvoit que l'autre n'en fit autant , & de la même maniere, quelque distance qui les séparât. Les deux amis ayant chacun une des éguilles frottées à cet aimant extraordinaire la posèrent sur une plaque semblable à celle d'un Horloge ; & y firent graver les vingt & quatre Lettres de l'Alphabet , de telle maniere qu'elles environnoient l'éguille en question , qui étoit dressée en sorte qu'elle put tourner sans le moindre empêchement. En se séparant pour aller voyager , ils convinrent ensemble , qu'à une certaine heure du jour

jour ils se retireroient tous deux dans leur cabinet, pour leur conversation ensemble par le moyen de cette invention merveilleuse; ils n'y manquèrent point; éloignez l'un de l'autre de plusieurs centaines de lieues, chacun s'enfermoit à l'heure marquée, & commençoit d'abord à jeter les yeux sur son aiguille. Celui qui avoit envie de communiquer quelque chose à son ami la dirigeoit vers toutes les lettres, qui composoient les termes, dont il avoit besoin, s'arrêtant un peu à chaque mot, & à chaque Phraze, pour éviter toute confusion.

Dans ce même tems l'autre ami voyoit son aiguille sympathique se mouvoir d'elle-même vers chaque lettre, dont son correspondant approchoit la sienne. C'est ainsi qu'ils furent causer ensemble à travers une vaste étendue de Pais, & conduire leurs pensées dans un instant, par dessus des Villes, des Montagnes, des Forêts, & des Mers.

La plupart de ceux qui composoient l'Assemblée furent charmez de l'adresse du Poete, qui parfait imitateur de Lucrece avoit su par la nouveauté de sa matiere, & par la maniere curieuse de la manier, attacher leur attention à des vers

vers en partie trop plats , & en partie peu harmonieux. Ils s'imaginoient , que sans ce tour singulier rien ne seroit plus insupportable que le stile & la versification de Lucrece.

Les plus savans de la compagnie étoient d'une opinion bien différente ; ils soutinrent que c'est un talent particulier à Lucrece d'enseigner toujours quelque chose & d'animer sa Poésie par l'action ; que son stile est le plus propre du monde à enseigner & à développer une matiere , & qu'il fait plus de plaisir que tout autre , à ceux qui ont pénétré comme il faut dans le genie de la langue Latine. Ils y ajoutent que si le genie de ce Poete n'avoit pas été gêné par la difficulté de son sujet , & ne s'étoit pas en quelque sorte avili par l'affectation d'employer de vieux termes , il auroit eu peut-être la gloire de porter la poésie Latine au plus haut degré de perfection.

Après Lucrece entra Claudien ; il avoit choisi pour matiere de son Poeme la fameuse dispute , entre le Rossignol , & le Joueur de Lut , ce sujet est trop connu à tout le monde , pour qu'il soit nécessaire de s'y étendre.

A peine eut-il fini que toute la chambre

bre retentit de cris applaudissans ; ce qui dans son Poëme frappoit le plus l'esprit des auditeurs , ce fut la clarté & la netteté du plan ; on étoit encore extrêmement charmé de la douceur de ses vers , & de leur harmonieuse facilité ; il y eut pourtant des personnes d'un goût plus fin , qui tournerent en ridicule cette teinture de Phrazes étrangères dont il souilloit la langue Latine , & qui méprisèrent cette uniformité de ses nombres , qui ne sauroit que lasser les oreilles , & rebuter l'esprit ; ils le censurèrent encore sur le stile pompeux & sublime , qu'il a prodigué mal à propos , dans des occasions , où le bon-sens lui ordonnoit d'aller avec son sujet terre à terre.

Le reste pour une autrefois.



DIS:

DISCOURS CI.

Arma dedi Danaïs in Amazonas. OVID.

J'ai fourni aux Grecs des armes contre les Amazones.

L E T T R E.

M O N S I E U R ,

DEs que vous aurez erigé votre Licorne, il est certain, que le beau-sexe ne negligera rien, pour l'agacer contre nous & que nous courons risque de recevoir de lui de furieux coups de corne. Il me semble que nous ne ferions pas trop mal de prévenir les belles, & de faire rugir notre Lion de toutes ses forces contre les irregularitez de leur conduite. Parlons sans Metaphores; je m'étonne, Monsieur, que leur fureur pour le jeu ait échappé jusqu'ici a vos censures. Peut-être que ne fréquentant gueres que la famille modeste des *Lizards* vous n'aurez par seulement une idée de ces femmes Cavaliers, de ces amazones, qu'on prendroit, en les voyant jouer, pour des
Ca-

Cadets aux gardes déguisez ; que diriez-vous, Monsieur, si vous voiez votre aimable *Brillante*, passer des nuits entieres a remuer le bras d'un air dragon, & a faire sortir des dez d'un cornet qui fit retentir la table par des coups redoublez ? Quelle opinion auriez vous de Myladi elle même, si son carosse allant a toute bride reveilloit les voisins apres minuit en ramenant la Dame d'une accademie de jeu ! J'ai le malheur d'être l'Epoux d'une de ces joueuses de profession, & ses detestables plaisirs me coutent mon repos & mon argent ; qu'elle gagne ou non, je perds toujours a coup sur ; elle lit vos discours, & si vous vouliez bien en faire un sur cette matiere, vous rendriez un grand service & à elle & à votre très-humble serviteur, &c.

Je ne meriterois pas le nom de Mentor de la Grande Bretagne, si je ne rachois de détourner mes élèves femelles, d'un des plus honteux excès, où elles puissent donner. Les mauvaises suites que ce desordre traine après lui sont trop nombreuses, pour être placées seulement dans une de mes feuilles volantes. Aussi n'ai-je garde de m'engager à
épui-

épuiser ici cette matière ; je n'y ferai que quelques réflexions , que je partagerai en deux classes ; je considérerai le jeu excessif par rapport à ses effets , sur leur corps.

Si nous pouvions pénétrer jusques dans l'ame d'une joueuse , nous verrions cette ame infortunée toute remplie de Matadors. Ses rêves ne lui représentent que les *as noirs* ; si elle s'éveille en sursaut , c'est que dans un rêve elle vient de perdre codille. Quand elle est seule , sa chambre est hantée par des Rois , des Dames , & des valets. Le tems lui pèse sur les épaules jusqu'à-ce que l'heure du jeu arrive. C'est alors que pendant plusieurs heures toutes ses facultez sont employées à mêler les Cartes , à les couper , ou à les partager entre les joueurs , c'est alors que dans son ame soi-disant raisonnable , il n'y a point d'autres idées , que celles de quelques figures grossièrement peintes. Quoi ! c'est dans cette vue , que la raison cette partie divine de nous mêmes nous a été donnée du Createur ? Est-ce ainsi que nous croyons pouvoir étendre , affermir , & orner la plus noble faculté de notre ame ? Que penseroit une intelligence pure , si elle contemploit la situation

uation où se trouve , chez une joueuse , le talent de comprendre & de réfléchir , destiné à l'élever au dessus des brutes , & à la faire participer à la nature des Anges.

Puisque les femmes ont de telle manière l'imagination occupée de cartes & de fiches , je ne m'étonne point d'avoir entendu raconter depuis peu , qu'un Enfant venoit de naître marqué du cinq de trefles. J'en conclus seulement , que la Mere avoit fait une bête considérable , par ce qu'elle avoit ce malheureux *cinq* au lieu du *six*. La chose est piquante ; *c'est un cas à se pendre en public.*

Le cœur d'une joueuse n'est pas moins sujet au dérangement que son esprit , & son imagination. On tourne une Carte ; qu'elle foule de passions déréglées. n'éclate pas dans une conjoncture si importante ? joye , douleur , satisfaction , desespoir , tous ces mouvemens du cœur varient à la foi. les visages , pour faire honneur à un morceau de papier , & pour deshonoror l'ame humaine.

Le moyen de considerer sans indignation , une femme , qui sacrifie au desir de *faire sa levée* tous les sentimens de son cœur , qui devroient être consacrez à son époux , & à sa famille ? pour moi.

je suis affligé sensiblement, quand je vois la douleur, qui a une source si méprisable, regner sur un beau visage, & les traits d'un ange déranger par les mouvements convulsifs d'un Furie.

Le cœur humain est fait de manière à se livrer entièrement à ses plaisirs favoris; par là il est aisé de comprendre, que le jeu s'empare absolument d'une joueuse de Profession.

Elle est mal à son aise chez elle; elle ne trouve pas le moindre plaisir dans les caresses d'un aimable enfant objet naturel de sa plus vive tendresse, & *spadille* a plus de charmes pour elle que son Epoux. Mon ami Theophraste, le meilleur des Maris & des Peres, s'est plaint mille fois à moi, les larmes aux yeux, de ce qu'il est obligé d'attendre sa femme une bonne partie de la nuit, s'il veut jouir de sa conversation. Si elle revient au logis d'un air gay, me dit il, sa joye ne vient pas de la satisfaction, qu'elle a, de revoir son Epoux, mais de la fortune qui la favorise au jeu. A-t-elle perdu, je suis doublement malheureux. Elle est de mauvaise humeur, tout la choque, tout l'aigrit; ce que je lui dis de plus obligeant l'irrite; elle me fait souffrir mort & martire, & pourquoi, c'est qu'elle vient de

de me ruiner en partie. Qu'elles compa-
gnes pour toute la vie, quelles Meres
de famille peut-on se flatter de trouver
parmi nos femmes du grand air? Peut-
on attendre d'elles une race de gens de
bien, de grands hommes, & de He-
ros!

J'en viens aux funestes effets , qu'un jeu excessif doit de nécessité produire sur le Corps d'une femme. La providence a tellement dirigé les choses , que tout ce qui avilit l'âme derange , & ruine le corps ; Les mêmes moyens détruisent la beauté de l'une , & de l'autre ; Cette considération devroit être d'un poids terrible auprez de beau sexe , qui paroît fait exprez pour plaire à l'autre moitié du genre humain , & pour lui inspirer de la tendresse. Qu'il sache cet aimable sexe que rien n'est plus pernicieux pour un beau-visage que les veilles du jeu accompagnées de tout ce que les passions ont de plus rongean & de plus iniquiet.

Des yeux creux & hagards, une extinction de teint, une pâleur livide sont les marques frappantes, auxquelles on reconnoit une joueuse; quelques heures du sommeil prises sur le jour ne sont pas capables, de lui rendre sa fraîcheur;

scheur, & de conserver son embonpoint. J'ai vu un femme qu'on empor-
toit a moitié morte d'une table de Bas-
sette, j'en ai vu d'autres évanouies dans
leur chaises a porteur, & représenter
des spectres a la lueur des flambeaux,
qui les environnoient; En un mot, je
n'ai jamais connu une femme, qui
s'étant livrée, tout de bon, au De-
mon du jeu conserve sa beauté seulement
pendant deux années.

Les corps d'une joueuse court encore
un autre danger qui devoit lui paroî-
tre bien plus terrible; on fait que les
dettes du jeu, sont des dettes d'hon-
neur, qu'il faut payer au plus vite, ou
en monoye courante ou en bon gages :
l'homme qui perd au delà de son reve-
nu engage ses terres, mais quand la
femme va dans le jeu au delà de son
argent mignon, il faut bien qu'elle
trouve des gages d'une autre nature ;
l'Homme peut disposer de son bien, &
la femme de sa personne; mais quand
le corps femelle est une foi Hypothe-
qué, & qu'elle a affaire avec un Crean-
cier un peu pressant; quelles en sont les
Conséquences? il n'est pas difficile de
le deviner.

DISCOURS CII.

Conticuere omnes.

OVID.

Il se turent tous.

MONSIEUR,

DEpuis le premier moment que j'ai entendu parler de votre Lion, j'ai ambitionné l'honneur d'être un de ses Nouriciers; voici le premier morceau que je lui jette; s'il est de son gout, il peut compter sur moi; je ne le laisserai pas mourir de faim. Mais c'est assez préludé, venons au fait; je croi vous faire plaisir, Monsieur, en vous entretenant d'un *Cotterie*, dont j'ai l'honneur d'être membre, & qui depuis peu a fait un terrible bruit dans la Ville; c'est la *Cotterie des Silencieux*; nous nous considérons nous-mêmes comme un reste de la Secte de Pythagore, & tout le Système de notre Société est fondé sur cette maxime de ce Philosophe; *Le Babil détruit la conversation*; Notre President est né sourd, & muet, & il est redevable à la Nature d'un talent que nous tai-

chons d'obtenir de l'art, & de l'habitude. Une telle Cotterie vous étonnera moins, Monsieur, quand vous saurez, que nous sommes pour la plûpart gens mariez, & que nos tendres moitez sont extremement bruiantes. Notre societé est notre unique réfuge contre leurs cris; nous y volons vers le soir, & nous y jouissons en même tems d'une compagnie & d'une retraite.

Lorsque votre celebre Parent le *Spectateur* nous donna, dans sa feuille, l'Histoire remarquable de son silence, nous primes la résolution unanime de l'inviter à être des nôtres, & à venir regulierement tous les soirs se taire avec nous; mais nous apprimes, que dans sa propre Cotterie il avoit lu tout haut une piece de sa façon, & nous vîmes par là qu'il n'étoit pas encore parvenu à cet heureux *Quietisme* de la langue, que nous attendions d'un homme de son merite.

Vous aurez de la peine à comprendre de quelle maniere nous avons fait, pour nous communiquer nos pensées là-dessus; mais votre étonnement cessera, quand vous saurez que nos doigts sont aussi agiles, & aussi fidelles interpretes de nos sentimens, que peuvent l'être les
les

les langues les mieux pendues des autres individus humains. Nous parlons des doits, Monsieur, mais nous nous le permettons rarement, & cette éloquence Mechanique n'est mise en usage, que dans les occasions les plus importantes.

Nous avons beaucoup d'estime & d'admiration pour la Cour Ottomane, & pour les autres Cours de l'Orient, où tous les ordres du Souverain sont exécutez par des muets ingenieux. Quel dommage que les peuples Chrétiens soient si entêtez de leur manieres, & que du moins les nations les plus polies de notre Europe n'adoptent pas cette majestueuse gravité des Orientaux. De tous nos Poetes Anglois nous n'aimons que *Ben Johnson*, & nous le trouvons le plus beau genie du siecle, à cause de sa Comedie intitulée *la femme silencieuse*.

Ne croyez pas pourtant que nous ayons fait un vœu absolu de silence; nous n'avons l'air de Chartreux, que dans le tems que nous sommes assemblez, mais chez nous il nous est permis de parler autant & aussi impetueusement que nos affaires de famille l'exigent de nous. Au reste, les avantages qui nous reviennent de cette compagnie taciturne, sont en aussi grand nombre,

qu'ils sont considerables. Vous, Monsieur, qui connoissez si bien le cœur humain ; vous savez, que l'entendement de l'homme est fort sujet à l'erreur, & que sa volonté à un penchant très naturel & très vif pour ce qu'on appelle *Esprit de contradiction*. Vous n'ignorez pas non plus, que les disputes même, qui roulent sur des moindres bagatelles deviennent importantes, par rapport aux suites ; & qu'elles produisent quelquefois des effets très pernicieux ; le repos de la Langue est l'unique moyen efficace de remedier à ces inconveniens ; dès qu'on bannit d'une compagnie le discours, on en éloigne l'animosité, qui procede de l'esprit de faction, la calomnie contre le Gouvernement & contre les particuliers & l'Empire insolent, que, dans les assemblées parlantes les pretendus genies superieurs exercent sur la petitesse d'esprit de leurs amis.

Pour nous, nos conversations sont toutes pour ainsi dire de plein pied ; personne n'y prime, personne n'y force les autres à succomber sous la force de ses poumons, ou sous la volubilité de la langue ; en parlant à notre manière dans les cas importants, nous

nous n'étourdissions pas ceux qui ne font point de notre avis; ils ont tout le loisir nécessaire pour considérer la force de nos raisons, par rapport à leur valeur intrinsèque, & pour me servir de la phraze d'un polisson de mes amis, nous savons nos arguments & nos syllogismes *sur le bout du doit*. Entre toutes les remarques du fameux Longin, nous admirons cet excellent passage, où il trouve dans le silence d'Ajæx un exemple du plus parfait sublime; N'en déplaise au divin Homere, ce n'étoit pas ce Heros, qu'il falloit comparer à un Ane; Avec tout le respect que nous devons à l'âge de Nestor, la comparaison auroit infiniment moins cloché, s'il l'avoit appliquée à ce grand faiseur de contes à dormir debout.

Les voisins ont conçu de plaisantes opinions de nous ils disent par tout, que si nous sommes aussi muets que des poissons, nous buvons comme des poissons aussi, & à cet égard ils n'ont pas tout à fait tort.

Il n'en est pas ainsi de certains railleurs, qui soutiennent, que si nous ne parlons pas, nous n'en pensons pas davantage; d'autres gens nous font une

la faute fut d'abord exilé de l'assemblée, par des suffrages muets, qu'on donnoit, selon la methode de l'Ancienne Rome, en pliant le pouce en arriere. Ce pauvre homme venoit de recevoir la nouvelle de la Victoire de Hogstest, & comme le zele fait souvent perdre la mémoire, il se precipita a nous communiquer cet heureux succez, sans se souvenir de nos Loix fondamentales. Nous trouvames a propos d'agir conformement aux maximes severes de Manlius, qui fit punir de mort son fils victorieux, parce qu'il avoit combattu contre les ordres de son Pere & de son general. Nous trouvames de la beauté, & de la grandeur d'ame dans sa faute, mais l'amour de la *Discipline* & la sainteté de nos statuts nous empecha de lui pardonner un crime qui avoit de si nobles motifs.

Pour un muet l'Auteur de cette Lettre ne fait par rugir trop mal mon Lion, mais vous allez voir bien autre chose; une jeune Demoiselle fera passer par sa gœule terrible une voix aussi douce, que celle d'un Rossignol.

LET-

par devant que quatre pouces de taille, ma gorge a gagné tour le reste du terrain ; si mes Compagnes s'opiniâtrent à exécuter le projet , dont *Mademoiselle Leonide*, vous a informé depuis peu, je ne say plus que devenir ; adieu ma ceinture ; toute la richesse de ma taille ne pourra plus fournir aux usurpations d'un sein ambitieux, qui bien moins agé qu'*Alexandre* semble déjà demander s'il n'y a pas d'autres mondes à conquérir. Ce que je vous dis, Monsieur, est la vérité toute nue ; ayez pitié de moy, & empêchez la mode de triompher si inhumainement de ma pudeur : je vous assure que je suis déjà vos leçons autant qu'une jeune fille le peut faire, sans se rendre ridicule dans le monde. Ma jupe de baleine est des plus bornées, qui se portent, & dez que je serai Mère de famille, j'aurai des tours de gorge qui m'iront jusqu'au menton ; quand même toutes les femmes se donneroient le mot pour se moquer de vos préceptes. Ce n'est pas tout ; si l'art de se promener dans la moyenne region de se l'air est jamais en vogue, je vous promets d'être la dernière à me métamorphoser en gibier. En un mot, je m'engage

gage solennellement , a me conduire
 toujours comme votre digne Eleve
 &c.

DISCOURS CIII.

Nec magis expressi vultus per athena signa.
 HORAT.

*Leur caractere est aussi bien attrappé, que le plus
 habile Sculpteur sait attrapper les traits d'un
 visage.*

JE dois encore au public le reste de
 la Fiction ingenieuse de Strada, & je
 ne veux pas differer plus long-temps
 a lui payer cette dette. Ceux qui
 connoissent les Poëtes mêmes sur les-
 quels l'Autheur en question exerce sa
 judicieuse Critique ne peuvent qu'être
 charmez de les voir caracterisez ici
 d'une maniere si juste & si vive : mes
 Lecteurs non Lettrez n'y trouveront
 pas le même plaisir, faute de s'être fa-
 miliarisés avec les nobles originaux ,
 dont Strada a fait de si agréables, &
 de si fidelles copies ; mais du moins
 ils en tireront cet avantage , qu'ils
 pourront se former une idée exacte de
 ces

ces grands hommes, dont ils entendent si souvent parler avec éloge. Ce qui m'a porté sur-tout à donner au public le système de cette fiction, c'est le desir de faire voir, comment un grand Genie, tel que devoit être tout Critique fait tirer son *art* de sa sécheresse naturelle, & le rendre agréable & intéressant.

Suite de la Fiction de Strada.

LE Poëte, qui devoit jouer le rôle d'Ovide prit pour sujet *l'Aimant d'Or*, c'est à dire *l'aimant*, qui, à ce qu'on prétend, attire l'or, comme *l'aimant ordinaire* attire le fer. Afin de mieux imiter le tour d'esprit & la manière décrire de son modèle, il derive la vertu de cet *aimant*, d'une métamorphose poétique. Voici comme il s'y prend :

Lorsque étant encore enfant j'étois assis auprès d'un ruisseau, j'y laissai tomber par hazard une bague d'or ! je racontai ce malheur à mon Père, qui attachant aussitôt une pierre, à une ligne à pêcher, la fit voltiger sur l'endroit où je lui dis que ma bague étoit
al-

nouvelle race d'humains, trouva à propos de les retirer dans les entrailles les plus profondes de la Terre. L'avarice des hommes bien loin de se rebuter, ne fut qu'irritée par cet obstacle, & elle poussa ses hardis desseins jusqu'à ouvrir une route au centre de la terre. La Déesse ne put plus supporter l'insolence de ces *Mineurs*. Elle excita un épouvantable tremblement de terre, qui fit crouler les routes des Mines, & qui ensevelit ces audacieux sous leurs propres ouvrages. Les flammes du Stix, qui étoit près de ces lieux sortirent en même tems par des crevasses, & la violence de leur chaleur reduisit en cendres les cadavres & la terre qui les environnoient. Ces cendres se mêlèrent ensemble, & durcies par la continuation de ces flammes, elles se changerent en pierres. Les corps de ceux, qui avoient travaillé dans les mines de fer, devinrent des *Aimans ordinaires*, mais ceux, qui avoient voulu dépouiller la Déesse de son or furent changez en *Aimans*, qui attirent ce *metal*, & jusques à ce jour ils gardent encore leurs anciennes inclinations.

Toute l'assemblée ne fut pas du même

Tome II.

T.

me

me sentiment sur le mérite de ce Poete; quelques uns étoient si charmez de sa maniere aîzée d'écrire, & s'étoient tellement formez sur son gout, qu'il leur étoit impossible d'approuver des vers qui n'avoient pas le caractère du genie d'Ovide. D'autres étoient d'une opinion tout opposée, mais il fut décidé à la fin à la pluralité des voix, que ce Poete meritoit sans doute dans un degré eminent le titre d'homme d'esprit; mais que son tour de Phrase étoit plutôt commun qu'aisé, & qu'il étoit fort éloigné de ce qu'on appelle le *Langage des Dieux*. On convint, que tout ce qui se peut dire de plus fort contre les ouvrages, & contre la conduite de ce Poete, c'est qu'il y paroît trop d'esprit, & qu'il auroit mieux réussi dans l'un & dans l'autre, si pour gouverner son genie il s'étoit servi plutôt de *frein* que d'*Eperons*.

A peine cette Sentence fut elle prononcée, que *Stace* se leva, & que s'avancant d'une démarche fiere & Théatrale, il se mit à faire un discours sur le sujet suivant.

A un siege de Vienne un *Allemand*, & un *Portugais* ayant eu de frequentes disputes sur la valeur des deux Nations

étoient sur le point de decider la question par un duel, quand tout d'un coup les assiegeants donnerent un furieux assaut à la Ville. Les deux guerriers résolurent là-dessus de sacrifier au bien public leur animosité particuliere, & de se disputer le prix de la valeur en se signalant contre l'Ennemi commun. Ils firent l'un & l'autre des miracles de valeur, & ne se quittant jamais ils précipiterent de differens endroits du rempart, les infidelles, qui s'en croioient déjà les maitres. L'*Allemand* fut enveloppé à la fin d'une troupe entiere des Turcs, où il se défendit comme un Lion, jusqu'à-ce qu'un coup de cimeterre lui emporta le bras, où il tenoit son bouclier. Le *Portugais* voyant la triste situation où se trouvoit son genereux *Concurreant* vole à son secours, fend la presse, & écarte les ennemis de son rival qui étoit à terre affoibli par sa blessure, & par la fatigue; dans le tems que celui-ci revient de sa foiblesse, & qu'il se releve pour soutenir la valeur du *Portugais*, il voit le bras droit de son intrépide *competiteur* tomber à terre avec son Epée. Il auroit même perdu la vie, si l'*Allemand* n'avoit percé un Turc, qui étoit sur le point de passer

son Javelot à travers du corps du Portugais. Les voilà, l'un uniquement capable de soutenir le bouclier, & l'autre de manier l'Epée ; ils ne font plus ensemble qu'un seul Combatant ; les voilà étroitement unis par des obligations mutuelles. Le Portugais ne songe qu'à couvrir l'Allemand, & l'Allemand répand la frayeur, & la mort parmi ceux qui les environnent ; à la fin trouvant leurs forces épuisées par la perte de leur sang & résolus de périr noblement, ils s'avancent tous deux vers la partie de la muraille la plus ébranlée, & avec elle ils se précipitent sur la tête des assiegeans.

Lorsque *Stace* eut fini, on vit renaître dans l'assemblée les anciennes disputes sur sa maniere d'écrire : Il reçut de plusieurs les mêmes applaudissemens, qui lui avoient été donnez par ses contemporains. Ils déclarerent, que c'étoit le seul Poete, qui ait attrappé le véritable stile heroique, & qu'il devoit surpasser tous les Poetes Latins en réputation, comme il leur étoit supérieur en mérite. D'autres le censurerent comme un homme, dont les images & les expressions ne reconnoissoient point de bornes ; ils se moquerent de la singularité de

de ses pensées, du soin bruiant de ses nombres, & de la pompeuse & effrayante enflure de sa Diction. Il y eut pourtant des personnes d'un gout fin & juste, dont la décision s'éloignoit également de ces deux extrémités. Ils furent d'opinion, que dans son stile il y a beaucoup de feu Poétique, mais assez de fumée en même tems pour envelopper la lumière d'un feu si beau. Qu'il y a dans ses vers de la majesté, mais que c'étoit plutôt la Majesté d'un Tyran, que d'un Roi ; qu'il s'élevoit quelque fois jusqu'aux nues, mais qu'il y rencontroit souvent le sort d'Icare ; enfin qu'il étoit parmi les Poètes, ce qu'Alexandre le Grand étoit parmi les Héros, également distingué par ses défauts, & par ses vertus.

Virgile fut le dernier qui parut sur la Scene. Le sujet, qu'il prit, fut l'Histoire de *Theutilla*, qui a trop de conformité avec celle de Judith, pour qu'il soit nécessaire de s'y étendre. Il suffira de dire que toute l'illustre compagnie trouva les Ouvrages de ce Poète Epique plutôt un sujet d'admiration que d'applaudissement ; la plupart soutinrent, que s'il y a quelques fautes dans sa Poësie, il faut les attribuer aux limites

mites de son art, & non pas aux bornes de son génie. Il ne laissa pas de se lever dans l'assemblée quelques murmures envieux ; qui attaquoient plusieurs de ses vers comme destituez de feu ; & de nerfs, & plutôt sans deffauts, qu'ornez de quelques beautez réelles ; mais ces censures peu judicieuses furent rejetées avec une indignation generale.

Strada met enfin des bornes à sa Fiction par l'ouvrage d'un Poete Italien moderne ; ce Poeme petille dans toutes ses parties de ces traits d'esprit & de ces *Concetti* qui se sont glissez dans la Poésie qu'on admire le plus depuis quelques siècles.

Au reste ceux de mes Lecteurs, qui ont du savoir, auront remarqué, sans peine, que le sujet du Poeme de Stace, a un très grand rapport à ce qui est raconté dans les Commentaires de Cæsar de deux Soldats Romains.

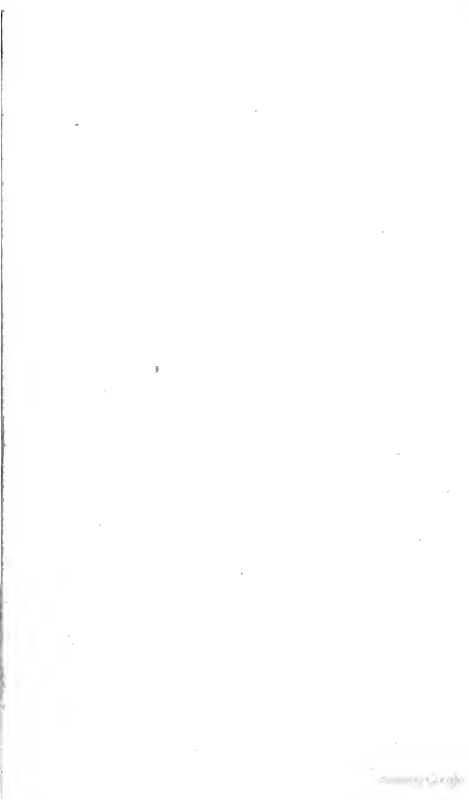
Fin du II. Tome.

5.9.223



S. 9. 223.







MC

00557-1956

